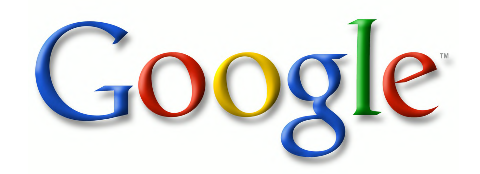

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06819108 3

2Dv
Brou



ustin de Canterbury

·t ses compagnons



S[t] Augustin de Canterbury

et ses compagnons

"LES SAINTS"

Collection publiée sous la direction de M. Henri JOLY.

VOLUMES PARUS :

Sainte Clotilde, par G. Kurth. *Deuxième édition.*
Saint Augustin, par Ad. Hatzfeld. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. Flornoy.
Saint Augustin de Canterbury, par le P. Brou (S. J.).
Psychologie des Saints, par H. Joly.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Saint Pierre Fourier, par L. Pingaud.
Saint Ambroise, par le Duc de Broglie.
Jeanne d'Arc, par Petit de Julleville.

Chaque volume se vend séparément. Broché. . . **2 fr.**

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6501

" LES SAINTS "

Augustin de Canterbury

et ses compagnons

par

LE R. P. BROU. S. J.

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90
—
1897

AVANT-PROPOS

C'est ici beaucoup moins la vie d'un saint que l'histoire d'une œuvre; et, pour beaucoup, le véritable héros ne sera pas tant le moine Augustin que le pape saint Grégoire. La conversion des Anglo-Saxons forme l'épisode le plus brillant de cet admirable pontificat, celui-là du moins que l'Église semble mettre au-dessus de tous les autres; au Martyrologe, saint Grégoire, aujourd'hui encore, trois cents ans après la grande défection, reste « celui qui amena les Anglais à la foi catholique ».

Quant à saint Augustin, le premier des lieutenants de la papauté dans cette conquête, il est peu connu en somme : la mission éclipse en lui l'homme et le saint. Or, la mission commence avec les projets avortés de saint Grégoire encore moine, et elle ne s'achève qu'à la mort

du dernier archevêque italien de Canterbury. C'est de toute cette période que j'essaie de faire le tableau.

Peut-être aurais-je reculé devant le travail. Était-il prudent de reprendre un récit déjà fait par Montalembert? fallait-il affronter la comparaison avec ces pages d'une chaleur incomparable?

On leur a dénié la valeur critique ; je n'y veux point trop contredire. L'amour qui est au fond de toute âme vraiment oratoire ne s'accommode guère des lenteurs de l'érudition; c'est un tort. Mais l'érudit chrétien, qui craint de se dessécher sur des textes, ne se prend-il pas quelquefois à envier à d'autres certains accents qui remuent le cœur et font aimer ?

J'ai essayé pourtant de redire à ma façon ce que Montalembert a si bien dit. Du reste, l'heure présente y invitait. Tandis que la France célébrait à Reims le souvenir de son Clovis, de l'autre côté du détroit, on songeait à saint Augustin et au baptême d'Ethelbert. Que seront ces fêtes, et que feront les catholiques? je ne sais. Mais les Anglicans se préparent ; on parle d'un synode où plus de cent évêques protestants viendront de tous les points de l'Empire britannique. Nous les con-
ons, les conciles de nos frères séparés, et la
té qu'on y a de trouver un terrain doctrinal

commun où n'éclatent pas trop de divergences. On parlera, — c'est sûr, — de l'union des Églises, et des appels venus de Rome. Songeront-ils à faire le rapprochement, qui pourtant s'impose, de Grégoire envoyant la foi, et de Léon réclamant l'union? Puissent-ils reconnaître que, si les temps ont changé, il y a quelque chose qui demeure, et que c'est bien la même âme tendre et anxieuse qui anime Léon et qui animait Grégoire : « Pater... ut sint unum! »

M'est-il permis de l'ajouter? J'écris ces pages aux lieux mêmes où jadis vécut saint Augustin. Voici plusieurs années que mes pas foulent le sol du Kent, où la trace des vieux saints n'a pas encore tout à fait disparu. Les grands souvenirs encombrent la petite ville de Canterbury. Ici prêcha le premier archevêque d'Angleterre; là vécut toute une lignée de saints prélats : ces colonnes sont un cadeau de saint Grégoire VII à saint Anselme; sur cette dalle, coula le sang d'un martyr; dans ce quartier, vécut un autre martyr, tué ailleurs, mais lui aussi nommé Thomas, lui aussi chancelier d'un autre Henri. Et peu à peu, l'âme se laisse imprégner de l'amour des choses anciennes. Mais ici l'amour est triste; quand on traverse ces rues vieillottes, une indéfinissable mélancolie envahit le cœur.

Combien ici vivent encore de la vie des temps

être par la prière de ces petites gens venus ici chercher la trace des saints.

Canterbury, 28 mai 1896,
fête de saint Augustin.

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS :

S. GRÉGOIRE. — *Lettres* (edit. des Monumenta Germaniae historica.)
BÈDE. — *Historia Ecclesiastica* (édit. Hussey. Oxford, 1846.)
GOSCELIN. — *Vita S. Augustini; Miracula...* (Acta SS. 26 Mai).
LANFRANC. — *Vita S. Augustini* (Migne, P. L., t. 150.)
PAULUS DIACONUS, et JOANNES DIACONUS. — *Vita S. Gregorii* (Migne, P. L., t. 75.)
THORN. — *The Chronicles of S. Augustine.*
TH. DE ELMHAM. — *Historia monasterii S. Augustini.*
— *Anglo-saxon Chronicle* (édit. Stevenson.)
T.-G. FAUSSET. — *Canterbury till Domesday.*
WILLIS. — *The architectural history of C'bury cathedral.* Londres, 1845.
— *The architectural history of the conventual buildings of the monastery of Christ Church.*
J. SIMSON. — *Historical Thanet.* Londres, 1891.
HADDAN AND STUBBES. — *Councils and Ecclesiastical documents.* Oxford, 1869.
Dr HOOK. — *Lives of the archbishops of Canterbury.* Londres, 1861.
STANLEY. — *Memorials of Canterbury.*
OAKELEY. — *Histoire de S. Augustin.*
R. GREEN. — *The Making of England.* Londres, 1881.



SAINT AUGUSTIN DE CANTERBURY

ET SES COMPAGNONS

CHAPITRE I

CELTES ET SAXONS

I

Vers l'an 450, commence en Grande-Bretagne l'invasion saxonne. Une cinquantaine d'années après, les lieux de débarquement et les premières conquêtes ne forment encore sur les côtes de la grande île, à l'est et au sud, qu'une suite de postes sans cohésion. Au milieu du sixième siècle, les zones de conquête ont grandi jusqu'à se rejoindre; la race teutonne occupe une bande large et irrégulière qui fait, presque sans déchirure, le tour de la moitié de l'île. Mais toujours de nouvelles masses arrivent de Germanie; c'est un courant continu, certains cantons d'Allemagne en sont dépeuplés. Le Kent est si bien envahi qu'il n'y reste pas un Breton : il est vrai qu'il a fallu près de dix ans pour anéantir les Celtes et les déloger de leurs inexpugnables forte-

resses de la forêt d'Anderida. Le Wessex met vingt-six ans à se fonder dans le sud; puis, à cet endroit, l'invasion s'arrête pendant un demi-siècle et ne reprend que plus tard sa marche envahissante. Sur la côte orientale, les tribus germaines affluent toujours, hommes, femmes, troupeaux. La poussée vers l'intérieur est irrésistible. Les Bretons sont chassés de partout, ne gardant vers la seconde moitié du sixième siècle que la vallée de la Tamise jusqu'à Londres.

Invasion féroce, au moins dans les premiers temps. La résistance des Bretons, qui avaient retrouvé l'énergie d'autrefois, exaspérait les hordes Jutes et Saxonnes. Par malheur, l'ensemble manquait dans la résistance plus encore peut-être que dans l'attaque. Si les chefs germains agissaient chacun pour son propre compte, les roitelets bretons ne s'inspiraient que de leurs dangers personnels. L'histoire de la guerre contre les Romains recommençait; efforts héroïques, magnifiques coups de main, mais insouciance et égoïsme. On ne secouait son indifférence que lorsque, gagnant de proche en proche, les Saxons étaient en vue.

Le moine Gildas, qui, du fond du pays de Galles, assistait à ces déroutes continues, s'écriait dans son style étrange : « Juste châtiment des anciens crimes : d'une mer à l'autre mer, s'étala l'incendie venu d'orient, attisé par des mains sacrilèges, dévastant les villes et les campagnes, et ne s'arrêtant que lorsque sa langue rouge et sauvage eût léché à peu près toute la surface de l'île, jusqu'à l'Océan occidental.... Alors, sous les coups de bélier, les villes croulaient; les habitants, avec les chefs de leurs églises, les

clercs et tout le peuple... parmi les crépitements de la flamme, tombaient morts à terre. Effroyable spectacle! à travers les places publiques, portes des tours arrachées de leurs gonds, pierres des murs, saints autels, cadavres en lambeaux, rouges de sang coagulé et à demi gelé, tout était mêlé, broyé, comme sous un épouvantable pressoir. Pas d'autre sépulture que les maisons en ruines ou le ventre des bêtes ou des oiseaux de proie; je ne parle pas de l'âme des saints, si toutefois il s'en est trouvé beaucoup que les anges aient pu, en ce temps-là, porter dans les hauteurs des cieux... Combien de ces misérables, poursuivis jusque dans la montagne, étaient égorgés par masses! d'autres, mourant de faim, se livraient pour toujours en esclaves, trop heureux d'échapper pour une heure à la mort. Il y en avait qui passaient la mer avec de grands gémissements; et, sous les voiles gonflées, ils chantaient en ramant : *Dedisti nos tanquam oves escarum, et in gentiles dispersisti nos, Deus*. Quelques-uns, retranchés dans les montagnes, au milieu des précipices, dans les forêts épaisses, sur les rochers de la mer, toujours au guet et tremblants, gardaient pourtant une patrie. »

Ces pauvres fugitifs ont, dit-on, laissé leurs traces dans certaines grottes du Yorkshire. Aux couches des débris accumulés, on a pu conjecturer l'histoire lamentable des habitants. Les hyènes d'abord y dévorèrent les restes des ours, des bisons et des mammouths; puis parut une race de sauvages aux haches de silex et aux flèches d'os. Ceux-là, depuis longtemps, avaient disparu, quand arriva une famille de

réfugiés bretons qui poussaient devant eux leurs bestiaux, porcs et chèvres. Les femmes avaient dû boucler à la hâte leurs fibules de bronze et d'émail, et réunir quelques hardes ; les hommes, prendre leur épée à garde d'ivoire, ramasser tout ce que la maison contenait de vieilles monnaies, depuis des pièces de Trajan jusqu'aux misérables « minimi » de la décadence, puis sauter à cheval et partir. La caverne, dans une bruyère, aux parois d'un ravin, servit de refuge. Quelques os noircis parlent du moment où, pour vivre, ils ont dû tuer leurs chevaux ; des cailloux rougis marquent l'heure où, les poteries de terre encore fraîches ne pouvant affronter le feu, on cuisait le repas en jetant dans la terrine des pierres brûlantes. Puis les fuseaux manquèrent et les femmes en firent de nouveaux, vaille que vaille, avec des ossements de rebut (1).

La Grande-Bretagne alors offrit un tragique spectacle. Nulle part ailleurs en Europe, la civilisation antérieure ne céda plus complètement devant la barbarie. Il est vrai qu'elle n'avait été que de surface : Romains et Celtes s'étaient peu mêlés. Les vainqueurs avaient bâti surtout des villes de garnison, des forteresses et des camps. Une race mixte avait bien dû se former qui peuplait Londres, Verulam, Colchester, York, tous les grands centres militaires ou commerciaux ; mais la majorité des Bretons se tenait à l'écart, boudeuse et toujours prête à aider sous main les invasions de Pictes qui, franchissant

(1) Je laisse aux savants du Yorkshire la responsabilité de ces interprétations archéologiques. Je les emprunte à M. Green, *The Making of England*.



les grandes murailles du nord, pénétraient jusqu'à la Tamise. Sauf quelques îlots de population romaine, le pays resta ce qu'il était par le passé; d'une ville à l'autre, s'étendaient de vastes solitudes; les voies romaines traversaient des forêts, des landes, des marais peuplés de taureaux sauvages et de loups. Là, dans leurs cabanes isolées, les Bretons vivaient épars, bergers demi-sauvages, gardant leur langue et leurs lois; gens robustes, mais incapables d'organisation politique.

Devant l'invasion, que devinrent les vieilles cités britanno-romaines? Parfois, comme à Deva ou à Anderida, la population fut exterminée. Deva se releva plus tard, mais on ne connaît d'Anderida que l'emplacement et les ruines, un grand carré de murailles; au douzième siècle, c'était un amas de pierres sans un habitant. D'autres villes avaient si complètement disparu qu'on n'a su longtemps où en chercher les restes.

Calleva Atrebatum n'était pas une ville militaire entassée entre d'étroites fortifications, comme Lincoln, mais une cité marchande, vaste agglomération étalant en sécurité son forum, ses quartiers, ses faubourgs, sans murailles ni citadelle. Comment et quand succomba-t-elle? On l'a retrouvée naguère sous la moderne Silchester, avec sa basilique chrétienne et sa muraille improvisée à la veille de l'invasion.

Uriconium eut le même sort : du moins on sait la date de sa chute, 583. Plus vaste que la Londres romaine, elle était pour le barde breton, « la blanche ville dans la vallée, la ville en pierre qui brillait

toute neuve parmi les forêts vertes de la contrée ». Quand le barde y revint, ce n'était qu'un amas de ruines noircies, « de palais sans feu, sans lumières, sans chansons ». On n'y entend plus que le cri « de l'aigle qui vient s'abreuver à une boisson toute fraiche, le sang qui coule du cœur de Kyndyllan le blond ». On a déterré Uriconium. Les larges rues de la cité étaient encore jonchées d'ossements, et l'on trouva des squelettes humains jusque dans les hypocaustes des bains et des maisons.

D'autres villes se relevèrent. Vers le septième siècle, Winchester prit la place de l'ancienne Gwenta Belgarum ; mais au huitième siècle, Cambridge était encore un tas de décombres. La station militaire de Deva resta quatre cents ans un désert sans nom, « la solitude du camp romain (1) » jusqu'à ce qu'on la relevât sous le nom vague de Chester, « le camp, castra ». York ne couvrit ce qui avait été Eburacum que sous Canut. Le Londres anglais n'égala le Londinum romain qu'à la veille de la conquête normande. L'enceinte de Durovernum, toute petite qu'elle était, se trouvait encore trop large pour le Canterbury saxon.

II

Pendant ce temps l'Église disparaissait comme tout le reste.

(1) « Waestre castre », Angl. sax. chron., an. 894.



L'Église avait été, dans la Grande-Bretagne, la seule chose solide fondée par les Romains et qui ait survécu au départ des légions. Ses évêques siégèrent dans les conciles d'Arles et de Sardique, soumis comme les autres aux légats du Pape; évêques indigents, puisque dans le synode de Rimini, ils furent les seuls à accepter d'être nourris aux frais de l'empereur Constance. Leurs rapports avec les églises du continent, et spécialement avec Rome, étaient aussi suivis qu'ils pouvaient l'être, isolée qu'était la Bretagne aux extrémités du monde habitable. Mais enfin, de toutes parts, on avait les yeux sur la lointaine chrétienté; et, quand un docteur voulait chanter les conquêtes de l'Évangile, c'est vers la Bretagne qu'il se tournait : la foi avait été jusque-là! L'église bretonne avait eu ses martyrs, et, au premier rang, saint Alban; elle avait eu son hérésiarque en la personne de Pélage. Elle connaissait la vie monastique. Les papes et les églises sœurs de la Gaule veillaient sur elle, lui députant des apôtres ou des réformateurs, Germain d'Auxerre et Victricius de Rouen, Ninian, Palladius et Patrice. En un mot, c'était une église constituée et vivant de sa vie propre.

Mais, elle aussi, fut emportée par le torrent. Les basiliques furent brûlées, démolies ou consacrées aux dieux germains. « Les prêtres étaient massacrés, dit le Vénérable Bède, on pourchassait par le fer et le feu l'évêque et son troupeau, et personne n'était là pour ensevelir les cadavres mutilés. » C'est la fuite du dernier évêque de Londres, Théonus, avec quelques fidèles, emportant les vases sacrés et

les reliques, qui date la prise de la ville par les Saxons (586). L'évêque d'York, nommé Tadioc, parvint lui aussi à gagner les montagnes galloises (1). Alors commença la fameuse émigration de moines, de laïques et d'évêques qui jeta les débris de l'église dispersée en Armorique et jusqu'en Espagne. Bardes et soldats, chefs de clan suivis de leur peuple, abbés à la tête de leurs religieux, s'entassaient, dans les barques de cuir; on emportait tout avec soi. Une patrie nouvelle se fondait, à qui l'on donnait quelquefois le nom de la patrie abandonnée. Des anachorètes troublés dans leur solitude cherchaient au delà des mers un désert plus tranquille, et trouvaient en route un évêché. Ce n'était pas sans regret toujours; et les Bretons d'Armorique gardèrent longtemps le souvenir du pays d'origine. « In exulatu atque in captivitate in Francia commoramur », écrivait trois cents ans plus tard Radbad, évêque de Dol.

Puis le courant se fit irrésistible. L'émigration est contagieuse : une fois la route montrée, les terres lointaines attirèrent invinciblement les Celtes à l'humeur voyageuse, remuants et inconstants. Les invasions saxonnes ont à peu près cessé que l'émigration dure toujours; ou plutôt, il se fait entre les provinces celtes un grand va-et-vient de moines et d'anachorètes. Chez un certain nombre, c'est inquiétude de race et besoin de changement : « Passer les mers, dit Gildas, traverser les immenses

(1) Bède, I, 15. Chron. de Mathieu de Westminster, *ad ann.* 586.

continents, rien ne les effraie, ils y trouvent leur plaisir. » Chez d'autres, c'est le désir de s'instruire et de trouver ailleurs une vie plus sainte ou des règles plus étroites. Autrefois, quand ils étaient païens, ils rêvaient d'un pays éternellement en paix, où le corps, éternellement jeune, ne se flétrissait jamais, où il n'y avait que jeunes gens et jeunes filles, où l'on ne connaissait fatigue, maladie ni mort. Chrétiens et moines, ils le cherchent encore, mais dans l'ascétisme et la solitude, qui mènent au ciel (1).

Que restait-il, après cela, sur les terres envahies de la vieille église bretonne? Il subsista bien quelques Bretons épars à l'état d'esclaves et de parias, d'autant plus nombreux qu'on avançait davantage vers l'ouest. Il est peu vraisemblable que les Saxons n'aient pas épargné, quand ils le pouvaient sans danger, au moins le nombre d'hommes suffisant pour l'exploitation de leur conquête. On a remarqué que dans certains patois, celui du Lancashire par exemple, pas un terme de législation, de guerre, de luxe, n'est d'origine celte : il n'en est plus de même pour les mots burlesques et grossiers. Ailleurs, les termes d'agriculture, de métier, de domesticité accusent une origine bretonne. Il resta donc quelque chose de l'ancienne population. Et plus tard, elle se distingua longtemps de la race conquérante à son *wergild* inférieur.

Mais ces captifs gardèrent-ils la foi jusque dans leur état de servitude? On a prétendu, pour amoindrir le rôle de saint Augustin, et rattacher de force

(1) Jos. Loth, *l'Émigration bretonne*, Rennes, 1882.

l'église anglicane actuelle à l'ancienne église bretonne, — que l'on suppose gratuitement d'origine orientale et indépendante de Rome, — qu'après tout, les moines italiens n'ont fait que rebâtir sur des fondations existantes. Les Saxons n'avaient pas tout exterminé, et les conversions ont été relativement faciles, parce qu'il y avait encore en Grande-Bretagne une sorte de christianisme couvant sous la cendre, et qui ne demandait qu'à se rallumer. Or, aucun document ne montre que les missionnaires romains aient trouvé cette étincelle. Il n'est pas sûr que les mariages avec les femmes bretonnes aient été si fréquents, ni que l'admiration lointaine pour Rome ait facilité le moins du monde l'adoption par les vainqueurs de la religion des vaincus (1). Pures hypothèses sans preuve sérieuse. Aussi bien, les esclaves bretons fussent-ils restés chrétiens, leur place tout au bas de l'échelle sociale, le mépris dont on les entourait, eût empêché qu'ils eussent la moindre influence sur leurs orgueilleux vainqueurs. La Grande-Bretagne était pour les trois quarts païenne, comme si jamais le christianisme n'y eût été prêché (2).

Quant aux souvenirs matériels qui ont échappé au temps, ils sont rares; çà et là, une croix sur un sarcophage, une inscription, des traces peu distinctes de basiliques chrétiennes. C'est à Canterbury qu'il faut aller pour trouver la plus précieuse relique de la chrétienté anéantie, la vieille petite église de Saint-Martin. Je ne connais pas de lieu en Angleterre qui

... *Lifes of Archbishops*, p. 44-46.
... ne, *Églises séparées*, p. 7 et suivantes.

suggère plus de pensées au cœur catholique que ces quatre murs, dans le cadre que les générations leur ont fait. Glastonbury seul, dans sa quasi-solitude, avec ses ruines hantées par les vieilles légendes celtiques, ou encore la tour de Londres, avec ses images sanglantes de martyre, parlent au cœur avec la même éloquente mélancolie.

Saint-Martin de Canterbury n'est qu'une mince paroisse anglicane de faubourg plébéien. Sur son antiquité et sa date réelle les érudits se partagent. Bède parle d'une antique église à l'est de la ville, dédiée de son temps au saint évêque de Tours et bâtie sous la domination romaine. La tradition veut que l'église ait subsisté jusqu'à nos jours. Depuis trois siècles, hélas ! les froides cérémonies anglicanes ont remplacé la messe qu'y célébraient les prédécesseurs de saint Augustin, et qu'Augustin lui-même y célébra dès son arrivée ; la lampe du sanctuaire, entretenue avec tant de soin jusqu'à la veille de la réforme, ne se rallumera peut-être jamais. Cette relique n'est plus pour la foule qu'une curiosité (1).

Tous les siècles ont apporté là quelque chose. Les Romains ont probablement bâti la plus grande partie des murailles ; on reconnaît leurs matériaux, briques mélangées aux assises de silex, mortier fait de sable de mer, de menus cailloux et de coquilles broyées, bien plus solide que le mortier saxon ou normand. Les Saxons y ont laissé le sanc-

(1) Voir une intéressante monographie par C. F. Routlegde, *The history of St. Martin's church* ; Londres, 1891.

tuaire et d'antiques fonts baptismaux fort barbares. Les Normands ont tracé des arcades lourdes et chargées de grosses moulures. Plus tard, on a élargi les fenêtres; on les a enjolivées au quatorzième ou au quinzième siècle; le quinzième siècle a bâti la grosse tour carrée, aujourd'hui revêtue jusqu'au haut d'une épaisse couche de lierre. Notre siècle enfin y a fait des fouilles et des restaurations.

Et, dans le paysage qui l'entoure, il n'est pas un détail qui ne raconte quelque chose du passé. Le passé romain se lit sur les pentes de la colline qui monte en arrière, autrefois couverte de villas, et sur cette route qui passe auprès, jadis bordée de tombes. Les temps saxons se retrouvent, dans ces deux fines tours jumelles élevées, bien plus tard, à l'entrée de l'abbaye de Saint-Augustin, maison mère de tous les établissements monastiques anglais. Un peu plus loin, ce sont les temps normands, dans cette abside de la cathédrale, dont quelques parties ont vu Lanfranc; les autres, Anselme, Thomas, Edmond, les docteurs, les martyrs, les persécutés. Puis, dans cette haute tour centrale, au profil net, aux lignes simples, apparaît l'époque des grandes splendeurs temporelles de l'Église, alors que l'Angleterre se couvrait tout entière de la dentelle géométrique de son style gothique national. Pourquoi faut-il que de vilaines bâtisses modernes blessent le regard, là où jadis se dressait l'église abbatiale de Saint-Augustin, grande comme une cathédrale? souvenirs du triste siècle où les évêques apostasiaient, où les moines faiblissaient, où, presque seuls à Canterbury, quelques religieux men-

diants méritaient d'être pendus ou brûlés pour la foi au siège de Rome. Mais il y a aussi le souvenir des derniers martyrs : à gauche, derrière les arbres, est le tumulus breton, aujourd'hui transformé en labyrinthe dans une promenade publique, où fut pendu, par ordre d'Henri VIII, le Bienheureux Jean Stone, moine augustin. Un peu plus près, est Oaten-Hill, la sanglante colline où périrent sous Élisabeth, trois prêtres et un laïque de Canterbury.

Elle nous parle aussi de l'avenir, la petite église. Tout autour ont voulu dormir, dans cet étroit cimetière de campagne, des clergymen, des évêques, des soldats. Les croix blanches sont là côte à côte et déjà serrées. Pourquoi avoir choisi ce coin solitaire, dans un faubourg, si ce n'est par le secret amour des âges lointains qui reste au fond de tant d'âmes anglicanes? un jour peut-être cet amour les ramènera à la seule foi qui a les promesses de l'avenir et garde le dépôt de l'indéfectible tradition.

III

Cependant la race nouvelle s'est installée en Grande-Bretagne, transportant de Germanie son organisation, ses coutumes, sa mythologie. Plus ou moins vite selon les régions, les grands chefs de bande qui avaient mené les premières conquêtes deviennent rois. Il s'échafaude toute une hiérarchie d'assemblées et de conseils (*gemot*), assemblée

du village, assemblée du *hundred*, assemblée du comté, assemblée des sages, ou conseil du roi. Les terres sont partagées; ce qui reste, quand chaque famille a reçu son lot, forme la terre de la commune.

On ne connaît pas encore les villes. Le Germain, dit Tacite, aime à vivre isolé; et les enceintes romaines restent inhabitées. Il y a de grands et de petits villages. Partout on sent que la guerre fait le fond de la vie saxonne; le temps se passe à attaquer et à se défendre. Les habitations des riches sont fortifiées. Les villages et les simples fermes perdues dans la campagne ont leur retranchement en terre, surmonté d'une palissade ou d'une haie d'aubépine. A chaque instant, les querelles éclatent de lord à lord, de village à village. Les hommes libres, ceux qui laissent flotter leurs longs cheveux sur le cou, en signe d'indépendance, qui ont droit à la lance et à l'épée, ont aussi le droit de guerre privée.

Le récit de la conquête les montre de mœurs complètement barbares; pirates, voleurs, pillards et cruels, ils ont tous les vices des autres races turbulentes qui ont si profondément remué l'ancien monde plusieurs siècles durant. Ils n'étaient ni pires ni meilleurs, quand ils vivaient en Saxonie, que les Francs et les Burgondes : ils avaient plutôt un avantage, celui de n'avoir entrevu que de loin la civilisation romaine.

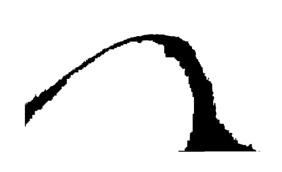
Quand la conquête fut achevée, ou à peu près, il se fit une sorte d'apaisement. Avec la stabilité, la tranquillité relative des royaumes désormais fondés

et régulièrement administrés, il y eut un certain adoucissement dans les mœurs. Les Jutes, si terribles un siècle et demi plus tôt, devenus les Kantiens du roi Éthelbert, tout païens qu'ils sont restés, semblent dociles et paisibles. Peut-être ont-ils subi quelque influence chrétienne, indirecte, due à la proximité des Francs et aux rapports commerciaux avec le continent. Ces Germains naguère vagabonds se fixent. Ils n'aimaient que la guerre et les courses sur l'Océan; mais, pour les aventures maritimes, le goût leur en a passé. Ils se sont trouvés riches. Ils n'ont point apporté de Germanie l'amour de la culture; mais ce sont des enrichis qui savent exploiter. Quant à la guerre, ils l'aiment toujours, et, au besoin, les dissensions intestines leur suffisent.

On peut demander à la littérature des Saxons le secret de leurs mœurs; certes, ils y font preuve d'un idéal qui n'avait rien d'attique. Leur imagination païenne vivait dans un monde triste et gris. Ces grands hommes blonds, aux yeux bleus, au corps pâle, s'ils rêvaient d'un paradis, se le forgeaient étrange, quelque chose comme une tabagie allemande, où l'on passe les heures à boire, assis sur un grand siège, dans un grand hall. S'il est un monde où ils aimaient à faire voyager leur fantaisie, c'est sur une mer où l'on rencontre des îles funèbres, peuplées de nains et de géants, de fantômes, de dragons et de gnômes; c'est dans un ciel où les corbeaux ricanent, où passent les aigles un lambeau de chair au bec; s'il y a des images qui les font « rire de joie », c'est celle d'un vaincu dans une fosse à serpents, d'un repas où

[illegible] mange le cœur de son ennemi, [illegible]
[illegible] où le sang ruisselle. S'il est [illegible]
[illegible] poésie aime à faire le cadre [illegible]
[illegible] contrée cachée où les loups rôden[illegible]
[illegible] par les vents, les marais dangereux, [illegible]
[illegible] enveloppe de brouillard où le torre[illegible]
[illegible] — le lac sombre sous les [illegible]
[illegible] — les lieux maudits [illegible]
[illegible] jusqu'aux nuages, [illegible]
[illegible] tempêtes, que l'ai[illegible]
[illegible] le ciel pleure (1). »

Et cet idéal de leur épopée est bien pris
[illegible] dans l'histoire. Ce ne sont qu'assa[illegible]
[illegible] Pendant longtemps on ne les conn[illegible]
[illegible] ils couraient la mer, hardis [illegible]
[illegible] à fond plat pouvaient ab[illegible]
[illegible] grèves, remonter toutes les rivi[illegible]
[illegible] par-dessus les bancs de sable. Une éq[illegible]
[illegible] une bande de guerriers armés de lan[illegible]
[illegible] et de couteaux s'entassaient [illegible]
[illegible] d'une coque en bois de chêne. P[illegible]
[illegible] était plus frêle encore, un berce[illegible]
[illegible] Avec cela ils faisaient la te[illegible]
[illegible] On débarquait; les mons[illegible]
[illegible] cavaliers, — comme on devai[illegible]
[illegible] de leurs terres les Danois, — et ils
[illegible] leurs courses bien avant dans les terres.
[illegible] était la chasse à l'homme et ils la
[illegible] avec des raffinements de barbarie [illegible]
[illegible] barbarie su-
[illegible] et de quitter



la terre qu'ils ont envahie; pour retourner chez eux, ils ont coutume d'immoler dans les longues tortures de la croix un captif sur dix... Pour cela, ils réunissent la foule des condamnés, et, comme pour jouer à la justice, ils tirent les noms au sort. » « Quand vous verrez leurs rôdeurs, écrivait Sidoine Apollinaire à un ami, dites-vous bien qu'ils sont maîtres passés en pirateries. Dans leurs œuvres de brigandage, ils ont un merveilleux ensemble pour commander et obéir, enseigner et apprendre. Voilà pourquoi je vous avertis d'être plus que jamais vigilant dans cette campagne. Vous n'avez pas d'ennemi plus féroce. Il attaque à l'improviste; vous le guettez, il échappe. Il dédaigne ceux qui cherchent à lui barrer le chemin; il met en déroute celui qui ne veille pas, et en pièces celui qu'il poursuit. Si on le force à fuir, il trouve toujours où s'échapper. Je dis plus; pour ces gens-là, un naufrage est moins un objet de terreur qu'une leçon de navigation. Ils connaissent les dangers de l'abîme en hommes qui le bravent tous les jours (1). »

Qu'on prenne la liste des rois de Northumbrie au huitième siècle; sur quinze princes, deux seulement meurent en paix. Erdwulf est chassé après deux mois; Osred succombe dans un complot; Osric est tué; Ceolwulf, pris, tondu et forcé d'abdiquer; Oswulf, tué par les gens de sa maison; Ailred, exilé; Ethelred, exilé; Elfwald, tué dans une conjuration; Osred, pris, tondu, exilé, tué; Ethelred,

(1) Sidoine Apollinaire, Ep. VIII, 6, Carm. VII.; cf. Green, *The Making of England*, p. 18, note 2.

ramené de son exil, rétabli sur le trône est tué par ses sujets; Osbald chassé, exilé. Même histoire, un peu moins sombre, dans le Wessex : Cynewulf est assassiné, et Brihtric empoisonné par sa femme. Ce sont les Niebelungen en action. Et ceux-là sont chrétiens (1).

Penda de Mercie, un franc païen, compte pour sa part la mort violente de cinq rois. Voulant réduire la ville de Bamborough, qui, sur un rocher à moitié entouré par la mer, défiait son armée, il rase les villages voisins, amasse tous les matériaux combustibles, en fait sous les murs un gigantesque bûcher. Quand le vent se lève, Penda met le feu qui monte par-dessus les murailles avec des tourbillons de fumée.

Les mœurs privées répondent à ces exemples venus de haut. Il est vrai que Tacite nous vante la chasteté des femmes germaines, le respect du mariage, et la solidité de la famille. Ce n'est là qu'un éloge relatif; les Germains n'avaient pas les mœurs raffinées des vieilles civilisations; ils avaient à la place une effroyable brutalité; et, quand l'ivresse les exaltait, — l'ivresse terrible des peuples tristes, leurs passions de barbares se tournaient en férocité.

Le *Pénitential* dit de saint Théodore, rédigé environ cent ans après les premiers baptêmes, contient de singulières révélations. Quand, par ces listes de fautes souvent monstrueuses, suivies chacune d'une pénitence proportionnée et toujours fort sévère, on voit le détail des mœurs encore

ume, Hist. d'Anglet., t. I, p. 56-70.

païennes, on est tenté de conclure qu'en somme, avec plus d'intelligence, il n'y a pas grande différence morale entre ces Teutons et les races supérieures de nègres africains. Surtout l'on ne s'étonne plus de l'instabilité des conversions.

Pour ne parler que de la violence, les haines étaient vivaces et héréditaires. Un meurtre n'allait jamais seul. Dans les contrats, les réunions publiques, les parlements de toute sorte, il n'est question que d'alliances sans cesse renouvelées, de réconciliations sans fin toujours à recommencer. Il existait une législation civile; mais, si elle était sévère pour le vol et le brigandage, le meurtre n'était guère puni. Des bandes de pillards tenaient la campagne, rançonnaient les fermes, enlevaient les bestiaux. On avait bien pris des mesures pour empêcher la vente des objets ainsi volés; il y avait toute espèce de serments à faire dans les marchés publics, toute facilité au propriétaire lésé de poursuivre son bien hors du comté. Mais le mal était incurable, et tous, du haut en bas, se livraient à ces déprédations.

En fait de châtiment, au premier vol, il y avait restitution au triple; au second vol, le paiement d'une amende égale au wergild du coupable, le bannissement ou la mort; au troisième, la mort sans rémission, avec confiscation des biens, dont un tiers seulement était laissé à la veuve. Plus tard, le roi Canut remplaça la mort par la mutilation du pied ou de la main; et, si, une quatrième fois, le coupable retombait, on avait le choix entre scalper la tête, crever les yeux, couper le nez, les oreilles

ou la lèvre supérieure. Quant à l'homicide, on n'avait trouvé que des remèdes pécuniaires.

Un dernier trait peindra ce triste côté des mœurs païennes : l'esclavage. C'est en public que se faisait l'exposition et la vente des captifs. L'homme valait quatre bœufs. On défendait l'exportation des indigènes, mais l'amour du gain faisait passer par-dessus toutes les lois. Rien de plus infâme en ce genre que la coutume de Bristol. Il y avait des racoleurs exprès qui couraient la campagne, enlevaient enfants et femmes, surtout les femmes enceintes, et les expédiaient dans les ports d'Irlande. Et cela dura jusqu'au onzième siècle ; il fallut les efforts incessants de Wulfstan, évêque de Worcester, ses prédications continuelles, ses courses à travers les campagnes à la poursuite des marchands de chair blanche, pour mettre fin à cette tradition païenne. Encore jugea-t-on à propos, pour en finir, de faire crever les yeux aux récalcitrants.

La religion germaine, farouche et sanglante, était bien pour quelque chose dans la dureté de ces mœurs. Les images qu'elle suggérait ne prêchaient guère la douceur et la sérénité. Le dieu de la foudre, Thunder, le grand forgeron aux cheveux roux, leur apparaissait broyant tout de son marteau. Si quelqu'un mourait, c'est qu'il avait rencontré Tiw, le dieu des nuées, qu'ils adoraient sous le symbole d'une épée nue. Sur les champs de bataille planaient les Filles du bouclier, les âpres travailleuses qui faisaient leur œuvre de mort en lançant à travers la mêlée leurs bruyantes javelines. Mais la grande divinité était Odin, le dieu de la guerre, qui,

de la fenêtre de son palais céleste, trouvait son passe-temps dans les batailles humaines, distribuait la victoire à ses amis, et prenait les morts pour s'en faire un cortège, quand, sur le char de la Grande Ourse, il parcourait le ciel, son domaine. C'est lui et sa chasse qu'on entendait passer dans le vent d'hiver. Pour paradis, les Saxons n'ont rien rêvé de mieux que des nuits de débauche alternant avec des jours de carnage : toute la journée on se fait de larges blessures, le soir toutes se referment, et on boit le sang dans le crâne de ses ennemis.

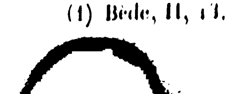
Telles étaient les traditions apportées de Germanie. Mais il semble qu'une fois transplantée sur une autre terre, la vieille religion n'ait pas eu le temps de prendre solidement racine. On ne sait pas tout ce qu'un paganisme tire de force vitale de son attache au sol des ancêtres. Les légendes imprègnent jusqu'à la géographie. A chaque accident de terrain un peu notable s'attache une tradition : tout rocher, tout arbre séculaire, tout marais a joué son rôle dans les histoires qu'on raconte autour du feu ou qu'on chante en buvant la bière. Or les traditions locales n'ont pas eu le temps de germer en cent cinquante ans de guerres et de conquêtes. Çà et là seulement, sur la carte d'Angleterre, un nom propre trahit un souvenir mythologique. Le plus souvent, c'est du dieu Odin qu'il s'agit; encore le considère-t-on, non comme dieu de la guerre mais comme dieu des frontières et des limites de champs.

En outre, cette religion, que l'émigration sur un sol nouveau devait affaiblir, avait déjà, en Germanie même, beaucoup souffert de causes diverses. En

particulier elle n'avait pour ainsi dire plus de doce ni de culte. Le prêtre était peu est défense lui était faite de porter les armes monter un cheval de guerre : toute son inf s'était évanouie avant même la conquête. L tres germains, autrefois, présidaient les asse et imposaient silence à la foule turbulente leur permission, le roi ne pouvait ni rédu captivité, ni châtier, et c'était au nom de l nité qu'ils agissaient. Aux jours de combat, taient des enceintes réservées les symboles qui assuraient la victoire, l'épée d'Odin et teau de Tiw. Ils tiraient les auspices pour les grandes affaires et décidaient des jours et néfastes. (Tac., Germ., 7, 10, 11.) Mais la comme tout le reste était en décadence q Germanie se jeta sur le monde latin. A p sacerdoce idolâtrique apparaît-il deux ou t dans le récit qu'on nous fait de la conver l'Angleterre ; encore est-ce pour donner l du mépris et de la destruction des idoles (1

Il y avait des temples, mais qui ne s'é guère au-dessus des huttes sacrées des no cains : cabanes en bois brut dans un enclo sant du droit d'asile, et, à l'intérieur, c grossières idoles d'or, d'argent et de pier symboles naturalistes et des tables de sacrifi nées vers l'orient. Et, de même que chaque famille était son propre juge, il était aussi s pre prêtre et lui-même sacrifiait au dieu d

(1) Bède, II, 13.



Est-ce à dire que l'évangélisation des Anglais dut trouver un appui dans cette décadence de la religion nationale? Il n'en est rien. La foi a plus de prise souvent sur un peuple qui croit à ses erreurs que sur un autre qui ne croit à rien. Par un phénomène étrange, qui se renouvelle souvent dans l'histoire du christianisme, les vieux cultes qui semblaient mourir aux époques de scepticisme, renaissent tout à coup et reprennent je ne sais quelle fureur de vie, quand ils se retrouvent en face de la religion divinement intolérante de Jésus-Christ. C'est ce qui arriva aux premières heures de la prédication apostolique en Angleterre : elle provoqua une réaction païenne.

Il faut l'ajouter; cette décadence religieuse n'était pas sans quelque compensation. De vagues idées d'une divinité supérieure, d'un au delà moins terre à terre, semblent s'être fait jour dans les âmes plus élevées. Nous en retrouverons les traces.

Mais l'obstacle restait le même, plus grand dans les mœurs que dans les croyances. Convertir un roi saxon, c'était « préparer un guerrier fils de guerriers, et fils de dieux, un superbe qui n'aimait que la force, un violent qui ne savait que haïr, et pour qui le droit de vengeance était une institution réglée, à incliner sa tête devant le Dieu qui a voulu naître parmi des misérables, et mourir d'une mort ignominieuse, afin d'enseigner aux hommes, par l'exemple de sa charité envers l'humanité, le devoir d'être charitables les uns envers les autres (1) ».

(1) Lavisse, *Études sur l'hist. d'Allemagne :* La foi et la morale des Francs.

Il en était d'un roi saxon comme de Clovis, il lui répugnait d'adorer « un dieu qui ne fût pas de la race des dieux ».

IV

Mais ces barbares avaient leur beau côté, et c'est par où le Christianisme sut les prendre. C'étaient des hommes, et leurs vices mêmes témoignent de la virilité de la race. Ils sont sérieux : voyez la réponse d'Ethelbert à Augustin ; voyez surtout les longues réflexions d'Edwin quand saint Paulin vient lui proposer l'Évangile.

Il est vrai que ce sérieux tourne facilement au triste et que la tristesse alourdit l'esprit. Ils sont hantés par l'idée de la mort ; elle les poursuit partout, remplit leurs poèmes, les saisit au sortir des pesantes orgies où l'ivresse les noie ; mais ils s'y habituent et la regardent en face. Le héros grec savait mourir, mais il savait fuir aussi, et nul ne lui en voulait ; le héros germain doit mourir, et pour lui la fuite est une honte. Il lui prend dans le combat des exaltations soudaines ; il y va la poitrine nue ; les coups pleuvent, il ne sent rien, sa folie décuple ses forces, et il rit de voir ses blessures et le sang qui en découle.

Ajoutez qu'ils savent aimer, d'un amour austère, profond, silencieux ; amitiés solides, faites de dévouement et de fidélité à la foi jurée ; amour conjugal

ans gaieté, presque sans sourire, mais grave, sérieux, tout de volonté ; amour de sujet à seigneur, le maître à loyal sujet, où l'on pleure de se séparer, où l'on rêve l'un de l'autre dans l'exil ; et qui, lui aussi, peut devenir une passion, mais chevaleresque et idéale.

Et tout cela, défauts et vertus, brutalités et tendresses, se retrouvera dans les âmes saxonnes christianisées. Les siècles n'effaceront pas ces traits de race. Leur histoire sera pleine d'antithèses morales. Il y aura des scènes d'une violence inouïe ; d'autres, où les affections saintes et désintéressées se traduiront en accents que ne désavouerait pas l'amour humain le plus brûlant.

Il y avait donc dans cette race saxonne, en dépit de sa férocité première et de sa vie sensuelle, un trésor de qualités natives que la foi n'avait qu'à transformer. Il n'est pas vrai qu'ils soient entrés de prime abord dans le Christianisme par la seule vertu de leur tempérament et de leur climat (Taine), mais il est incontestable qu'il n'était besoin que de l'Évangile pour tirer des saints de ces aventuriers et de ces chefs de bandes ; — des rois comme le charmant Oswald de Northumbrie, qui meurt en plein combat poussant ce dernier cri : « Mon Dieu ! sauvez les âmes ! » — des apôtres comme le martyr saint Boniface ; — des cœurs aimants comme saint Benoît Biscop, abbé de Yarrow, qui voulut mourir côte à côte avec son prieur Sigfried, poitrinaire et agonisant lui-même, et se fit coucher sur le même grabat, la tête sur le même oreiller, pour mourir dans un dernier baiser de *paix*. Et peu à peu l'amour du

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE II

SAINT GRÉGOIRE

I

Le sixième siècle touchait à sa fin, et personne encore ne s'était occupé de porter la foi aux Saxons. Les missions étrangères, dont l'histoire se confond avec celle de l'Église, avaient subi un moment d'arrêt inévitable, quand la Germanie s'était ruée sur l'Empire. Avant d'aller attaquer l'arrière-garde de la barbarie, il fallait amener au catholicisme le gros de l'armée hérétique ou païenne campée partout sur les terres de la chrétienté. L'initiative de l'apostolat dans les Iles Britanniques ne pouvait donc guère alors venir des églises du continent.

Il semblait de plus que le lointain archipel, un instant rapproché du centre du monde par la conquête romaine, se fût de nouveau reculé derrière les brumes du nord. On ne le connaît plus dans l'univers civilisé; on a oublié à peu près tout ce qu'on en savait. Des révolutions sanglantes le déchirent, on les ignore. C'est, pour l'historien Procope, la terre mystérieuse où aborde en barque l'âme des morts d'Armorique. De loin en loin, un pèlerin gallois ou irlandais passe la mer, arrive en

Italie, et rappelle qu'il y a là-bas une église, orthodoxe toujours, en dépit de quelques restes de pélagianisme, toujours en communion avec le centre de l'unité, mais si lointaine qu'on ne sait rien de ses coutumes, et que les lois édictées par les papes et les conciles n'arrivent plus jusqu'à elle.

De quel côté se lèvera donc pour l'Angleterre le soleil de la foi? Il ne faut pas encore songer aux Irlandais. C'est à peine si Columba, le mystérieux apôtre de l'Écosse, vient de s'établir sur l'îlot sauvage d'Iona (565). Déjà, ses légions de moines partent en guerre contre le paganisme des *Highlands*, se dispersant sur toutes les îles et le bord de tous les lacs; mais il faut du temps avant que, de proche en proche, ils prennent le contact avec les peuples saxons. Et quand ils pourront, d'une manière efficace et suivie, prêcher l'Évangile en Northumbrie, d'autres missionnaires y auront déjà passé.

Du pays de Galles, rien ne pouvait venir. Les saints ne manquaient pas. David de Ménevia ne devait mourir qu'en 601; Gildas, au fond de sa cellule, écrivait ses épîtres ampoulées; Oudoceus succédait à saint Théliau sur le siège de Llandaff. Le courant qui emportait d'une église vers l'autre moines ou ermites était plus fort que jamais. On tenait des conciles, on réformait les abus. Et cependant la foi ne franchissait pas la zone de montagnes où l'invasion l'avait refoulée. C'est que la guerre, sans être incessante, couvait toujours sous la cendre et avait de fréquents réveils : guerre au sud avec le Wessex qui multipliait ses victoires sous le roi Ceawlin; guerre au centre dans la vallée de la Ta-

mise avec l'Est-Anglie et la Mercie naissante; guerre au nord avec Ethelfried, roi de Northumbrie. La lutte, entretenant la haine chez les Gallois, et le mépris chez les Saxons, mettait entre eux une barrière infranchissable.

Enfin, vers le déclin du sixième siècle, l'œuvre de la christianisation des peuples barbares se trouvait assez avancée pour que Rome songeât à aller de l'avant. Une grande période dans l'histoire des missions va commencer, dont le premier épisode sera la conversion des Anglais. Saint Augustin en sera l'instrument; saint Grégoire en sera l'âme.

II

La tradition constante de l'église saxonne racontait que saint Grégoire le Grand, abbé au couvent de Saint-André, sur le Coelius, avait rêvé pour lui-même l'apostolat des peuples du nord. Cependant la Providence n'avait pas fait de cet ancien préteur un moine et un saint pour qu'il allât s'épuiser obscurément chez des peuplades slaves ou germaines. Pascal II l'arrache à sa douce retraite, le nomme cardinal, et l'envoie travailler pour l'église de Rome à la cour de Constantinople. Tout fécond qu'il pouvait être, ce n'était pas cet apostolat brillant que Grégoire ambitionnait. Son père dans la vie religieuse, saint Benoît, avait prêché l'Évangile aux paysans encore idolâtres du Mont-Cassin. Saint Placide, disciple chéri du patriarche

était mort martyr en Sicile. D'autres avaient été pendus par les Lombards, deux à deux, aux arbres de la campagne de Rome. Le Latran était peuplé des exilés du Mont-Cassin, qui avaient fui devant l'invasion, n'emportant que le livre de leurs règles. Ceux-là faisaient envie à saint Grégoire, et il trouvait qu'il y avait pour lui mieux à faire que de la diplomatie à Byzance.

Un jour, on ne sait à quelle date, l'abbé de Saint-André traversait un des marchés publics de Rome. Un grand arrivage de denrées était étalé sur la place. Parmi les ballots et les caisses, pêle-mêle, on voyait quelques bandes d'esclaves. Le spectacle n'était certes pas nouveau. L'esclavage, en ce temps-là, n'avait point encore disparu: les Juifs surtout le pratiquaient, et Grégoire aura plus tard à lutter pour défendre contre eux les droits de la conscience et de la liberté. L'Église ne pouvait alors que refaire les mœurs, et apprendre aux peuples la valeur de l'homme, surtout de l'homme baptisé.

Cette fois, ce n'était plus seulement des noirs d'Afrique, des Asiatiques ou des Espagnols basanés qu'on mettait en vente. Il y avait un groupe de trois (1) beaux jeunes gens, arrivés du nord. Le soleil du midi et le hâle du voyage n'avaient pas encore bruni leur corps d'une blancheur de lait. Ce visage régulier, un peu triste peut-être, encadré d'une abondante chevelure blonde, signe de noblesse, devait faire un contraste étrange avec d'autres faces flétries, souffrantes ou ignobles.

(1) Thorn, *The Chronicles of saint Augustin.*

L'ancien magistrat avait gardé, en le surnaturalisant, le goût aristocratique des belles formes, aussi bien que du beau langage et des belles mélodies. Il y avait de l'artiste en lui, et ce fut bien mal le connaître que d'en faire un iconoclaste.

Il s'arrêta donc, regarda les esclaves quelque temps et s'enquit de leur pays. — « Ils viennent de Bretagne, » répondit le vendeur; et, voulant faire valoir sa marchandise, il ajouta : « Dans cette île-là, tous ont ce teint clair et brillant. »

— Sont-ils chrétiens ou païens? demanda le moine.

— Païens, » fut-il répondu.

Grégoire gémit jusqu'au fond de l'âme : « Hélas, quelle pitié, dit-il, que des visages si lumineux soient au pouvoir du prince des ténèbres, que la grâce de ces fronts cache une âme vide de la grâce de Dieu, malade et ignorante des joies célestes! — Et comment se nomme leur nation?

— Ce sont les Angles. »

Le saint, qui était de son temps, avait le goût des jeux de mots.

« Des Angles, dit-il, c'est bien cela, car ils ont visage d'anges et il faut qu'ils deviennent cohéritiers des anges du ciel. — Et de quelle province les amenez-vous? ajouta-t-il.

— Du Déira. »

Vers cette époque, le roi angle du Déira, province qui correspond à peu près aux comtés d'York et de Durham, profitait des discordes du royaume voisin, la Bernicia, pour s'en emparer. Or, malgré la communauté de races, les peuples anglo-saxons

se traitaient en ennemis, et, pour un captif noble, il n'y avait pas de milieu entre la mort et la servitude. Les jeunes Déiriens avaient dû être pris, et vendus par leurs ennemis, peu disposés par leur défaite à respecter les droits de l'humanité.

« Déira, continua le moine, que cela est bien dit; car ils vont être « *de ira eruti* », arrachés à l'ire de Dieu et appelés à la miséricorde du Christ.
— Et comment s'appelle leur prince?

— Ella.

— Ella! Alleluia. Là-bas aussi l'on va chanter les louanges de Dieu. »

Ainsi finit le célèbre dialogue, sur un mot qui devait être comme le cri de guerre des conquérants de l'Angleterre pour Jésus-Christ.

Un chroniqueur affirme que l'abbé de Saint-André recueillit les captifs dans son couvent. Mais une blessure avait été faite à son cœur, et, plus que jamais, il rêva d'apostolat aux terres lointaines.

On sait comment il s'en alla trouver le pape Pélage II, et, à force d'instances, obtint son congé. Il avait conscience de sa popularité à Rome; il se rendait compte qu'il fallait faire vite et en cachette. Quelques compagnons zélés se donnèrent à lui, et tous partirent dans le plus grand secret. Mais Dieu avait ses desseins. Il y avait trois jours que la bande de missionnaires cheminait sur la voie Flaminienne, quand on s'aperçut à Rome que Grégoire n'était plus là. Aussitôt on courut au pape qui officiait à la basilique vaticane, et, avec colère : « Ah! Apostolique, s'écriait la foule, qu'avez vous-fait? Vous avez offensé saint Pierre, et détruit Rome! Vous avez

sé partir Grégoire, vous l'avez chassé. » La sédi-
allait éclater.

Cependant Grégoire et ses compagnons se re-
aient, laissant passer la chaleur du jour. Ils
ent dans une prairie occupés à leurs affaires.
goire lisait. Tout à coup, raconte son biographe,
sauterelle tomba sur le livre et s'arrêta immo-
. Le saint la regarda un instant, et ne put résister
tentation de faire encore un jeu de mots : « *Lo-
ta*, dit-il, elle est bien nommée; elle semble
is dire : *Loco sta*, restez ici. Je vois que nous
rriverons pas à l'étape. Allons, debout; sellez les
es, et en route ! »

Et voilà que des messagers arrivent à bride abat-
; les chevaux sont à bout, ruisselants de sueur.
st un ordre de retour qui venait de Rome.
cal, qui ne demandait pas mieux que de céder,
ait expédié en hâte. « Vous le voyez, fit le saint,
ous l'avais dit, il faut nous en retourner. » Ils re-
rent donc à Rome. C'était avant 588. En 590,
goire était pape.

III

amais peut-être fardeau plus lourd n'avait pesé
l'épaule d'un pontife, et jamais, pour le porter,
plus active n'avait eu à son service un corps
débile. Les temps étaient durs. Grégoire avait
ombattre, et presque à la même heure, les am-
ons patriarcales et la tyrannie césarienne de By-

zance, le schisme en Istrie, les Lombards dans la plaine du Pô, la simonie en Gaule, l'arianisme en Espagne, le donatisme en Afrique. L'Italie était misérable au delà de toute expression, exploitée par la fiscalité grecque et ravagée par les Lombards. Et pourtant la guerre défensive ne suffisait pas à Grégoire, il lui fallait des conquêtes. Il fait évangéliser les paysans de Corse et de Sardaigne, toujours idolâtres, et se préoccupe de la propagation de la foi en Perse.

L'heure était mal choisie, semble-t-il, pour les ambitions apostoliques. Les rêves tournaient au noir et l'on attendait la fin du monde. Tant de calamités pesaient sur cet empire, à la durée duquel les imaginations, empreintes des poétiques promesses faites à la Rome impériale, s'étaient longtemps obstinées à croire. Rome disparaissait, et, avec elle, le monde. Grégoire, lui aussi, attendait la consommation des siècles. « Voici que le monde s'en va; les villes sont rasées, les camps dispersés, les églises en ruines, plus personne ne cultive le sol. Et nous-mêmes, si peu nombreux, derniers restes du peuple, nous recevons sans cesse les coups du glaive qui achève la destruction. » Et la ville des empereurs, menacée, assiégée par les Lombards, lui apparaît, à travers les métaphores étranges des prophètes, comme une chair qu'on fait bouillir sur le feu, qui se dissout et s'en va en miettes, comme un vieil aigle chauve qui n'a plus ailes ni plumes. Et il conclut : « Le monde va finir, ensevelissons nos désirs mondains avec lui (1). »

(1) Ep. 3, 29, Homel. in Ezech.

A l'entendre, on le prendrait pour un pessimiste [a] un désespéré : « Voilà onze mois que je ne me [lè]ve pour ainsi dire plus; j'ai de tels accès de goutte [e]t de tels ennuis, que la vie m'est à charge. Je [d]éfaille sous la douleur, j'aspire à la mort, remède [su]prême. Le peuple et le clergé de cette ville souf[f]rent de la fièvre... personne qui ait la force de tra[v]ailler. Aux environs, on ne parle que de morts. [L]a mortalité et la langueur ont envahi l'Afrique. En [O]rient, c'est encore pis. Tous sont frappés, la fin du [m]onde approche. » (Ép. 9, 123.)

Et malgré tout, le pape ne cesse d'agir; si les pa[r]oles semblent parfois d'un découragé, les actes sont d'un homme qui croit à l'avenir.

IV

Plus que toute autre, la lointaine terre des Saxons préoccupait son cœur. L'esclavage y sévissait toujours; il résolut de le faire tourner au salut de sa chère Angleterre. Au prêtre Candidus, administrateur du petit patrimoine de Saint-Pierre en Gaule, il écrivait : « Nous voulons que votre charité, avec l'argent qu'elle recevra, se procure des habits pour les pauvres; ou encore, de jeunes esclaves anglais de dix-sept à dix-huit ans, qui seront donnés à Dieu et élevés dans un monastère. Employez-y la monnaie gauloise qui n'a point cours ici... Mais parce que les enfants que vous pourrez acheter ainsi seront païens, je veux qu'un prêtre les accompagne.

Si, venant à tomber malades en route, ils se trouvaient en danger de mort, le prêtre les baptiserait. Que votre charité y mette tout son zèle. » (Ep. 6, 7.)

Les désirs du pape furent-ils réalisés? Plusieurs croient que les jeunes esclaves furent instruits dans une de ces maîtrises où le pape en personne donnait des leçons de chant. Les élèves gaulois et germains y affluaient. Quoi qu'il en soit, le pape ne voulait pas attendre davantage pour porter en Angleterre le flambeau de la foi. Peut-être sa mauvaise santé l'avertissait-elle de se hâter. Il y avait une autre raison.

Des nouvelles venues de l'île trop longtemps abannée lui faisaient croire que l'heure du salut avait enfin sonné. Un peu trop prompt à transformer ses désirs apostoliques en réalités, il écrivait : « Il nous a été rapporté, que la nation des Angles souhaite ardemment de se convertir. Mais les prêtres du voisinage (s'agit-il des prêtres francs ou du clergé gallois?) les négligent et ne s'occupent pas d'enflammer leurs désirs par la prédication. »

D'où venaient ces nouvelles évidemment exagérées?

En 594, ou dans les premiers mois de 595, Grégoire de Tours était à Rome, et il put raconter au pape qu'une jeune princesse franque, orpheline, sa protégée, venait d'épouser un prince anglais (1). Ce prince, l'archevêque de Tours ne sait pas son nom, il ignore même qu'il soit roi : « In Can-

(1) Greg. Tur., 9, 36 sq.

tia regis cujusdam filius. » A plus forte raison, ignore-t-il quels motifs lui faisaient rechercher cette alliance étrangère. Nous sommes mieux informés que l'historien contemporain.

Ethelbert, roi du Kent dès l'âge de huit ans, s'était senti un grain d'ambition. On lui avait si souvent répété qu'arrière petit-fils d'Hengist, premier envahisseur de la Grande-Bretagne, il avait le droit de jouer le premier rôle et d'être Brethwalda, qu'il finit par se sentir à l'étroit dans sa péninsule. Son domaine était pourtant le plus riche en somme de toute l'heptarchie. Tout près, le Gwent et la vallée de la Tamise étaient toujours en proie à la guerre. Mais le Kent, conquis depuis longtemps, isolé du reste par la vaste forêt d'Anderida, se développait tranquillement. Bien peuplé, il cultivait en sécurité ses jolies vallées, ses collines arrondies, fertiles, encadrées dans les bois. Il renouait avec le continent des relations de commerce, et reprenait lentement les traditions nautiques du passé.

Malgré tout, l'ambition dévorait le cœur du jeune monarque. Il voulait se battre et conquérir. Au nord-ouest, la Tamise l'arrêtait, et Andérida au sud-ouest. Restait une bande de terre où longtemps s'étaient maintenus quelques Bretons dans la banlieue de Londres. Mais Londres venait de succomber, et la vallée de la Tamise demeurait libre. Ethelbert s'y précipita. Un adversaire inattendu le guettait sur le seuil du Kent, Ceawlin roi du Wessex, qu'il croyait occupé avec les Gallois. Les vétérans Saxons eurent facilement raison des Kantiens redevenus soldats, et Ethelbert battu à Wim-

bledon se retira tout honteux (568). Il avait seize ans.

Repoussé sur le champ de bataille, il se retourna d'un autre côté. Déjà, sous le règne de Justinien, des Anglais s'étaient mêlés à une ambassade française députée à Constantinople. Là-bas, on avait salué leur présence comme une preuve que la Bretagne faisait toujours partie du patrimoine des Césars (Procope, Bel. Goth. IV, 20). On a pensé que ces Anglais venaient du Kent. C'était un premier pas fait du côté de l'étranger. Les Anglais en firent un second. Une douzaine d'années après sa défaite de Wimbledon, Ethelbert songea à une alliance continentale, et demanda en mariage une princesse du sang de France. Vers cette époque, son vainqueur à Wimbledon était écrasé lui-même par les Bretons à Faddiley (584); la puissance du Wessex s'écroulait, laissant libre champ aux ambitions d'Ethelbert. Petits événements, dont sans doute Grégoire de Tours ne parla point à Rome, mais qui devaient avoir leur importance dans la conversion de l'Angleterre.

En revanche, l'archevêque pouvait raconter tout au long l'histoire romanesque de la nouvelle reine du Kent, Berthe ou Adelberga. Elle était fille de Caribert I, roi de Paris, et d'Ingoberga. Son père, débauché comme tous ceux de sa famille, avait passé sa vie dans de honteux concubinages; entre autres faiblesses, il s'était épris de deux suivantes de la reine, filles d'un cardeur de laine; l'une d'elles était religieuse. Ingoberga, pour arracher le cœur du roi à ses indignes amours avait essayé la honte. Un jour, elle força le cardeur de laine à exercer son métier sous

fenêtres du palais. Caribert s'irrita, épousa séance ante l'une de ses deux maîtresses et lui donna e de reine. Ingoberga n'eut plus qu'à fuir en hâte c sa fille. Grégoire accueillit les deux fugitives à ırs et se chargea d'elles. En 567, Caribert mourait ommunié; en 589, Ingoberga, s'éteignait dans un nastère, Berthe restait seule au monde. Vers cette que, Ethelbert cherchait une épouse parmi les ncesses franques. On lui accorda l'orpheline.

es tuteurs cependant avaient mis une condition : st que Berthe aurait toute liberté de pratiquer sa et qu'elle garderait près d'elle un évêque pour ıpelain. Ethelbert accorda tout ce qu'on voulut. Voilà ce que l'évêque de Tours pouvait raconter pape. Il ajouta peut-être que le roi tenait ses messes, que le chapelain était Luidhard, évê- de Senlis, et que la reine avait à sa disposition une lle petite église délaissée depuis la conquête.

Berthe avait apporté avec elle les souvenirs de la rie. La chapelle fut dédiée à saint Martin, en venir sans doute des longues années passées à nbre de la basilique de Tours. Elle n'oubliait pas ı plus la femme de son grand-père Clotaire I, degonde, morte en 587. De là vient qu'aujour-ui encore une rue de Canterbury porte le nom la sainte reine de France. Arrière-petite fille de nte Clotilde, Berthe sut prier, attendre le moment Dieu et disposer lentement son mari superstitieux touches de la grâce.

Si le Pape n'eut pas connaissance de toutes ces par-ularités, du moins il en sut assez pour comprendre e l'heure *était venue et* qu'il pouvait commencer.

CHAPITRE III

LA MISSION DE SAINT AUGUSTIN.

I

Saint Grégoire savait où trouver les missionnaires. C'est dans les abbayes qu'il cherchait ses hommes de confiance, et il avait voulu que son palais ressemblât d'aussi près que possible à un monastère. Mais, plus que toute autre, sa chère maison de Saint-André lui fournissait au besoin des évêques, des légats, des envoyés de toute sorte. Cette fois, il lui fallait quarante moines. Il fit appel aux bonnes volontés; on savait son histoire et ses désirs. Les compagnons de son expédition manquée étaient encore là. L'exemple parti de haut enflamma le zèle; et, la grâce aidant, les quarante ouvriers se proposèrent. A leur tête était le prieur du couvent, Augustin; avec lui, un prêtre appelé Laurent, peut-être du clergé séculier. On peut encore nommer le moine Pierre qui sera le premier abbé de Canterbury, un autre moine appelé Jean, le petit choriste Honorius qui sera archevêque, et, peut-être, le diacre Jacques, âme d'apôtre et musicien. Le reste nous est inconnu.

C'était le temps où les élèves du pape réformateur

es chants d'Église se répandaient à travers la Gaule t la Germanie (1). On voit que Grégoire n'oublia as sa chère Angleterre; il compta sans doute sur 'harmonie pour se frayer la route des âmes. Nos missionnaires aujourd'hui font-ils autre chose avec eurs accordéons et leurs boites à musique?

Qu'était Augustin avant cette heure qui décida de sa vocation? qu'étaient ses compagnons? Le Vénérable Bède ne nous dit qu'une chose : tous étaient moines craignant Dieu. L'opinion généralement reçue veut qu'ils aient été bénédictins (2). Ils étaient gens du peuple; le même historien a bien soin de noter plus tard que saint Mellitus, chef d'une seconde expédition, sortait d'une noble famille.

La remarque pourra sembler à tout le moins superflue; il faut la faire cependant : saint Augustin n'était pas sans valeur humaine. On l'a nié sous prétexte qu'il était moine. Sans doute la vie du cloître n'est guère pour faire connaître le monde; mais c'est là une ignorance qui n'a rien d'essentiel à l'esprit religieux. L'ancien préteur devenu pape en jugeait ainsi. Pour ses entreprises les plus délicates, et qui supposaient l'expérience des hommes, il préférait les moines; il trouvait que le surnaturel et le bon sens suppléent à bien des choses. Il y a des exemples qu'il se soit trompé et qu'il ait mal placé sa confiance; du moins ne peut-on pas alléguer en preuve saint Augustin. Il connaissait le prieur, il le savait « docile et entreprenant, pieux,

(1) Joan. Diac. Vita S. Grég. II, 8.
(2) Baronius croit *qu'ils* suivaient la règle de S. Equitius.

enthousiaste et discret » (1). Il le choisit; ce choix seul est un assez bel éloge : il dispense presque d'en savoir davantage. Et pourtant voici ce qu'on écrit :

« La méthode que suivit Grégoire, montre une erreur de jugement, imputable en partie à son caractère, en partie à l'esprit du siècle. Une des aberrations du temps était l'oubli complet des causes secondes que Dieu tient en sa main. Les yeux toujours fixés sur la cause première, les hommes s'attendaient toujours à des miracles, et, ce qu'ils attendaient d'abord comme probable, ils l'imaginaient vite comme fait accompli. Grégoire se disait que s'il pouvait mettre la main sur des hommes d'une religion vive et d'une grande piété, l'œuvre irait toute seule, par la seule intervention de Dieu... Tandis que toute l'histoire rend témoignage de la ferveur, de l'abnégation, de la persévérance dans le bien des quarante missionnaires, nous ne trouvons pas parmi eux, un seul homme d'esprit supérieur, et, en conséquence, nous les voyons, pris en corps, manquer absolument de courage moral (2). »

Ainsi parle un protestant, et c'est une page prise entre vingt. Il est bien entendu qu'il faut être homme du monde pour être bon missionnaire, et qu'un moine ne peut être un esprit supérieur. Allégations qui sentent trop l'esprit de parti pour qu'il faille s'y arrêter. Quant au courage moral qu'on dénie aux quarante premiers apôtres de l'Angleterre, d'autres écrivains protestants montrent plus d'é-

(1) Hook, *Lifes of Archbishops of Canterbury*, t. I, p. 50.
(2) Hook. *Op. cit.*, I, p. 56.

quité. L'historien Kemble, auteur « plus érudit qu'enthousiaste », dit Montalembert, estime l'œuvre de ces moines allant conquérir un monde, à l'heure où Rome, leur patrie, est menacée par les Lombards, plus héroïque que l'audace de Scipion s'embarquant pour Carthage, quand Annibal est aux portes de Rome. M. Lavisse met leur entreprise apostolique au-dessus des courses victorieuses d'Agricola.

Il est vrai que cet héroïsme devait avoir son heure de défaillance.

II

Ils quittèrent la ville sainte vers le mois de juin 596. En peu de temps, ils furent sur le sol de France.

Une de leurs premières étapes en Gaule fut le grand monastère de Lérins, où saint Patrice jadis avait séjourné neuf ans. Augustin avait à visiter, de la part du pape, l'évêque d'Aix, Protais, et un officier bourguignon, le patrice Arigius. Il dut laisser ses compagnons à Lérins; et ce fut sans doute pendant cette absence de leur chef, que les moines, abandonnés à eux-mêmes, cédèrent à cette tentation de découragement qui est restée célèbre. Avaient-ils cru, en donnant leur nom, s'engager dans une entreprise sans risques ni dangers? Ils ne connaissaient point les peuples qui leur étaient confiés. La première description qu'on leur en fit les inquiéta.

Des hommes, que saint Grégoire désigne par le titre vague de « maledici homines », sans plus pré-

ciser, leur dépeignirent une race de barbares qui c'était peine perdue que de prêcher la foi. Il allait de la vie : on ne les laisserait pas débarqu du reste ils ignoraient la langue, bref l'entrepr était folle. Les documents abondaient : les lettr de Sidoine Apollinaire, vieilles de cent ans, mai toujours vraies, racontaient les pirateries saxonnes et leurs chasses à l'esclave ; le mot de Salvien, prêtre de Marseille, résumait dans une formule le jugement des Romains : « Les Goths sont perfides, mais pudiques; les Alains impudiques, mais francs; les Saxons cruels, mais chastes; les Francs menteurs, mais hospitaliers ». On pouvait conclure des Saxons continentaux aux Saxons insulaires. Or, il n'y avait pas vingt ans, une de leurs bandes, détachée de l'armée lombarde, avait passé les Alpes, pillant, ravageant, faisant des esclaves. On les avait repoussés. Puis ils étaient revenus plus nombreux, en deux armées, emmenant cette fois avec eux femmes, enfants, bestiaux. Ils avaient enlevé et consommé sur place toutes les moissons en gerbe des campagnes d'Avignon; puis, ayant acheté le droit de franchir le Rhône, ils avaient indignement trompé les gens d'Auvergne, faisant passer pour or des pièces d'airain toutes neuves.

Devant ces faits ou d'autres semblables, les missionnaires cédèrent à la tentation et demandèrent à rebrousser chemin. Il faut bien le dire, il y avait une lacune dans l'organisation de la petite armée : on avait eu raison de compter sur la sainteté des moines, peut-être avait-on tenu trop peu de compte de la faiblesse humaine. L'autorité

Augustin n'était pas assez forte. Simple prieur, malgré le titre d'évêque qui lui était réservé s'il arrivait à fonder son église, pouvait-il imposer sa volonté avec toute l'efficacité désirable? On peut supposer que ces récits énervants n'eurent aucune prise sur lui, mais il crut devoir retourner à Rome porter la requête des découragés. Il partit. Étienne, abbé de Lérins, profita de l'occasion pour offrir au pape un petit lot de plats et de cuillers pour ses pauvres.

Grégoire ne goûta pas les raisons alléguées, et bientôt Augustin revint avec une lettre doucement énergique à l'adresse de ses compagnons. « Il valait mieux ne pas vous engager, que de reculer après avoir commencé. Avec grand soin, mes très chers fils, vous devez mener à bonne fin ce que vous avez entrepris, par la grâce du Seigneur. Que ni la fatigue du voyage, ni les langues méchantes, ne vous effraient. De toutes vos forces, de toute votre énergie, faites ce à quoi Dieu vous a poussés. Obéissez en tout avec humilité à Augustin votre chef qui revient à vous. Nous l'avons constitué votre abbé. Sachez que le mieux pour vos âmes sera de faire tout ce qu'il décidera. Que le Dieu Tout-puissant vous protège de sa grâce, et m'accorde à moi de voir dans la gloire les fruits de vos labeurs. Je ne puis travailler avec vous, du moins que je me trouve, pour prix de mes désirs, dans la joie de la récompense. Que Dieu vous garde, mes chers fils. » (Ep. 6, 15).

Il n'y avait plus qu'à se mettre en route sous la conduite du nouvel abbé.

III

Saint Augustin était porteur d'autres lettres. Pour soutenir les courages, le pape avait comme tracé l'itinéraire. Le voyage devait être long, fatigant ; et, puisque les missionnaires ne mettaient pas aveuglément leur confiance en Dieu, Grégoire avait pitié de leur faiblesse, et leur assurait des appuis humains. Il voulait aussi intéresser à son entreprise rois et évêques de Gaule. Pour chaque étape dans les villes épiscopales ou royales, il avait donné à ses moines un mot de recommandation.

Il remercie l'abbé Étienne et le félicite, sur le témoignage d'Augustin, du bon ordre de sa maison. Le Patrice Arigius était un bon serviteur de la papauté : plus d'une fois le pape ordonna à ses envoyés de ne rien faire que par ses conseils : cette fois il lui recommande ses missionnaires. Puis ce sont des missives pour les évêques. Augustin joue au passage le rôle de délégué ; il porte de ville en ville les volontés papales, en même temps qu'il demande aide et secours pour son œuvre. A Marseille, il s'agit du patrimoine de saint Pierre. Auprès de l'évêque d'Arles, Virgile, le pape est plus pressant ; depuis quelques années les aumônes ne viennent plus ; « il est exécrable, dit-il, que ce que les rois respectent, les évêques se l'approprient ». Puis il remercie le métropolitain d'Aix, Protais, des services déjà rendus à Augustin, et le charge d'obtenir, fût-

ce par la menace, que Virgile accomplisse enfin son devoir. A Vienne les voyageurs rencontrèrent l'évêque Didier, le futur martyr. De là ils gagnèrent Lyon, puis Autun.

Augustin s'en allait ainsi vers le nord, suivi de ses quarante moines. La multitude de voyages qui remplit la vie des évêques d'alors suppose une grande facilité de communications. Le réseau de voies romaines était encore intact. Il y avait bien d'innombrables droits à payer, douanes, péages, octrois, sans parler de taxes étranges sur les timons, les bêtes de somme, l'herbe qu'on foule, la rive que l'on côtoie, la poussière qu'on soulève. Mais on peut supposer que nos voyageurs en étaient exempts. Ils allaient à petites journées, faisant de longs séjours dans les villes et les monastères. Tout l'hiver de 596-597 fut employé à traverser la Gaule. Ils semblent être restés plus longtemps à Autun, point central, à mi-chemin entre la Provence et le nord, à portée des villes royales, Metz et Orléans. L'évêque Syagrius se montra si empressé pour eux que le pape, un peu plus tard, l'en récompensa en lui envoyant le pallium. Aujourd'hui encore, les évêques d'Autun ont droit à cet insigne, en souvenir du passage de l'apôtre.

C'était l'époque de la grande puissance de Brunehaut. La vieille reine a été fort calomniée : elle gardait les vices de sa race ; mais ceux qui l'avaient connue jeune, comme Grégoire de Tours, lui reconnaissaient des vertus, du bon sens, voire de la décence. Elle montrait une foi solide. En tout cas, à l'époque où nous sommes, elle n'avait commis

saint Augustin à travers la Gaule. Une tradition le fait passer par Angers. D'Orléans, où il put voir le roi Thierry, il gagna Tours, où devait l'attirer le tombeau de saint Martin. Songeait-il que le grand thaumaturge semblait déjà l'attendre dans sa petite chapelle au seuil de l'Angleterre?

Une légende assez célèbre se rattache à cette partie du voyage. Descendant toujours la Loire, le saint arriva aux Ponts-de-Cé, à quelque distance d'Angers. La troupe de missionnaires venait de passer le pont, long d'un mille, qui traverse le fleuve à cet endroit. A la vue de ces étrangers, qui s'avançaient à pied, humblement vêtus, les gens du village s'attroupèrent et barrèrent la route. Bientôt ce fut le tour des femmes : comme des furies, elles criaient, hurlaient, ricanaient. Les moines étaient poursuivis, poussés, tirés, jetés à terre; ce fut une cohue. Il y avait là un bel orme touffu : Augustin voulut s'arrêter sous l'arbre et y passer la nuit; mais les femmes revenaient sans cesse à la charge. Pour se défendre contre l'une d'elles plus acharnée que les autres, il avait déjà levé le bâton, quand Dieu intervint. Le bras se détendit comme un arc, le bâton fila comme une flèche à trois cents mètres. Suivi des siens, le saint abbé courut au lieu que Dieu lui marquait ainsi. Le bâton s'était fiché en terre et une belle source avait jailli. On se désaltéra, on rendit grâces à Dieu, et tous passèrent la nuit à chanter. Mais voilà que du prochain village, les gens aperçurent descendant du ciel une belle gerbe de rayons qui se reposaient sur les missionnaires. Ils comprirent alors leur faute.

Cependant la nuit s'achevait. Dès le petit jour, les

gens de Cé accoururent : il était trop tard, leurs victimes de la veille cheminaient déjà en hâte vers Angers. Ils se lamentèrent sur leur péché d'autant plus que la fontaine miraculeuse leur disait assez de quelles bénédictions ils s'étaient privés. Puis, regardant à terre, ils virent une inscription tracée sur le sable : « Ici reposa le serviteur des serviteurs de Dieu, Augustin, envoyé par le Bienheureux pape Grégoire à la conversion des Anglais ». Ils décidèrent qu'on élèverait là une église. Et voici la merveille : pas une femme ne pouvait entrer dans l'église ni boire à la source. Si bien que des pèlerins d'Angers, venus en grand nombre à Canterbury, s'étonnaient que les femmes pussent librement pénétrer dans l'église du bienheureux : c'est, leur dit-on, que les femmes saxonnes furent plus charitables que les Angevines.

Or, une illustre matrone des environs d'Angers prétendit un jour avoir raison de cette défense étrange. Un gros cierge à la main, comme pour flatter le saint, elle voulut passer outre. Une force invisible la terrassa et elle mourut, répandant ses entrailles sur le sol. On comprit la leçon. Cependant, pour que les femmes ne fussent pas absolument privées des faveurs de saint Augustin, on construisit, tout près de la porte, à leur usage, un petit réduit où elles pussent prier et assister à la messe.

Un évêque d'Angers, nommé Geoffroy, venu en pèlerinage à Canterbury au temps de l'hagiographe Goscelin, après avoir constaté que les traditions des deux églises étaient semblables, raconta un prodige dont lui-même, disait-il, avait été témoin. La dévotion

vers le saint se répandait en Anjou, surtout de-uis que la conquête normande avait multiplié les lations entre l'Angleterre et la France. On agran-it la petite église expiatoire des Ponts-de-Cé, puis évêque vint faire la dédicace. On était au 26 mai, ète du saint, les blés achevaient de mûrir, les hamps étaient superbes. La foule cependant gros-issait toujours. Bientôt les chemins ne suffisent lus. On passe les haies, on envahit les moissons, tout est foulé aux pieds. Le travail d'une année était perdu. Mais on pria le saint : un mois ne s'était pas écoulé, la moisson reverdit, se releva, et dépassa toutes les espérances. Et ainsi, dit l'historien, le miracle nouveau confirma les miracles passés (1).

IV

Au printemps de 597, la troupe de missionnaires, suivie de quelques interprètes, quittait enfin les côtes de France.

Partis probablement de Boulogne, ils ne tardèrent pas à voir les falaises de Douvres, rongées du haut en bas par la mer qui y taille de hautes parois blanches. Comme au temps des légions romaines, le navire doubla le cap, où jadis, sur une tour, flambait un grand feu, en manière de phare. Puis la côte s'abaissa peu à peu; les collines crayeuses, arron-

(1) Goscelin, *Vita S. Aug.*

sommet, fuyaient vers l'intérieur, tout
s de bois et d'herbages. Une longue grève
s recourbait en forme de faux vers le nor
b d'une voie romaine. A l'horizon, les f
laises se redressaient, encadrant de blanc une jol
baie où les bateaux plats des Saxons avaient rempla
les stationnaires de la flotte romaine.

Le navire avançait toujours. Sur la gauche, ent
la plage et l'île triangulaire de Thanet, un can
s'ouvrait assez large, semé d'îlots de sable. U
sorte de promontoire bas commandait l'entrée, co
ronné d'un carré de murailles épaisses, crénelé
armées de tours aux quatre angles. Sur les pent
une ville abandonnée, des maisons romaines à t
rouge, délabrées et désertes, un amphithéâtre,
au pied, les débris d'un quai de débarqueme
C'était la Rutupiae des Romains, plus tard Richb
rough, — ville célèbre en son temps, centre d'u
série de places fortes qui s'échelonnaient le long
toute la côte, point de départ de toutes les voies
maines de Bretagne, grand port de commerce, d'
l'on expédiait pour Rome les chargements de b
plage fameuse par ses huîtres petites et savoureus
si goûtées jusque sur les marchés de la capitale,
mais depuis cent ans, une solitude et une ruine.

Le navire s'arrêta dans un petit havre de l'île
Thanet. Aussitôt débarqué, Augustin envoya au
Ethelbert un message. Il disait en substance q
arrivait de Rome, apportant la bonne nouvelle, p
mettant à qui prêterait l'oreille les éternelles jo
du ciel et une royauté sans fin avec le Dieu viv
et véritable.

En attendant le retour de l'envoyé, les moines eurent quelques jours pour se familiariser un peu avec ces barbares qui les avaient si fort effrayés de loin. Ils virent les gens du peuple dans leur blouse de laine ou de grosse toile, aux manches collantes, et délicatement ouvragée sur les épaules et la poitrine; les jambes serrées de bandes de deux couleurs, et la tête sous un capuchon. Les chefs avaient le baudrier, l'épée à garde dorée, le mantelet bleu couvert de broderies fantaisistes. Ils purent entrer dans les maisons saxonnes en bois, dans les larges *halls*, salles communes, où, le repas fini, les hommes, assis en rond sur des bancs, buvaient la bière servie par les femmes, pendant que la harpe passait de main en main, qu'un poète chantait ou qu'un bouffon faisait ses cabrioles. Peut-être l'hospitalité leur imposa-t-elle de dormir là, sur des bottes de paille, les pieds au feu, autour du foyer central, dans une atmosphère de fumée; avant-goût de la vie de missionnaire.

La réponse d'Ethelbert ne se fit pas trop attendre. Le roi ordonnait aux étrangers de rester à Thanet; lui-même viendrait les voir. En même temps, il donnait des ordres pour que rien ne leur manquât (1).

Ethelbert hésitait. Il connaissait le christianisme par sa femme et l'évêque Liudhard. Tous deux avaient silencieusement préparé les voies à

(1) Une tradition locale veut que la reine Berthe soit venue voir les missionnaires que Dieu lui envoyait. On montre dans l'église de Minster la pierre où Augustin se serait assis pour l'entretenir.

l'Évan — un peu timidement aussi peut-être, car saint Grégoire semblera plus tard reprocher à la reine Berthe d'avoir été lente à convertir son mari. Tandis que, lui, sacrifiait encore à ses dieux dans un ancien édifice romain, Berthe et Liudhard à quelques pas de là, dans la petite basilique de Saint-Martin, avaient prié et chanté les louanges de Dieu. Ils avaient prêché d'exemple, et, sans rien dire, assoupli le cœur du roi. Mais Liudhard était mort, la reine restait seule chrétienne, il était temps que saint Augustin arrivât.

Le roi avait sur la religion des idées de barbare; c'était pour lui affaire de magie. S'il ne se décidait pas, c'est qu'il avait peur de ces hommes venus de si loin. Il craignait leurs enchantements, et, persuadé qu'en plein air il n'avait rien à redouter, il leur défendit l'abord de Canterbury, décidé d'aller les trouver en personne. Ne croirait-on pas lire quelque récit de nos missions actuelles, où, si souvent, le zèle vient se heurter aux défiances enfantines d'un roitelet sauvage?

Au jour dit, le roi arriva dans l'île de Thanet, et convoqua les nouveaux venus à un conseil. Sous un arbre, le roi s'assit, entouré de ses guerriers. Tous étaient en armes, la lance ou le sabre à la main, le casque de fer forgé en hure de sanglier sur la tête, la cotte de mailles sur le corps, et, au bras, le bouclier de tilleul à bosse de fer. Cependant les moines se mettaient en procession; d'abord une grande croix d'argent, puis une large bannière dorée avec l'image du Sauveur, puis les moines, et Augustin, qui les dépassait tous de la tête et des épaules. Ils chan-

taient les litanies; et, pour la première fois, les mélodies grégoriennes retentissaient sur la terre anglaise, où, pendant mille ans, elles allaient emplir les voûtes d'un millier d'églises monastiques. L'assemblée des Saxons put entendre se développer cette douce et lente mélopée à deux chœurs, si différente des hymnes germains. Mais elle ne comprit pas la solennité de cette scène unique dans l'histoire de l'Église, où le vieux monde barbare, représenté par ce roi et ses fidèles assis sur l'herbe, attendaient la vérité qui venait à eux en chantant. Ailleurs, la foi s'était glissée en cachette; elle tombait comme une graine dans le sol idolâtre, apportée, on ne sait comment, par ce va-et-vient du commerce ou des armées qui mêle les idées en mêlant les hommes; elle germait lentement, et, un jour, aux coups répétés de ceux qui voulaient la jeter à terre et lui couper jusqu'aux racines, on s'apercevait qu'elle était devenue grand arbre. Ici, rien de semblable. En plein air, sur une plage semée de ruines, parmi les débris d'une civilisation raffinée, en face de cette mer houleuse et triste qui tour à tour avait apporté à cet endroit même les galères de César et les barques de leurs ancêtres, les Saxons assistaient muets, un peu défiants à cette troisième invasion. Et voici qu'inondant le rivage elle se déroulait lente et harmonieuse, pacifique et étrange. Dans leurs robes de moine, les quarante conquérants apportaient bien des choses que ces barbares ne soupçonnaient pas, une civilisation, des arts nouveaux, une littérature, un lien avec l'ancien monde, une vie surnaturelle intense, des germes de sainteté qu'une génération

allait faire éclore et dix siècles de gloires religieuses. L'histoire chrétienne de la Grande-Bretagne se renouait et recommençait plus belle.

Le roi les regardait venir ; quand ils furent tout près, il leur fit signe de s'asseoir. Saint Augustin prit la parole, un interprète traduisant à mesure. Il parla de la rédemption, de la vie et des miracles de Jésus-Christ ; il raconta sa mort et sa résurrection, la conquête du monde par l'Évangile, et exposa les promesses de la vie future.

Quand il eut fini, Ethelbert fit un réponse « loyale, sincère, et, comme on dirait aujourd'hui, vraiment libérale ». (Montalembert.) « Ce que vous dites est fort beau, vous faites de belles promesses. Mais ce sont des nouveautés où je ne sais que croire. Je ne puis y donner mon assentiment, laissant là tout à coup ce que, si longtemps, j'ai observé avec toute la nation anglaise. Mais vous êtes venus ici de loin, et, je le vois, vous voulez nous communiquer ce que vous regardez comme la vérité et le bien suprême. Je ne vous molesterai point. Au contraire, nous vous accueillons comme des hôtes ; tout ce qui sera nécessaire à votre entretien, nous le fournirons. Prêchez, convertissez à votre religion qui vous pourrez. »

C'était comme la charte de la liberté religieuse en termes de calme bon sens. L'enthousiasme a pu être à l'origine d'autres conversions. Il y a, dans le récit de ce qui suivit la bataille de Tolbiac, un élan et un ton d'épopée qui soulève. Que l'imagination populaire y ait ajouté, je n'y contredis point, cela montre au moins où allait l'idéal de nos pères ;

mais il n'y a pas la moindre broderie épique sur le récit du Vénérable Bède. Le roi et ses fidèles examinent, calculent, se réservent, et un historien anglais protestant a pu dire sans trop flatter son pays : « Cette réponse, dans sa simplicité, contient en germe, ce semble, tout ce qu'il y a d'excellent dans notre caractère ; c'est exactement ce qu'un roi devait dire en pareille occurrence, exactement, ce qui, sous l'influence du Christianisme, s'est développé dans nos meilleures institutions. Il y a là une aversion naturelle pour les changements, que l'Anglais conserve encore ; et, en même temps, une disposition à écouter favorablement tout ce qui se présente recommandé par l'énergie et le dévouement de ses promoteurs. Il y a enfin un esprit de modération et de tolérance, le désir de jouer cartes sur table, qui est un de nos dons les meilleurs, et que, j'espère, nous ne perdrons jamais. Nous devons en vérité remercier Dieu, non seulement de nous avoir donné un Augustin pour convertisseur, mais aussi un Ethelbert pour roi (1). »

Les guerriers Kantiens répondirent au discours de leur chef, selon la coutume des assemblées, par le cri : « Aye, Aye, » et par des coups de lance sur leur bouclier, puis on se sépara.

V

Bientôt après, sur l'invitation du roi, les moines

(1) Stanley, *Memorials of Canterbury*, p. 34.

quittèrent l'île de Thanet, traversèrent les ruines de l'ancienne Rutupiae, et s'engagèrent sur la voie romaine de Canterbury.

Le rivage où ils étaient restés quelques jours, devint, dans la suite, comme une terre consacrée, hanté epar les légendes. Le séjour des apôtres l'avait, disait-on, rendu plus fertile encore que par le passé; on n'y voyait ni rats ni serpents : Thanet était un paradis terrestre, une île sainte. Le rocher où Augustin avait mis le pied en débarquant, avait gardé l'empreinte de ce premier pas sur la terre anglaise; la pierre miraculeuse était toujours là, s'obstinant à revenir sur la grève toutes les fois qu'on essayait de la déplacer. On avait bâti là une chapelle; la chapelle a disparu, remplacée par une ferme vulgaire. Un mince pli de terrain au-dessus de la plaine environnante, c'est tout ce qui reste de cette plage où Rome aborda pour la seconde fois.

L'enceinte de Rutupiae eut aussi sa légende, consacrée autrefois par un ermitage et une petite chapelle paroissiale. Une sorte de bosse cruciforme, assez énigmatique, dont l'herbe courte fait tache sur les blés environnants, s'appelait encore, au siècle dernier, croix de saint Augustin. C'était, disait-on, la trace de son passage au milieu des ruines.

Tout autour, et jusqu'à l'horizon, le paysage, d'âge en âge, s'est modifié. Les falaises ont reculé devant la mer, la mer a reculé devant les boues de la Stour; les déchirures se sont comblées, les contours se sont arrondis et simplifiés. Dès le temps du Vénérable Bède, le canal de Thanet se rétrécissait;

au seizième siècle, un assez gros navire eût encore pu s'y aventurer à marée haute. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un étroit fossé encombré de joncs dans une plaine basse. Rutupiae est en plein dans les terres, et la mer a reculé d'une lieue. De la colline isolée où sont les ruines, la vue s'étend sur plusieurs kilomètres de dunes, de marais et de jardins. Rien de plus tranquille que ce grand paysage encadré entre les hauteurs boisées de Thanet, les falaises de Ramsgate coquettement couronnées d'une jolie ville, et la mer toujours un peu triste et terne sur ses bas-fonds. Tous les bouquets d'arbres cachent des fermes ou de vieilles gentilhommières blasonnées, mais tombées en roture depuis longtemps. Un peu partout, des troupeaux. Au centre, la petite ville de Sandwich avec son faux air de bourgade flamande; une ruine encore, car Sandwich eut ses jours de prospérité. Aujourd'hui Douvres et Ramsgate l'ont tuée; son port s'embourbe de plus en plus; les remparts écroulés, transformés en promenade, l'enserrent comme une ceinture de jour en jour plus lâche. De loin, elle semble mélancoliquement regarder sa jeune rivale, Ramsgate, étendre ses « piers » dans la mer, étaler ses faubourgs sur la falaise autrefois déserte, et se hérisser de clochers (1).

Il est bien éloquent pour une imagination d'Anglais ce coin de terre en face du continent. Ce fut longtemps la porte de son île.

Vers le sud, à Deal, les Romains ont débarqué avec César; sur le bord de Thanet, les Saxons ont

(1) Stanley. *Memorials of Canterbury*, p. 19.

pris pied à Ebbsfleet. Du même endroit, un siècle et demi plus tard, saint Augustin et ses moines partaient en procession pour Canterbury à la conquête des sept royaumes. Par d'autres plages, sont venues en Angleterre, avec les deux Guillaume, sa puissante aristocratie et sa constitution; mais c'est par ici qu'elle a reçu la civilisation antique, les éléments premiers de sa race et sa foi des anciens jours. De Rome, il reste les murs demi écroulés de Richborough. Des vieux Saxons, il reste des cimetières. Mais tout parle des moines par qui vint la foi. Villages, hameaux, manoirs, presque tout, avant la Réforme, appartenait aux deux monastères de Canterbury; cela leur était bien dû. On leur donna jusqu'au couvent de Minster, où avait vécu la douce sainte Mildred, *Virgo nardiflua*. Sur le petit bras de mer de Thanet, des frères lais faisaient le service du bac. Plus bas, les moines ont, pied à pied, conquis la grève contre les vagues et une chaussée porte encore le nom de *Monks' Wall*. Ici du moins l'œil ne rencontre pas que des ruines. Çà et là des maisons religieuses ont surgi, comme pour réconcilier le sol profané pendant trois siècles; et parfois, au sommet des falaises de Ramsgate, sur le haut d'une tour, flotte, comme un signe des jours à venir, un grand drapeau bleu et blanc, brodé du pallium de saint Augustin et de la devise Bénédictine : *Pax* (1).

(1) Les Bénédictins ont à Ramsgate un collège et une paroisse dédiés à saint Augustin.

CHAPITRE IV

CANTERBURY.

I

Après avoir, pendant sept ou huit heures, longé la crète des collines qui dominent la vallée de la Stour, Augustin arriva en vue de Canterbury. Parmi les arbres, à ses pieds, il vit un gros bourg, éparpillant ses toits de chaume dans une enceinte trop large, pêle-mêle avec des tumulus bretons et des constructions romaines; en avant, à mi-côte, la petite basilique de Saint-Martin; par derrière, la Stour, une forte rivière en ce temps-là.

Avec ses vingt mille habitants, Canterbury n'est aujourd'hui qu'une mince ville provinciale, morne et somnolente, à peine plus étendue qu'à l'époque normande. Cependant c'est la plus ancienne des villes saxonnes. Partout ailleurs les Anglais vivaient dispersés, ou groupés en villages. Plus avancés en civilisation et plus pacifiques, les Kantiens avaient un embryon de ville. Quand ils commencèrent à s'y installer, les murailles romaines encore debout fournirent les linéaments extérieurs. Une épaisse couche de décombres couvrait l'emplacement de

anciens quartiers. Sur ce sol artificiel, les huttes saxonnes posées à fleur de terre, sans fondations, dessinèrent des rues qui s'ajustaient vaille que vaille au plan primitif. Telle était la petite capitale improvisée que la Providence avait prédestinée à être, en Angleterre, le berceau de la foi.

Les moines s'étaient mis en procession, précédés de la bannière et de la croix. On devait être au 25 avril. A ce moment, Rome célébrait les grandes litanies. Là-bas, de sanctuaire en sanctuaire, on portait les reliques à travers les rues, on psalmodiait une longue série d'antiennes et d'oraisons. On priait Dieu de bénir les fruits de la terre et d'écarter tout danger. Augustin, voulut s'unir de loin aux grandes fonctions liturgiques romaines; l'un de ses plus jeunes compagnons, Honorius, l'enfant de chœur de Saint-Grégoire, entonna les prières du jour; et l'on franchit l'enceinte au moment où la procession chantait :

« Nous vous prions, Seigneur, qu'en toute miséricorde, vous écartiez votre fureur et votre colère de cette cité et de votre sainte maison, car nous avons péché; alleluia. »

Ethelbert, en attendant de prendre une résolution, assigna aux étrangers pour résidence provisoire un endroit nommé Staple Gate, hors de l'enceinte, à deux pas des édifices romains qui lui servaient de ferme et de palais. Pour église, ils avaient Saint-Martin.

« Dès qu'ils furent introduits dans leur demeure ·ouvelle, dit le Vénérable Bède, ils se mirent à imiter vie apostolique de l'Église primitive : prières con-

tinuelles, veilles, jeûnes. Ils prêchaient le verbe de vie à qui ils pouvaient, dédaignaient les choses de ce monde comme étrangères, ne recevant de ceux qu'ils enseignaient que les choses nécessaires à leur entretien, conformant leur vie à leurs leçons, l'âme prête à toutes les traverses, et même à la mort pour la vérité qu'ils annonçaient. »

Ainsi Dieu avait transformé le cœur de ces timides. Ces délicats se familiarisaient lentement avec cet idiome rauque et primitif qui les avait si fort effrayés de loin. On ne dit pas que Dieu ait renouvelé pour eux le miracle des langues, mais la grâce des autres miracles ne leur faisait pas défaut. « Ils rendaient la santé, dit Goscelin, aux malades et aux languissants, à ceux qu'on leur amenait, et à ceux qu'ils assistaient. Il n'y en avait pas un, ou il y en avait bien peu, parmi les compagnons d'Augustin qui n'eût le don des guérisons. »

Bientôt les conversions s'annoncèrent. « Les habitants, admirant la simplicité de cette vie innocente, et la douceur céleste de leur doctrine », crurent et demandèrent le baptême. Puis ce fut le tour du roi. Le temps pascal ne s'était pas écoulé, qu'Ethelbert se déclarait convaincu. Bède nous dit la chose en deux lignes : « Lui et plusieurs autres, charmés de la vie très pure des saints, et de leurs suaves promesses, crurent et furent baptisés. » Et c'est tout. Ce grand événement, comparable pour sa portée religieuse et politique à la conversion de Clovis, a pour ainsi dire échappé aux imaginations populaires qui lui ont à peine consacré de maigres traditions locales.

II

Le baptême devait avoir lieu aux fêtes de la Pentecôte.

Si l'on veut se faire une idée de cette mémorable cérémonie, il faut prendre le *liber sacramentalis* de saint Grégoire et voir ce qu'Augustin, simple prêtre, pouvait garder des rites pontificaux en pareille occurrence.

Comment furent préparés le royal catéchumène et les autres convertis, comment se fit leur instruction, nous l'ignorons. D'après Goscelin, Ethelbert « voulut, humiliant sa royauté, se jeter aux pieds du serviteur du Christ, par qui il allait être régénéré. Le ministre du salut le reçut avec une bonté paternelle, l'exhorta à expier ses anciennes erreurs par l'abstinence, le pardon, les aumônes, les larmes et autres œuvres pies... Ethelbert donc pardonne à tous pour qu'il lui soit pardonné; par des bienfaits terrestres, il se prépare aux bienfaits d'en haut. Les prisons sont ouvertes, les chaînes tombent, les captifs sont délivrés, les pauvres et les prisonniers mangent côte à côte avec les amis du roi ».

A la date fixée, probablement dans la nuit du samedi, vigile de la Pentecôte, la cérémonie se fit dans l'église de Saint-Martin. La foule était grande : à ce spectacle étrange d'un descendant d'Odin abandonnant le culte de ses ancêtres, on était venu de tous les points du Kent et des royaumes voisins.

Les moines avaient orné de leur mieux la minuscule basilique et les piscines baptismales. Le luxe barbare qu'on déploya dans la circonstance ne rappelait que de bien loin le grand baptistère du Latran, les portiques et leurs mosaïques à fond d'or, les inscriptions en vers gravées sur le marbre, le candélabre en porphyre où brûlaient des parfums et des lumières, la piscine où l'eau coulait de sept têtes de cerfs. Mais bien rarement les prières du jour eurent un pareil à propos.

Augustin chantait : « Seigneur qui multipliez sans cesse votre église par la vocation des gentils, daignez, sur ceux que vous allez laver dans l'eau du baptême, étendre sans fin votre protection... Vous qui réunissez la diversité des nations dans la louange de votre nom, donnez-nous de vouloir et de pouvoir ce que vous ordonnez, afin que, dans ce peuple appelé au royaume éternel, il y ait unanimité de foi et de piété. »

Puis, Augustin bénit l'eau selon le rite romain, chantant une longue préface sur ce ton solennel et grave, si familier pour nous, mais si nouveau aux oreilles saxonnes. « Je te bénis, eau, créature de Dieu, par Jésus-Christ son fils unique Notre-Seigneur... qui t'a fait jaillir avec le sang de son côté, qui a ordonné à ses disciples de laver en toi ceux qui croiraient, disant : Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Le baptême commença : le royal catéchumène et les autres se dépouillèrent de leurs vêtements et s'avancèrent vers la piscine. Augustin demanda :

« Croyez-vous en Dieu, le Père Tout-Puissant?

« Croyez-vous aussi en Jésus-Christ, son fils unique Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert?

« Croyez-vous aussi au Saint-Esprit, à la sainte Église, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair ? »

— Oui, je crois, répondit Ethelbert; et il entra dans la piscine, où, trois fois, le prêtre lui versa l'eau sur la tête avec la formule sacramentelle.

Puis ce fut le tour des autres. Et cependant le chœur des moines psalmodiait les litanies, répétant sept fois les invocations, puis cinq fois, puis trois fois, car les catéchumènes étaient nombreux. Après quoi Augustin chanta la messe, à laquelle Ethelbert dut assister en robe blanche; il y fit sa première communion, ensuite but l'eau et le lait, et mangea le miel, bénits exprès par le prêtre.

Et l'aurore du saint jour de la Pentecôte se levait, quand à peine s'achevait cette longue cérémonie d'où sortait l'Angleterre chrétienne.

III

Une église nouvelle était fondée; et l'Évangile fit de rapides progrès dans le Kent. L'exemple du roi devait entraîner les sujets, mais tout se passa dans l'ordre. « Ethelbert se félicitait de ces conquêtes, mais ne forçait personne. Seulement, à ceux qui

croyaient il montrait plus d'affection, comme à ses concitoyens du royaume céleste. Car il avait appris de ses maîtres que le service de Dieu doit être volontaire et sans contrainte. » (Bède II, 26.)

La petite chapelle de Saint-Martin devint très vite insuffisante : il fallut songer à des fondations nouvelles. Par deux importantes donations, le roi pourvut à l'avenir. L'aristocratie saxonne eut sans doute sa part dans cet acte de générosité qui établissait en Grande Bretagne la propriété foncière de l'Église. Le roi ne pouvait prendre sur les terres nationales, ou *folkland*, ni sur celles de la couronne, palais ou fermes, sans le consentement du grand conseil, *Witenagemot*. Il n'avait la libre disposition que de ses biens personnels.

Il s'occupa d'abord d'établir les moines. Au bas de la colline de Saint-Martin, entre la chapelle et la ville il y avait un large espace inculte : un vieil édifice romano-breton, de forme basilicale, y avait servi à Ethelbert de temple pour ses idoles. Tout le terrain fut donné à Augustin, et les moines commencèrent à bâtir un couvent, qui devint l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Premier germe de ces immenses possessions territoriales qui firent au moyen âge, de l'Église d'Angleterre, la plus opulente des Églises d'occident.

L'été de 597 touchait à sa fin. La nouvelle chrétienté présentait, après quelques mois, assez de garanties de solidité pour qu'on songeât à lui donner son couronnement nécessaire. Selon les instructions du pape, Augustin devait se faire consacrer évêque. Il laissa donc ses compagnons évangéliser le Kent, et

reprit la route des Gaules. Le voyage fut court. Le 16 novembre il était dans la ville d'Arles où l'archevêque Virgile le consacrait.

Mais pourquoi aller chercher là-bas, quand il y avait des prélats tout près, de l'autre côté du détroit? Le pape avait ainsi réglé les choses pour mieux affirmer la dépendance de l'église nouvelle à l'égard du Saint-Siège. Rome était trop loin pour forcer Augustin à courir jusque-là; mais l'archevêque d'Arles avait le pas sur tous les métropolitains de France, son église passait pour être la source d'où avait jailli la foi dans les autres provinces gauloises; à ce titre, son titulaire avait la dignité de légat du Saint Siège (1). C'était donc bien à Rome qu'Augustin allait chercher le caractère épiscopal, et c'était Rome qui lui imposait les mains.

Peu après, Augustin étant de retour dans son diocèse, vers le mois de janvier 598, saint Grégoire écrivait à son ami, Euloge, patriarche d'Alexandrie : « Comme je sais la part que vous prenez au succès des autres, parmi vos propres succès, je veux vous marquer ma reconnaissance et vous donner des nouvelles semblables à celles que je reçois de vous. La nation des Angles qui vivait dans un angle du monde (Gens Anglorum in mundi angulo posita) était restée jusque-là perfidement attachée au culte de ses idoles de bois et de pierre. Mais vous m'avez tant secouru de vos prières que je n'ai pu résister à leur envoyer au nom de Dieu un moine de mon monastère. Sur ma permission, il a été consacré

(1) Greg. Epist. 5, 53.

évêque par les prélats de Germanie (1). Grâce à l'aide qu'il en a reçue, il a pu pénétrer jusqu'à ces peuples, au bout du monde. Je viens d'en recevoir des nouvelles : il se porte bien et il travaille. Ils ont fait tant de miracles dans cette nation, lui et ses compagnons, qu'ils semblent par leurs vertus marcher sur les traces des apôtres. Dans la solennité de la nativité du Seigneur, plus de dix mille Anglais, à ce qu'on m'a raconté, ont été baptisés par notre frère et collègue dans l'épiscopat. Je vous rapporte ce fait pour que vous sachiez ce que vous accomplissez à Alexandrie par vos paroles, et aux confins de l'univers par vos prières; par vos prières agissant là où vous n'êtes pas, et vos saintes actions se manifestant là où vous êtes (2). »

Une grande joie attendait donc le nouvel évêque à sa rentrée sur le sol d'Angleterre. Dix mille Anglais et plus, étaient prêts pour le baptême. Le jour de Noël les vit réunis sur les bords de la Swale, petit bras de mer qui sépare du Kent l'île marécageuse de Sheppey (3).

A défaut de détails historiques, il faut bien ici se contenter des légendes qui ne pouvaient manquer de préciser les miracles dont saint Grégoire ne parle qu'en général. Augustin s'en allait à pied, disaient les traditions, accompagné de ses moines, sans souci de la rigueur de la saison; à chaque pas la

(1) Lugdunensis Germania. (Sidoine Apollinaire.)
(2) Ep. VIII, 30.
(3) Et non la Swale du Yorkshire, comme le dit Goscelin, confondant les conversions d'Augustin dans le Kent avec celles de saint Paulin dans le Northumberland.

foule grossissait. Sur la route, il rencontra u mendiant aveugle et perclus. Le paralytique, avert que celui qui passait était l'évêque, chef des chré tiens, s'écria : « Augustin, par la munificence de votr piété, secourez-moi. » L'évêque s'arrêta, et, comm saint Pierre dans le temple, il dit au pauvre homme « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne : lève-toi et sois guéri au nom du Seigneur Jésus-Christ. » Le mendiant se leva, voyant et agile, s'attacha aux pas du saint et s'en alla lui aussi cher-cher le baptême. Or la foule était immense; dix mille hommes, dit Goscelin, sans parler des femmes et des enfants. Il fallait aviser au moyen de faire vite. Tous entrèrent dans l'eau qui, toute profonde qu'elle était, semblait se solidifier sous les pieds. Là, dirigés par Augustin et ses moines, deux par deux, ils se baptisèrent les uns les autres; puis, revenant sur la rive, il se trouva que beaucoup d'infirmes étaient guéris.

V

Cependant l'Église de Canterbury s'organisai lentement; sur les terres que leur avait données l roi, les moines s'étaient fait un couvent. Construc tions bien primitives; les abbayes d'alors ne res semblaient guère aux magnifiques édifices élevé plus tard, où tout était si bien aménagé pour le commodités de la vie claustrale. D'anciennes villa

andonnées, des constructions romaines en ruines, les cellules en branches, de simples grottes suffiient en attendant mieux. A Canterbury les moines firent architectes, initièrent les Saxons à quelques-uns des secrets du métier, leur donnant la recette du fameux ciment romain ; si bien qu'il est malaisé parfois de distinguer au premier coup d'œil, dans les vieux édifices refaits à cette époque, les parties véritablement anciennes.

Dans la pensée du roi et de son apôtre, ce premier monastère devait être la nécropole des princes et des évêques de Canterbury. Aussi était-il hors des murs, le long d'une route déjà bordée de sépultures anciennes. Augustin, la reine Berthe, Ethelbert, viendront tour à tour y prendre leur dernier repos, puis d'autres rois, six archevêques, soixante-dix abbés.

Or Augustin voulait reconstituer dans sa ville épiscopale, le plus qu'il pouvait de sa Rome tant aimée. Tout devait y rappeler, à lui, le berceau de sa vie religieuse, à la chrétienté naissante, son origine et les sources de sa foi. L'église du couvent, dont on posa la première pierre en 598, fut dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul. Ce fut le Vatican de la Rome anglaise.

Le petit temple païen qui se trouvait dans l'enclos fut transformé en chapelle. L'évêque le purifia ; l'autel, où Ethelbert sacrifiait aux idoles quelques mois à peine auparavant, ne fut pas détruit, mais consacré au vrai Dieu ; et les légendes disaient qu'au moment où Augustin y célébra la messe pour la première fois, le démon, furieux d'être ainsi chassé de son domaine, essaya de renverser la muraille sur

Thanet, et commandait les premières approches de la Tamise.

« Si le baptême d'Ethelbert peut être, toutes proportions gardées, comparé à celui de Constantin, cette seconde *donation* en rappelle une autre non moins célèbre, où un peu de vérité se mêle à beaucoup de fables, celle des États de l'Église ; à tout le moins, elle rappelle le don que Constantin fit au pape Sylvestre de son palais de Latran. Il se peut qu'Ethelbert ait agi sous l'impression du récit qu'on lui aurait fait de ces événements. Son palais de bois était son Latran, Augustin son Sylvestre, et Reculver fut sa Byzance (1) ». Saint Grégoire complète le parallèle en disant à la reine Berthe qu'elle fut l'Hélène du Constantin nouveau. Et ainsi Cantorbéry, devint comme une petite Rome. L'Église anglaise, était, dit l'abbé Duchesne, « une fille de la grande Église romaine, fille un peu tard venue, mais plus aimée peut-être, à coup sûr plus ressemblante que ses aînées, plus étroitement serrée sous l'aile maternelle (2) ».

VI

Nous pouvons nous faire une idée assez exacte de ce qu'était la cathédrale de saint Augustin.

Elle disparut dans le grand incendie de 1067 qui

(1) Stanley, *op. cit.*
(2) *Églises séparées*, p. 5.

dévora tout, la ville, l'église, les manuscrits, les chartes; au point que l'archevêque Lanfranc, arrivé trois ans après, dut se faire consacrer sous un hangar. Jusqu'à cette époque, bien que souvent remaniée, elle semble avoir gardé son plan primitif. Eadmer, historien et ami de saint Anselme, l'avait connue, quand, petit clerc, il y venait chanter avec les moines saxons. Plus tard, devenu moine à son tour dans le monastère rebâti, réformé, repeuplé de Normands, admis dans l'intimité du grand archevêque, il dut prendre sa part de l'exil et suivit son cher maître jusqu'à Rome. Là, dans l'antique église vaticane, plus que les splendeurs accumulées par les siècles, une chose le frappa, l'étonnante ressemblance avec la cathédrale disparue de Canterbury. A Rome, sans doute, tout était plus grand, plus large, plus étincelant de mosaïques et de marbres, mais c'était le même type basilical, la nef centrale plus haute, l'autel sous le cul de four de l'abside; entre les deux escaliers qui montent au *presbyterium*, la porte béante de la crypte, enfin le chœur des moines ou des chanoines dans la partie orientale de la nef.

A Canterbury, il y avait deux absides, une à chaque extrémité. On entrait dans l'église par deux porches latéraux qui s'ouvraient, chacun sous une tour, vers le bas de la nef. Chaque porche avait son autel, celui du nord dédié à saint Martin, celui du sud à saint Grégoire. Ils servaient, l'un de salle de chant pour les enfants de chœur, l'autre de tribunal. Par le nord les moines arrivaient du cloître, par le sud les fidèles venaient de la ville et du cimetière.

L'archevêque avait son trône tout au bas de la ef, sous l'abside occidentale, avec ses clercs assis à s pieds, et l'autel de la sainte Vierge à quelques ètres en avant. De sa large chaire de marbre, il ominait le peuple en arrière, au bas des degrés, ntre les premières colonnes; puis, dans le reste de a nef, séparés par des balustrades, les moines qui hantaient l'office; puis un espace libre avec un etit autel, *altare matutinum*, et l'ouverture béante le la crypte, encadrée entre deux escaliers qui montaient au *presbyterium*. Encore un petit autel sur le bord du sanctuaire, et, tout au fond, accolé au mur de l'abside orientale, se dressait le grand autel en pierres brutes cimentées, dédié au Sauveur.

De toutes petites fenêtres sans vitres laissaient à peine glisser un peu de lumière sur les murailles, les autels, les tombeaux, les reliquaires. De nombreuses lampes, des encensoirs toujours fumants pendaient du plafond aux larges panneaux de chêne. Autour de l'abside orientale, tombaient des tentures de soie brochées d'or et d'argent, piquées de pierres précieuses ou de verroteries de couleur; des peintures apportées du continent étaient clouées sur les murailles; un mélange de luxe byzantin et d'ornementation barbare (1).

Telle était la cathédrale saxonne vue par Eadmer, telle aussi, à peu de chose près, celle de saint Augustin. Si modeste qu'elle fût d'abord, elle trancha longtemps sur les autres églises d'Angleterre: tan-

(1) Lingard, *The history and antiquities of saxon Church*, p. 374.

dis que l'évêque officiait dans sa basilique de pierre, ses moines, dans la campagne, se contentaient de barbares constructions en bois, œuvres de charpentiers saxons. Des troncs d'arbres sciés en deux dans le sens de la longueur, ajustés côte à côte, l'écorce en dehors, une poutre en bas pour faire la plinthe, une autre en haut comme entablement; un toit de chaume ou de roseaux, des mottes de gazon ou des bouchons de paille dans les interstices des murs; c'était alors toute l'architecture saxonne.

VII

Canterbury avait donc ses deux monastères, l'un hors de la ville, avec son abbé, l'autre, autour de la cathédrale, soumis directement à l'archevêque. Peu à peu les deux maisons se constituèrent et prirent leur physionomie définitive.

L'abbaye de Saint-Augustin, — pour lui donner le titre qu'elle porta depuis saint Dunstan — fut exemptée d'impôts par Ethelbert, reçut l'*Infangenthelf*, droit de juger le voleur pris sur le fait, le droit de battre monnaie, qu'elle garda jusqu'au roi Étienne, et plus tard le droit fort apprécié de tenir une foire annuelle de cinq jours. Sa juridiction civile s'étendit sur dix paroisses entières, sur quelques parties d'une centaine d'autres, et jusque sur certains quartiers de la ville. Elle avait sa prison. Détail bizarre et ironique : le monastère a disparu, la pri-

est restée. Au point de vue canonique, l'abbaye, endait immédiatement du Saint-Siège. L'archeue n'eut jamais aucun droit sur elle; l'abbé était frère, non son inférieur; il ne pouvait entrer is la maison en prélat que du consentement des igieux, et seulement pour y célébrer les offices vins. A chaque élection abbatiale, le nouvel abbé cevait la bénédiction du primat; mais il n'allait s la chercher, le primat venait en personne la lui onner au monastère. A cela s'ajoutaient des priilèges honorifiques, la première place dans les conciles généraux, après l'abbé du Mont-Cassin; le iroit à la mitre, aux sandales, aux gants, et aures insignes épiscopaux. Au parlement, il ne cédait e pas, parmi les abbés, qu'à celui de Saint-Alban, les martyrs passant avant les confesseurs.

Christ Church avait des privilèges analogues. Mais surtout, premier monastère épiscopal d'Angleterre, ce fut un type sur lequel furent fondés nombre de chapitres, les moines formant le corps capitulaire, l'évêque ayant les droits abbatiaux, mais laissant en fait l'autorité au prieur. Tels étaient, à la suppression, Rochester, Durham, Norwich, Winchester, Worcester, Bath, Ely, Coventry. Le système avait des inconvénients, surtout dans une église métropolitaine. D'après l'institution primitive, c'était aux moines qu'il appartenait de nommer leur abbé, donc aussi l'archevêque; là-dessus, réclamations sans fin des évêques de la province, qui prétendaient intervenir dans le choix du métropolitain. Puis, il n'était pas rare que le prélat entrât en lutte avec ses moines, confondant sa juridiction d'abbé,

avec sa juridiction d'archevêque, les biens du diocèse et ceux du monastère. De là, des tentatives pour séculariser les chapitres. Mais le plus souvent Christ Church, tel que semble l'avoir organisé saint Augustin resta le modèle qu'on cherchait à copier. Les chapitres séculiers étant souvent alors des foyers de troubles et de désordre, tantôt on tentait de les remplacer purement et simplement par des chapitres monastiques, comme voulut le faire saint Dunstan, au dixième siècle; tantôt, mais plus rarement en Angleterre, on prenait un moyen terme, et on s'en tenait aux chanoines réguliers; parfois encore on astreignait les chanoines séculiers à la vie de communauté, sauvegarde de la morale sacerdotale. Mais presque toujours les réformateurs anglais avaient les yeux sur Canterbury comme sur l'idéal traditionnel.

Les deux monastères subsistèrent côte à côte pendant près de mille ans (598, 1538-39). Ce n'est pas le lieu de raconter leur histoire, les épisodes comiques ou tragiques de leurs démêlés, les rivalités entre abbés et archevêques. Il suffit, hélas! d'une controverse un peu âpre pour remplir de longues pages dans les chroniques, tandis que les années de paix et de charité ne font pas assez de bruit pour mériter un souvenir.

CHAPITRE V

LES LETTRES DE SAINT GRÉGOIRE.

I

Saint Augustin se hâta de renseigner le pape sur les merveilles accomplies en Angleterre. Dans le courant de 598 (1), il dépêcha à Rome le prêtre Laurent et le moine Pierre. Aussitôt le pape fit proclamer la bonne nouvelle aux quatre coins de l'Église. Il l'écrivait à Brunehaut en France, et au patriarche Euloge en Égypte (2) : on le savait bientôt jusqu'à Constantinople (3). Vers ce temps-là, il retouchait ses homélies sur Ézéchiel : il ne put s'empêcher d'y intercaler ses effusions de joie : « Voici que la langue de Bretagne, qui ne savait rendre que des sons barbares, vient d'apprendre à faire éclater dans les louanges de Dieu l'*alleluia* des Hébreux. Voici que l'Océan, hier gonflé d'orgueil se calme et s'étend sous le pied des serviteurs de Dieu. Les princes de la terre n'avaient pu, par la force des armes, venir à

(1) Reversus Britanniam... misit *continuo*... (Bede, I, 27).
(2) Ep. XI, 62 ; VIII, 30.
(3) Ep. XI, 29.

bout de ses mouvements impétueux; la bouche des prêtres, avec quelques simples paroles, l'enchaîne dans la crainte du Seigneur. Lui qui, encore infidèle, ne craignait pas les bataillons armés, fidèle aujourd'hui, redoute la voix des humbles. On a entendu les enseignements du ciel, les miracles ont éclaté au grand jour, l'Océan reçoit l'infusion de la connaissance divine, la crainte de la divinité est désormais son frein; il craint le mal, et, de tous ses désirs, aspire à la grâce de l'éternité. »

Quelque temps après, — la date ne nous est pas connue, — des lettres du pape étaient expédiées en Angleterre. L'une était pour la reine Berthe (1). Grégoire ne voulait pas tarder à lui marquer sa reconnaissance. Il la comparait à sainte Hélène et l'exhortait à achever son œuvre auprès de son royal époux. Certaines restrictions discrètes laissaient voir qu'au gré du pape, le zèle de la princesse eût pu être plus ardent, chrétienne et instruite comme elle l'était. Enfin, il concluait en lui disant que Rome n'était pas seule à avoir les yeux fixés sur elle, mais qu'à Byzance même, à la cour de l'Empereur, on se préoccupait des Anglais et de leur conversion.

Une autre lettre était à l'adresse d'Augustin lui-même, document unique dans l'histoire de la littérature ascétique. Grégoire connaissait trop son ami et son frère pour s'étonner des miracles qui naissaient en Angleterre sous ses pas. Le prêtre Laurent venait de le renseigner, et une inquiétude, mais une inquiétude mêlée d'admiration, lui montait au

(1) In Job. 27-8.
(2) Ep. XI, 29.

eur. Il était sur le point de mettre le comble à sa onfiance, en donnant à l'évêque la plus haute di-nité qui fût sur terre après celle du chef de l'Église niverselle; mais auparavant, il avait à prévenir les angers de l'orgueil. Il n'avait pas l'ombre de doute ur ces prodiges; on peut dire que lui-même en parlait à tout venant; il y croyait si bien qu'il crai-gnit pour son cher thaumaturge le péril de la vaine gloire, et il lui écrivit :

« Grégoire, à Augustin, évêque des Anglais.

« *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Le grain de froment tombé sur le sol y meurt et produit une moisson abondante; et ainsi, il n'est pas seul à régner au ciel, celui dont la mort fait notre vie, dont la faiblesse fait notre force, dont la souffrance nous délivre de la souffrance. Par son amour, nous cherchions en Bretagne des frères que nous ignorions; par sa grâce, ceux que nous cherchions sans les connaître, nous les avons trouvés.

« Mais qui pourrait dire la joie qui a grandi dans le cœur de tous les fidèles, en apprenant que le peuple des Anglais, par le secours du Dieu tout puissant, et les travaux de votre fraternité, a dissipé les ténèbres de l'erreur et est inondé des lumières de la sainte foi? D'un cœur vaillant, il foule aux pieds les idoles qu'il redoutait follement jadis. D'une âme pure, il s'est mis sous la main de Dieu. Les lois de la sainte prédication le dirigent et le protègent contre les chutes dans les œuvres mauvaises; son cœur est soumis aux préceptes divins, et son intelligence est relevée. Dans la prière il s'humilie jusqu'à terre,

pour n'avoir pas l'âme ravalée jusqu'à terre. Et c'es l'œuvre de celui qui a dit : « *Pater meus usque modo operatur et ego operor* ». Pour bien faire voir que ce n'est pas la sagesse humaine qui convertit, mais la vertu, quand il a envoyé des prêcheurs au monde, il les a choisis sans lettres. Et il le fait encore, car dans le peuple des Anglais, il a accompli de grandes choses par des hommes faibles. Mais c'est à propos de ce don céleste, frère très-aimé, qu'à une grande joie il faut unir une crainte énergique. Je sais que le Dieu tout-puissant a voulu par votre dilection produire de grands miracles dans le peuple qu'il a choisi. Il faut donc, dans ce don céleste, unir la crainte à la joie et la joie à la crainte. Réjouissez-vous puisque l'âme des Anglais est attirée à la grâce par les miracles. Craignez, car, au milieu des prodiges qui s'opèrent, il se peut que l'âme infirme s'élève par la présomption, et que, là même où grandit sa réputation au-dehors, elle tombe au-dedans par la vaine gloire. Souvenons-nous des disciples, qui, revenant tout joyeux de leurs prédications, disaient au maître : « *Domine in nomine tuo etiam dæmonia ejecta sunt.* » Et on leur répondit : « *Nolite gaudere super hoc, sed potius gaudete quia nomina vestra scripta sunt in cœlo.* » Ils avaient mis toute leur âme dans une joie temporelle et particulière, eux qui se réjouissaient de faire des miracles. Mais, de la joie particulière, on les rappelle à la joie universelle, de la joie temporelle à la joie éternelle quand on leur dit : « *In hoc gaudete quia nomina vestra scripta sunt in cœlo.* » Tous les élus ne font pas des miracles, et cependant tous ont leur nom écrit dans le

ciel. Les disciples de la vérité ne doivent se réjouir que du bien qui leur est commun avec tous et qui leur promet une allégresse sans fin.

« Il reste donc, frère bien-aimé, qu'au milieu de vos œuvres extérieures, faites avec la grâce de Dieu, vous vous jugiez humblement, qu'humblement vous compreniez ce que vous êtes, quelle grâce agit dans cette nation, puisque, pour la convertir, Dieu vous a donné le don des prodiges. Et si parfois il vous revient en mémoire que vous ayez péché de parole ou d'action contre le Créateur, gardez présent ce souvenir, et que la pensée du châtiment mérité étouffe la vaine gloire qui vous monterait au cœur. Quelque pouvoir que vous receviez, ou que vous ayez reçu, de faire des miracles, songez que cela n'est pas pour vous, mais pour ceux dont le salut vous a été confié.

« Or je me rappelle à ce propos ce que Dieu fit pour un de ses serviteurs choisi entre mille. Moïse, quand il conduisait le peuple de Dieu sortant d'Égypte, accomplit, votre fraternité le sait, de grands prodiges, en cette contrée. Il jeûna quarante jours et quarante nuits sur le Sinaï, reçut les tables de la loi, au milieu des éclairs et des tonnerres; tous étant glacés de crainte, il entra seul, pour le service du Tout-Puissant, dans un entretien familier avec lui. Il ouvrit la mer Rouge; il eut pour guide sur sa route une colonne de feu; au peuple qui avait faim, il donna la manne tombée du ciel; ceux qui voulaient se nourrir de viandes, il les en nourrit miraculeusement jusqu'à satiété. Puis vint la sécheresse, et comme il était près du rocher, il se

défia, il ne crut pas pouvoir en faire jaillir de l'eau; mais Dieu ordonna, et il ouvrit dans la pierre un large courant. Tout ce qu'il fit ensuite, pendant trente-huit ans au désert, qui pourrait l'énumérer? Qu'un doute lui traversât l'esprit, il courait au tabernacle, appelait Dieu en secret; et aussitôt Dieu lui donnait ses instructions. Dieu s'irritait contre son peuple : Moïse intervenait dans la prière, et Dieu s'apaisait. Des hommes se gonflaient d'orgueil et nourrissaient la discorde : la terre s'ouvrait, et ils étaient engloutis dans l'abîme. Il gagnait des victoires et faisait voir des prodiges aux Hébreux. Mais quand il arriva à la terre des promesses, Dieu l'appela sur la montagne; et, cette faute commise trente-huit ans auparavant, quand il hésita à frapper le rocher, Dieu la lui reprocha. Moïse reconnut qu'il ne pouvait entrer dans la terre promise. Considérons donc combien nous est à craindre le jugement du Dieu tout puissant qui accomplissait tant de miracles par son serviteur, et gardait toujours le souvenir du péché déjà si lointain.

« Donc, mon très cher frère, si nous le voyons mourir pour une faute, après tant de miracles, cet élu choisi si particulièrement de Dieu, quelle ne doit pas être notre crainte à nous qui ne savons pas encore si nous sommes élus?

« Vous parlerai-je des miracles accomplis par des réprouvés? Mais votre fraternité sait bien que la Vérité dit dans l'Évangile : « Il y en a beaucoup qui viendront à moi en ce jour, disant : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom, en votre nom nous avons chassé les démons, en votre nom nous avons

fait nombre de miracles. Mais je leur dirai : « je ne vous connais pas; arrière, ouvriers d'iniquité ».

« Humilions donc notre âme au milieu des signes et des miracles, pour ne pas y chercher notre gloire et nous réjouir de notre grandeur. Par les miracles, il faut chercher le salut des âmes et la gloire de celui qui nous donne une telle puissance. Il n'y a qu'un signe, dont nous devions nous réjouir fort, auquel nous reconnaissions en nous la gloire de l'élection divine : « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. » Et c'est le signe que réclamait le prophète en disant : « Faites en moi, Seigneur, un signe pour mon bien afin que mes ennemis voient et soient confondus. »

« Je dis cela par le grand désir que j'ai de voir celui qui m'écoute abîmé dans l'humilité. Mais que votre humilité ait confiance. Moi, pécheur, j'ai un ferme espoir; c'est que par la grâce du tout-puissant Créateur et de notre Rédempteur, Dieu et maître, Jésus-Christ, vos péchés vous sont remis, et que vous avez été choisi pour remettre ceux des autres. Non, vous n'aurez plus tard ni à gémir ni à expier, vous qui travaillez à donner au ciel la joie de grandes conversions. Le même Créateur et Rédempteur, parlant de la pénitence des hommes dit : « Je vous l'assure, il y a plus de joie au ciel sur un pécheur qui fait pénitence que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ». Et si telle est l'allégresse du ciel pour un pénitent, quelle joie quand tout un peuple quitte ses erreurs, arrive à la foi, condamne par son repentir le mal qu'il a fait! Donc, dans cette grande joie du ciel et des anges, répétons l'hymne angélique,

dison, lisons tous : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax ominibus* (1). »

Comprend-on que, de cette admirable lettre, des historiens protestants aient tiré un argument en faveur d hème favori : « Augustin était un orgueilleux à i le succès faisait perdre la tête ! »

Cependant en 601, les x envoyés de saint Augustin, Pierre et Laurent, it encore à Rome (2). Il s'agissait cette fois d'obte r du pape de nouveaux ouvriers, car la moisson s'élargissait, et les missionnaires ne pouvaient suffire. Ils avaient encore à poser certains cas de conscience ou d'administration que leur évêque n'osait résoudre par lui-même, ou à la solution desquels il voulait ajouter la sanction papale (3).

Ils trouvèrent le pape souffrant d'un accès de goutte qui lui rendait le travail difficile. Ils lui re-

(1) Ep. lib. XI, 28.

(2) Il faut, semble-t-il, distinguer deux voyages, celui de 598 (Bède, I, 27, misit *continuo*) qui eut pour but de renseigner le pape sur les succès obtenus, et celui de 601. Il est invraisemblable que dans l'intervalle, les envoyés soient restés à Rome. Je le conclus de la hâte qu'ils avaient de revenir, et qui ne laissa pas au pape le temps d'écrire pour Augustin les lettres qu'il lui destinait. Il s'en excuse sur son accès de goutte : cet accès a-t-il duré 3 ans ?

(3) Ep. XI, 64. (Edit. Hartmann, XI, 56.)

nirent le mémoire de saint Augustin et s'occupèrent le se recruter des compagnons. Douze moines se proposèrent, et plusieurs parmi eux devaient un jour jouer dans l'histoire d'Angleterre un rôle important. Mellitus, qui avait le titre d'abbé, fondera le siège de Londres; et Justus, celui de Rochester; tous deux succéderont à Laurent comme archevêques. Paulin aura la gloire de rétablir l'évêché d'York et de porter la foi au Northumberland.

Le Pape les chargea de présents et d'aumônes. Il y avait pour Augustin et ses prêtres des autels portatifs, des parements d'autel, des vases sacrés, des chapes, dont une était bleue, et des chasubles de soie et d'or. Il y avait des reliques; le chroniqueur Elmham parle de fragments de la vraie croix et de la *tunica inconsutilis*, des reliques des apôtres, des cheveux de la sainte Vierge, et — qui le croirait? — un morceau de la verge d'Aaron.. Surtout il y avait des livres. De nombreux manuscrits faisaient le fond de cette bibliothèque, la première de l'Angleterre chrétienne. Plusieurs étaient ouvrages de grand luxe. On montrait aux pèlerins du moyen âge qui visitaient le monastère de Saint-Augustin la *Biblia Gregoriana* sur feuillets roses ayant d'étranges reflets à la lumière. Sur le rétable du grand autel, au milieu des reliquaires de toutes formes, étaient exposés les Psautiers, les Passionnaires, les Évangéliaires à reliure d'argent ciselé ornées de béryls et de cristaux, tout cela, présents du grand pape.

Ces livres, « primitiæ librorum », n'ont peut-être pas péri jusqu'au dernier. La Bibliothèque du *Corpus Christi* de Cambridge et la Bodléienne d'Oxford

que anglican ne peut signer un acte de son administration sans y mettre la marque de Rome.

Sur qui et comment, dans la pensée du pape, devait s'exercer cette haute juridiction d'Augustin? La lettre fixe une ligne de conduite précise, mais que la suite des événements devait contredire. Il faut le reconnaître, on n'avait à Rome qu'une idée encore assez confuse de l'Angleterre. On jugeait un peu trop sur des souvenirs historiques, d'après l'organisation de l'église insulaire au temps des Romains, quand il y avait un évêque à York et à Londres. On croyait à une certaine unité politique qui était loin d'exister.

« Vous ordonnerez, disait saint Grégoire, douze évêques qui vous seront soumis. L'évêque de Londres devra, à l'avenir, être consacré par ses suffragants réunis en synode, et il recevra l'honneur du pallium de ce saint siège apostolique dont je suis de par Dieu le serviteur. A York, vous enverrez comme évêque celui que vous jugerez à propos. Si cette ville et les lieux voisins reçoivent la parole de Dieu, son évêque en consacrera douze autres, dont il sera métropolitain ; car, à lui aussi, nous avons résolu, si Dieu nous prête vie, d'envoyer le pallium. Nous voulons cependant qu'il demeure sous votre obéissance. Mais à votre mort, restant à la tête de sa province, il ne sera plus sous l'autorité de l'évêque de Londres. Puis, entre l'évêque de Londres et celui d'York, il y aura cette distinction que le plus ancien de consécration aura le pas sur l'autre. Ils travailleront en commun et en pleine concorde à l'œuvre de Dieu, et garderont l'unanimité de vues, et d'action. »

III

Laurent et Mellitus emportaient d'autres missives pour l'Angleterre; la plus importante était une lettre ouverte pour Augustin, accompagnant l'envoi du pallium, constituant le saint primat d'Angleterre et réglant la division en provinces ecclésiastiques (1).

Le pallium, cette longue bande de laine blanche jetée par-dessus les ornements pontificaux, était le symbole de l'union avec Rome, l'église maîtresse. Il avait été posé une nuit sur le tombeau de saint Pierre; et, comme s'il s'y fût imprégné de l'esprit de l'apôtre, ce n'était plus un simple insigne, c'était comme le manteau même de l'évêque des évêques; par suite, la marque d'une juridiction plus élevée, une sorte de participation au *Pasce oves meas*.

Augustin était donc constitué métropolitain : son église possédait le signe visible de l'union avec Rome, source de toute juridiction. Le pallium forma plus tard les armoiries du siège archiépiscopal de Canterbury. Aujourd'hui encore, à toutes les clefs de voûte de la vieille cathédrale, dans tous les vitraux, sur toutes les tombes d'archevêques, on voit l'écusson d'azur au pallium blanc. Ironiques souvenirs des jours passés, les monnaies royales portent toujours l'exergue *defensor fidei*, et l'archevêque

(1) Ep. XI, 65.

IV

Le pape ne pouvait manquer d'écrire au roi Ethelbert (1). Il le fit dans ce grand style pontifical et dogmatique où il savait si bien mêler des traits personnels et vivants :

« Au très glorieux seigneur, notre très excellent fils, Ethelbert, roi des Anglais, Grégoire, évêque.

« Si le Dieu tout-puissant prend les meilleurs parmi les hommes pour leur confier la conduite des peuples, c'est qu'il veut s'en servir pour répandre par eux sur leurs sujets les dons de sa miséricorde. Ainsi de la nation anglaise. Votre Gloire a été mise à sa tête afin que les biens supérieurs qui vous furent concédés fussent répandus aussi sur le peuple qui vous est soumis. Aussi, mon glorieux fils, cette grâce que vous avez reçue de Dieu, gardez-la d'un cœur soigneux, hâtez-vous d'étendre la foi parmi vos peuples, multipliez votre zèle en toute rectitude pour leur conversion, poursuivez le culte des idoles, détruisez les temples, introduisez dans les mœurs une grande pureté, exhortez, effrayez, caressez, corrigez, prêchez par l'exemple de bonnes œuvres. Et vous aurez pour récompense au ciel celui dont vous aurez dilaté la gloire sur la terre. Mais lui, il glorifiera aussi votre nom dans la postérité, parce que

(1) Ep. XI, 61.

phrase touchante dans sa paternelle simplicité : « Je vous ai envoyé de petits présents ; mais il ne vous paraîtront pas si petits, quand vous saurez qu'ils vous apportent les bénédictions du bienheureux apôtre Pierre. »

Ces présents consistaient en un vase d'or, un plat d'argent, une chemise brodée, une tunique militaire en soie, un miroir d'or, une selle avec un frein orné d'or et de perles. Ethelbert légua plus tard au trésor de l'abbaye de Saint-Pierre ces témoignages de l'amitié du grand pape ; on les montrait encore au moyen âge parmi les reliques du monastère.

Il y avait dans la lettre au roi du Kent une phrase qu'à la réflexion le pape trouva exagérée : celle où il disait de détruire les temples. L'Église, au jour de son triomphe, n'avait pas suivi une ligne de conduite uniforme. Constantin, tout en promettant la tolérance, faisait détruire les sanctuaires païens, dès qu'une raison de police ou de moralité l'exigeait. Parfois, comme à Alexandrie, la foule prenait l'initiative ; ou bien un saint, comme Martin de Tours, menait en personne l'assaut contre les idoles. Ailleurs on se contentait de purifier. Un concile de Carthage veut qu'on laisse debout les temples qui contribuent à la beauté des villes. Une loi d'Honorius veut qu'on les convertisse en églises. Ainsi fait saint Benoît pour un temple d'Apollon au Mont Cassin. Rome donnait l'exemple de cette tolérance : le temple de Janus était encore fréquenté au sixième siècle ; le Panthéon ne fut purifié qu'en 610.

Saint Grégoire pensa qu'on pouvait tirer parti des édifices sans les détruire. Rien n'était plus sage : à

dansent, en l'honneur de leurs dieux, devant des autels chargés de victimes ; les veilles nocturnes des femmes et les mascarades de janvier, quand on s'affuble de peaux de cerf ou de vache, avec une tête d'animal sur le crâne. Grégoire écrit :

« Les Anglais font de grands sacrifices de bœufs au démon. Là encore, il faut changer la coutume en quelque fête chrétienne. Ainsi, au jour de la dédicace, au jour anniversaire des saints martyrs dont on vénère les reliques en cet endroit, qu'ils se fassent autour des temples ainsi changés en églises des tentes de feuillage et qu'ils célèbrent la fête par des festins religieux. Qu'ils n'immolent plus d'animaux au diable, mais qu'ils les tuent pour l'honneur de Dieu, afin de s'en nourrir ; que, rassasiés, ils rendent grâces à l'auteur de tout don. Ainsi, tandis qu'on leur ménage des joies au dehors, ils sont plus disposés à accueillir les joies intérieures. Tout retrancher aux esprits barbares est impossible, cela est certain. Car si l'on veut atteindre au sommet d'une montagne, c'est pas à pas qu'on y arrive et non par sauts. C'est ainsi que Dieu se fit connaître au peuple d'Israël en Égypte. Car ces sacrifices qu'ils offraient jadis au démon, il les réserva pour son propre culte (Lévit. XVII, 7), et il leur ordonna de lui faire des sacrifices d'animaux..... Que votre dilection communique donc ces conseils à notre frère. Lui qui est sur les lieux verra ce qu'il doit décider. Que Dieu vous garde sain et sauf, mon bien-aimé fils. » Ces décisions si pleines de mansuétude étaient bien dans l'esprit du saint. Il mandait ailleurs à un sous-diacre de préparer pour les

pauvres un grand festin à une fête de dédicace; et, au prix de dix sous d'or, il faisait acheter trente amphores de vin, deux cents agneaux, deux barils d'huile, douze brebis, cent poulets (1).

Les conseils de saint Grégoire furent suivis, en partie du moins : les anciennes basiliques et les vieux temples passèrent au culte chrétien. On a prétendu que Saint-Paul de Londres succédait à un temple de Diane et Westminster à un temple d'Apollon. Nombre d'églises, surtout dans le Kent, ont des substructions romaines. Plus tard, entrant dans les intentions de saint Grégoire, le Rituel de Durham et le Pontifical d'York eurent des formules spéciales pour la consécration au culte chrétien des vases païens trouvés dans les ruines. Les fêtes chrétiennes se superposèrent à certaines solennités idolâtriques, leur empruntant même quelquefois leur nom saxon. Ainsi des jours de la semaine. *Easter*, ou Pâques, était la fête de la déesse *Eastre* célébrée en avril. Noël, avant de devenir le *Christmas* d'aujourd'hui, se disait *Yule*, nom de la fête saxonne du solstice d'hiver : de nos jours encore, la bûche de Noël s'appelle *Yule log*.

Mais, il faut l'avouer, il y avait quelque chose d'un peu chimérique dans le conseil de compléter les fêtes religieuses par des banquets profanes. Depuis longtemps, les tentatives en ce genre avaient mal réussi; saint Ambroise à Milan, saint Augustin à Hippone, les papes à Rome avaient dû intervenir et prohiber des pratiques qui changeaient les abords

(1) Ep. I, 56.

de l'église, et l'église elle-même, en lieux de plaisir ultra-profanes. Saint Grégoire allait un peu loin dans son désir de rendre large et facile le chemin de la conversion. Sur ce point et plusieurs autres, l'expérience apprit qu'il valait mieux s'en tenir aux règles communes, les Saxons n'étant pas plus barbares que les Germains du continent. En 747 le concile de Clovesho devait donner raison aux docteurs plus austères; il se plaignit qu'aux Rogations on mêlât aux cérémonies religieuses des jeux, des courses de chevaux, des festins. Il était d'autant plus nécessaire de couper court aux abus que le clergé anglais, gardant son vice national, était fort enclin à l'ivrognerie. « C'est là, disait saint Boniface, le mal de notre race. »

VI

La lettre de saint Grégoire à Mellitus était complétée par la réponse aux questions de saint Augustin, que le pape avait enfin pu rédiger, et qu'il envoyait par le même courrier. Opuscule célèbre entre tous, où, malgré la hâte évidente avec laquelle il a été composé, on retrouve tout saint Grégoire, le pontife aux vues d'autant plus larges qu'elles sont plus élevées, l'ancien magistrat aux décisions juridiques précises, le vrai père de la chrétienté anglaise

consultation une marque de petitesse d'esprit. Ne pouvant faire qu'il n'ait été l'instrument docile de Rome, on cherche à se détacher de lui le plus possible et à l'amoindrir jusqu'à l'invraisemblable. Que le génie ait été du côté de saint Grégoire, cela est évident; qu'Augustin ait commis des fautes, cela est possible. Mais on lui reproche d'avoir cru opérer des miracles, d'avoir gardé sa dépendance à l'égard de Rome, d'avoir introduit la liturgie latine, d'avoir été un ouvrier d'idées étroites et d'activité compromettante, de s'être montré hautain et intolérant, en même temps que timide et sans décision. Le pape en avait une autre idée, lui qui l'avait arraché à la paix monastique pour lui confier la réalisation de son rêve le plus cher. Diminuer saint Augustin c'est diminuer saint Grégoire. Du reste le secret de cette antipathie injusticiable des protestants anglais pour l'apôtre de leur île est bien simple : pour eux Augustin, c'est Rome, et Rome, c'est l'ennemi, l'éternel envahisseur.

La première difficulté qui se posa fut l'organisa-

sence du document dans les archives pontificales, à cette époque, a poussé nombre de critiques graves à en nier plus ou moins l'authenticité. « Cette lettre est certainement inauthentique. » (Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 94.) Cependant, le dernier éditeur des lettres de S. Grégoire, Lud. Hartmann (*Monum. Germ. Histor. Epist. S. Gregorii*, t. II, p. 331) tient pour l'authenticité. Pour Mommsen nous n'avons que des extraits; pour d'autres une rédaction faite après coup, par Laurent, des instructions données de vive voix (Grisar, S. J. *Civilta cattolica* 1892, t. II, p. 46). Jaffé (*Regesta* 1885, t. I, p. 699) classe cet opuscule parmi les lettres authentiques. J'ai cru pouvoir m'en tenir à l'opinion traditionnelle.

tion de la maison épiscopale. En traversant la Gaule, les missionnaires avaient remarqué que les prêtres ne vivaient pas à part de l'évêque comme en Italie; ce n'était pas non plus la vie proprement monastique instituée à Verceil par saint Eusèbe; ni même, comme en Afrique, la communauté de prêtres, astreints équivalemment aux vœux de religion, sans être moines; c'était quelque chose d'intermédiaire, vie commune mais non vie religieuse; tous les chanoines mangeaient à la table de l'évêque. De là cette conséquence, qu'ils n'avaient plus droit, comme en Italie, à un quart des offrandes pour leur entretien. Quel régime convenait-il d'adopter à Canterbury?

Puis, c'est la diversité des rites, surtout dans la célébration des saints mystères. Au lieu des cérémonies romaines, dont notre messe actuelle n'est qu'une sorte de condensation, les moines missionnaires avaient assisté en Gaule à de longues litanies, à des lectures multipliées. Ils avaient vu des processions où l'on promenait parmi les fidèles les offrandes à consacrer, presque avec les mêmes marques de respect que l'Eucharistie, le pain dans un vase en forme de tour, le vin dans un calice. La fraction de l'hostie était compliquée au point d'exiger neuf parcelles, chacune représentant un mystère de la vie du Sauveur. Et ils se demandaient, habitués qu'ils étaient à symboliser leur foi dans les formules liturgiques, comment l'unité de cette foi s'accordait avec la multiplicité des coutumes, pourquoi surtout cette grande différence entre Rome et les Gaules jusque dans la messe. Question prudente

plus pratique qu'elle ne paraît à première vue : s Anglais de Canterbury pouvaient s'étonner, eux ii avaient assisté naguère dans l'église de Saint-artin aux cérémonies gallicanes du chapelain de . reine Berthe, que les moines romains, ayant d'au-es usages, prêchassent la même foi.

On entrevoit encore dans cette série de questions s difficultés spéciales à une église où il y a tout à rganiser. Augustin était évêque, mais quelle allait tre sa position en face des hiérarchies de Gaule et le Bretagne (1)? Il vivait au bout du monde, isolé, ayant à jeter les bases d'un épiscopat. Donc, il au-rait à ordonner ses collègues; mais il était seul, et n'avait point où chercher des prélats assistants. Il y avait encore à prévoir certaines lois pénales : la lé-gislation romaine punissait le voleur d'une restitu-tion au double ou au quadruple; par ailleurs la loi salique poussait jusqu'au décuple : à quoi fallait-il s'en tenir pour les vols sacrilèges? Puis il y avait les empêchements du mariage, toujours variables d'a-près les peuples : or, les Anglo-Saxons permettaient les unions entre beaux-frères et belles-sœurs, belles-mères et beaux-fils. L'usage voulait, surtout dans les familles royales, que le fils épousât la veuve de son père, si, lui, était né d'une autre femme.

Le pape répondit en détail.

Il veut que la communauté de Canterbury repro-duise autant que possible les mœurs de l'Église pri-

(1) Cette question et la suivante, si plausibles sous la plume d'Augustin, n'ont plus guère de raison d'être, si l'on attribue la lettre à une époque postérieure.

meilleurs pour en faire, non pas tout un corps
liturgie, mais une coutume, je dirais un *propre*,
ıme devaient en avoir les autres églises de rite
ıain, lui-même avait donné l'exemple. Aux gens
ourte vue qui reprochaient certaines modifica-
ns aux usages reçus, et voulaient y voir un em-
nt fait à Constantinople, il répondait : « L'église
Constantinople, et n'importe quelle autre, peu-
ıt avoir de bonnes coutumes; moi qui réprime
s subordonnés pris en faute, je suis prêt à les
ıter s'ils font le bien. Celui-là est un sot qui met
primauté à ne pas vouloir se renseigner sur ce
'il y a de mieux. » Il disait à saint Léandre à
pos des rites du baptême : « Pour ce qui est de
triple immersion, dès qu'il y a unité de foi, les
férences de coutumes ne sont rien (1). »
Après tout, quelle autre réponse eût pu être
nnée? On allait sans doute bientôt entrer en
ntact avec les églises bretonnes. Que faire? cher-
er à leur imposer tous les usages romains? ou
andonner ceux-ci pour prendre les leurs? La suite
ontra que l'esprit de condescendance était l'esprit
sagesse, et, si tous s'y étaient pliés, bien des
tes eussent été épargnées qui furent sans profit
ur la gloire de Dieu.
En fait, les missionnaires gardèrent leur liturgie
maine; ils y mêlèrent des détails gallicans ou ir-
ıdais, qui, dans le grand mouvement d'unification
i eut lieu sous les premiers carolingiens, dispa-
rent bientôt.

1) Ep. IX, 12; I, 45.

Saint Grégoire ensuite permet à Augustin de faire seul les premières ordinations ; mais il devra fonder les sièges épiscopaux assez rapprochés les uns des autres pour qu'on n'ait plus besoin de cette exception aux règles communes. A l'égard de la hiérarchie franque, la hiérarchie nouvelle sera indépendante. Augustin, primat des Anglais n'aura aucun droit au-delà du détroit ; ce qui ne l'empêchera pas de s'entendre avec l'évêque d'Arles, pour remédier aux abus qu'il aurait pu remarquer dans l'épiscopat gaulois. Il ne mettra pas la faux dans la moisson du voisin, mais il pourra en passant froisser de la main quelques épis, c'est-à-dire, exhorter en toute discrétion et charité. Le pape avertit même l'évêque d'Arles, si Augustin venait à faire voyage en Gaule, de tenir compte des observations que le prélat anglais pourrait lui faire. « Car il arrive souvent, dit-il, que les étrangers, malgré la distance, apprennent vite les désordres qui se commettent au loin. »

En cas de vol sacrilège, restitution pure et simple; il ne faut pas que l'Église tire profit de ses pertes temporelles et s'enrichisse de la folie des hommes. Décision magnanime et fière, mais trop douce pour les rudes barbares que l'Église avait à conquérir. Nous verrons comment le roi Ethelbert régla les choses. Mais le pape ne s'en tient pas là, il élève le point de vue et dit dans quel esprit il faut châtier : agir en esprit de charité, être comme le père qui frappe son enfant, mais lui maintient ses droits à l'héritage.

Rien ne s'oppose aux unions entre beaux-frère

elles-sœurs. Il n'en va pas de même s'il s'agit du
ı-fils et de la belle-mère: union ordinairement
féconde, dit le pape. Pourtant, comme les
ionnaires ont affaire à des âmes grossières, à
barbares qui souvent ont contracté ces mariages
ıt leur baptême, sans en connaître l'inconvenance,
lise use de mansuétude; tantôt elle emploie le
et le feu, et ce sera le cas pour les convertis qui
aient retourner à ces coutumes païennes : on les
ımmuniera. Tantôt elle tolère, elle ferme les
ϰ, elle dissimule, mais pour arriver plus sûre-
ıt à supprimer le mal. Ainsi faisait saint Paul
disait à ses fidèles nouveau-nés : « Je vous ai
né du lait, non une viande solide. » Donc, on
:artera pas de la sainte table les néophytes anté-
rement mariés de la sorte, on reconnaîtra pour
bles ces mariages contractés avant le baptême;
s on les interdira aux fidèles.

joutons qu'une partie de ces concessions resta
:e morte. Expérience faite, les archevêques de
terbury jugèrent vite qu'il fallait resserrer les
ites et s'en tenir aux coutumes de l'Église uni-
selle, qui tendait à multiplier les empêchements
droit romain. Et saint Boniface s'étonnait au hui-
ne siècle, qu'un homme prétendît avoir la per-
ssion d'épouser la veuve de son oncle, en dépit
s règlements immémoriaux de l'église anglaise:
avait perdu tout souvenir ou toute intelligence
s libertés grégoriennes (1).

Le pape en vient ensuite à je ne sais quels restes

(1) Ep. XI, 68.

(Montalembert). Il va plus loin : il pose les bases de la sainteté ; à ces barbares qu'il traite en enfants, il veut qu'on apprenne les saintes délicatesses de la chasteté. Il ne s'agit plus d'appliquer sans discernement les règles de l'ancienne loi, au sujet des souillures légales ; il faut en prendre l'esprit. Si, dans tel cas donné, l'amour de l'Eucharistie l'emporte, il n'y a pas à blâmer : si l'on s'abstient par scrupule raisonnable, éclairé, ce respect est digne d'éloge. « Car, dit-il, c'est le propre des âmes bien nées que de voir en quelque façon des fautes, là où il n'y a pas de fautes ; ce qu'on fait sans faute a souvent une faute pour principe ; si nous avons faim, ce n'est pas un péché que de manger, mais, c'est le péché d'Adam qui est cause de notre faim. »

Ainsi tout était réglé par le pape, administration diocésaine, liturgie, mariage, vie religieuse. C'était comme une charte d'organisation que la colonie nouvelle apportait de Rome à l'église d'Angleterre. Il ne manquait plus à saint Augustin qu'à étendre son champ d'apostolat et à se chercher partout des collaborateurs.

ıit la tradition, bâti en osier par les anges, con-·é par Jésus-Christ en personne, et récemment ısformé en monastère par le primat gallois saint ʼid de Ménévia. On ne voit pas qu'Augustin y ait sé; mais, à Bath, il avait pu remarquer les ruines n des douze monastères établis par le même ıt; celui-là, hélas, aussitôt détruit que fondé.

En face de lui, sur l'autre bord de la Severn, il it les premières pentes du pays gallois, et les ·miers replis de la grande forêt de Dean. Sur tes les collines, au fond de toutes les vallées, se ·hait un ermitage, un couvent, une église; tout ·s du bac, à quelques milles en ligne droite, était monastère de Caer Gwent, le Venta Silurum des mains; en arrière, celui de Llancarvan où avait lis vécu saint Cadoc; puis Caerleon, antique siège iscopal abandonné depuis quelque temps, et qui lis avait envoyé son titulaire au concile d'Arles, is Llandaff, la vieille église qui se réclame encore saint Lucius, l'énigmatique roi des Bretons.

Augustin croyait peut-être que, l'autorité de Rome se en avant, les choses iraient d'elles-mêmes, et e ses propositions, fort raisonnables, seraient ad-ses d'emblée. Il s'agissait de s'unir dans l'apostolat s infidèles; et, pour travailler avec plus d'ensem-ɔ, faire disparaître certaines différences liturgiques disciplinaires. Il se trompait : l'heure était mal oisie.

[illegible]

[illegible] es [illegible]
[illegible]
[illegible] principa[illegible]
[illegible]

fond en comble, et Teilo, consacrant de nou-
aux évêques, les envoya parcourir la contrée et or-
aniser des diocèses suivant les besoins du clergé
du peuple (1).

Lorsque, sept ou huit ans plus tard, Augustin parut
n face de Llandaff, où en était cette œuvre de res-
auration? Combien d'églises avaient été refondées,
ù était saint Teilo? Combien pouvait-on réunir
l'évêques dans le pays de Galles? Autant de ques-
tions qui restent sans réponse certaine.

Et de plus, quelle était la valeur du clergé gallois? On connaît les plaintes de Gildas : « La Bretagne a des prêtres, mais qui sont fous; en grand nombre, mais impudents; des clercs, mais rusés voleurs; des pasteurs, dit-on, mais vrais loups prêts à massacrer les brebis, sans souci du bien de leur peuple, tout occupés de remplir leur ventre. Ils ont des églises, mais ils y vont pour gagner un vil salaire. Ils enseignent le peuple, mais lui donnent pour exemples leurs vices et leurs mauvaises mœurs; rarement à l'autel, et jamais avec un cœur pur; ne reprenant jamais les fautes du peuple parce qu'ils en font tout autant... haïssant la vérité comme une ennemie, aimant le mensonge d'un amour de frère; regardant de haut les saints qui sont pauvres, comme d'ignobles reptiles; mais, pour les riches scélérats, les honorant à l'égal des anges... plus avides de monter en grade dans la hiérarchie que d'acquérir le royaume du ciel... restant bouche bée et stupides, quand on leur apporte les préceptes des saints, mais tout oreilles

(1) Liber Llandavensis.

aux folies et aux fables du monde. » Il s'agit ici du clergé séculier. Le tableau semble bien être poussé au noir : l'auteur a évidemment cédé au plaisir d'accumuler les antithèses, un peu au détriment du vrai. Le fond reste triste. Ce clergé s'était-il amendé dans les dernières années du siècle? est-ce un sacerdoce simoniaque, luxurieux et brutal, qui se trouve en face d'Augustin?

Mais il y avait les moines, et c'est à se demander s'ils sont du même peuple et de la même Église. La Thébaïde galloise vivait d'une vie surnaturelle intense : c'était par milliers que se comptaient les vocations, neuf cent cinquante à Llan Elwy (St-Asaph), mille à Llandaff, deux mille cent à Bangor y Coed. Un grand village fait de huttes en branches ou de cellules en moellons, entouré d'une enceinte, fossé et palissade, voilà le monastère : dans l'église, les chœurs de moines se succèdent sans interruption, et la psalmodie latine ne se tait ni jour ni nuit.

D'après la règle de saint David tout le monde est debout au chant du coq; on prie jusqu'à l'heure du travail; puis, vêtus de peaux de bête, les moines partent pour les champs, où se passe la journée. On vit de son travail, le monastère ne recevant absolument rien des nouveaux arrivés. Silence perpétuel, et, autant que le permet la faiblesse humaine, prière continue. Pas de bœufs pour aider au labour, afin que le travail soit plus rude. Le soir venu, on rentre pour la lecture et l'office; un maigre dîner attend les moines, car le jeûne est ininterrompu : du pain, des racines, du sel, de l'eau et du lait. Trois heures d'oraison achèvent la

journée. Pour mériter de mener cette vie, le postulant doit mendier dix jours durant à la porte la faveur d'entrer; et on ne lui répond que par des refus et presque des insultes.

Puis, quand la grâce pousse à redoubler d'austérités, le moine s'en va, cherche une maison où la règle soit plus stricte; d'autres s'enfoncent dans les montagnes, ou s'isolent en mer sur un écueil; là, en pleine solitude, ils passent des heures à psalmodier ou à multiplier les génuflexions, plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée.

Un jour même, ce trop plein de sainteté se déversa sur l'Irlande, où l'œuvre de saint Patrice déclinait. David de Ménévia y détermina une floraison nouvelle de vertus : il y fut le père de cette seconde génération de saints dont parle la tradition, qui brilla comme la lune, entre celle de saint Patrice, étincelante comme le soleil, et celle de saint Colman, belle comme les étoiles.

On voudrait plus de détails sur la vie intime de ces gigantesques communautés. Peut-être y trouverait-on l'explication de l'étrange entêtement qui donna pendant deux siècles un si triste renom aux moines celtes, et faillit les jeter dans le plus absurde des schismes. Quand il était venu réformer l'église bretonne, saint Germain d'Auxerre avait vu d'où viendrait le mal, du manque d'instruction, et il avait fondé des écoles. Il y avait dans l'ignorance mêlée de ténacité, le germe de bien des misères. Ajoutons que les circonstances les isolèrent au bout du monde; plus d'un siècle durant, un cordon de peuples païens les séparait du reste de la chrétienté.

ruction un peu sommaire et parfois trop naïve. r, ce clergé séculier, peu digne de sa vocation, moines si fervents, mais parfois si peu éclairés, ient leurs vieilles coutumes. Pendant longtemps avaient marché avec tout l'Occident, recevant les ons qui leur venaient de Rome, changeant la date Pâques avec le pape saint Léon, puis, à la suite la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie du nord, laisnt la liturgie papale pour s'attacher aux rites orienux qui leur arrivaient de Milan. Mais vint le moent où l'invasion arrêta net leurs rapports avec le este de la chrétienté. Sur le continent, la liturgie et a discipline continuèrent à se développer. Quand es relations reprirent, l'Église celte était en retard le plus de cent ans. Elle avait ses coutumes, la tradition des ancêtres, cette chose sacro-sainte à laquelle il est toujours imprudent de toucher. Elle gardait une forme de tonsure depuis longtemps condamnée. Elle célébrait Pâques à la date fixée jadis par saint Léon, mais abandonnée depuis; comme les Russes d'aujourd'ui, elle tenait à son « vieux style » et n'en voulait pas démordre. Il y avait des divergences dans la liturgie de la messe, l'administration du baptême, l'ordination des clercs, la consécration des évêques, mais rien au fond qui excédât les variétés légitimes, de tout temps reconnues par l'Église.

Plus tard, les tenants des usages romains eurent le tort de perdre leur sang-froid en face des résistances bretonnes; et, comme il arrive, égarés par la passion, ils virent des hérésies là où peut-être saint Grégoire et saint Augustin n'eussent vu que des usages à to-

lérer : la tonsure celtique devint le signe de Simon le magicien et les partisans du vieux cycle pascal passèrent pour des hérétiques quarto-decimans. Encore, la difficulté liturgique n'était rien si elle ne se fût compliquée de patriotisme.

III

De ce côté-là, l'obstacle était insurmontable, et malheureusement saint Augustin ne s'en doutait guère. Il y avait eu vers la fin du seizième siècle un arrêt dans la conquête anglaise. On aurait pu croire que l'entente s'établirait entre les Bretons toujours divisés. Plusieurs belles victoires avaient récompensé des essais d'union ; ils avaient reconquis les vallées de la haute Sévern. Puis, au nord, pendant vingt ans, le pieux roi scot Aedhan, l'ami de saint Columba, avait résisté aux bandes northumbriennes. Malheureusement l'union ne dura pas. Les possessions bretonnes, qui se tenaient encore en une longue bande descendant d'Édimbourg à Dorcester, se brisèrent en trois ou quatre tronçons. Les Saxons du sud séparèrent d'abord la Cornouaille ; puis, en 603, au moment même où Augustin venait demander aux Bretons leur aide contre l'idolâtrie des Anglais, Aedhan était battu et tué par le terrible Ethelfrid : un second fragment se détachait au nord (1).

La situation du pays de Galles et autres provinces

(1) Green : *The making of England*, p. 226.

s était déplorable : coupées en morceaux, sans possible, divisées encore à l'intérieur, elles per-at chaque jour davantage le peu d'énergie leur restait. Les chefs vivaient en vrais bar-s, avides, cruels et libertins. Le christianisme bait dans la superstition : le chaos religieux et ique était complet.

uelle chance de succès pouvait avoir saint Au-in? Ce n'est pas Rome qui se présentait en sa onne : pour les Bretons, il était l'évêque des lais. Qu'on le comprenne bien, la question des i était peu de chose, un prétexte et rien de plus : éritable obstacle était la haine de race. Accepter ustin pour primat, c'était, en somme, accepter le accompli, renoncer aux rêves d'indépendance et soumettre au joug. Reconnaître l'autorité reli-ise, chez les Anglais, entraînait comme consé-nce de reconnaître l'autorité politique. N'y a-t-il là, je ne dis pas de quoi justifier, mais de quoi liquer la conduite des Bretons? Le moment vint n, dans la suite, où les difficultés rituelles dispa-ent, le schisme cessa. Mais l'espérance d'une res-ration welche survécut à tout. Le Welche se re-lait comme d'une race supérieure, répugnant aux ences étrangères, affirmant son droit exclusif au des ancêtres, qu'il comptait bien reprendre nd le roi Arthur s'éveillerait de son long som-l. Au treizième siècle, on espérait encore. Les des entretenaient ces illusions et l'on tenait qu'au nier jour, les Gallois seuls, uniques proprié-es de la Grande Bretagne, auraient à répondre de r sol devant le juge suprême.

Ainsi les malheurs politiques répétés avaient obscurci le jugement de ces pauvres vaincus : ils ne voyaient pas, — et pouvaient-ils le voir? — qu'il n'y avait qu'à se soumettre aux événements. Leur manque absolu de zèle n'était pas, il s'en faut de beaucoup, un défaut de race : leurs frères, les Scots d'Irlande, le prouvent assez. Les Irlandais évangélisaient déjà l'Europe : saint Columba, dans ses monastères d'Écosse, ne faisait aucune difficulté d'accueillir des Anglo-Saxons convertis. Mais de missionnaires Gallois ou Cumbriens, l'histoire ne garde à peu près aucun souvenir. L'invasion saxonne les enserrait comme dans une muraille de fer ; les infortunes du pays transformaient la mélancolie native de leur race en je ne sais quoi de farouche et de défiant qu'ils n'ont pas encore tout à fait perdu.

Du reste, comme pour justifier à l'avance toutes les résistances de cette Petite Église, au temps où il restait quelque espoir de liberté, alors que les Gallois tenaient ferme encore à tous les défilés, sur la frontière de leurs montagnes, un concile de Caerléon, présidé par saint David, avait porté ce décret : « Ceux qui guideront des barbares, feront treize ans de pénitence, s'il n'y a eu ni massacre de chrétiens, ni sang versé, ni captifs. Sinon, la pénitence durera toute leur vie, et ils ne porteront plus les armes. »

IV

Augustin, se trouvant à portée des églises bretonnes, lança son invitation à une conférence. Il s'était

évêques et aux docteurs ; il n'y eut que
répondre. D'où venait cette abstention?
... peut-être, ou défiance assez excu-
...ue, les prélats ne voulant pas se
vec cet allié des Anglais. Ou bien la
...t ne parvint-elle que dans certains
sans évêques? On ne sait.
...t lieu en pleine campagne, sous un
...rritoire des Hwicciens, peuple saxon,
naguère combattu contre le Wessex
...e des Gallois.
...que, dit le Vénérable Bède, se mit à ex-
...ellement les députés, leur demandant
... lui dans la paix catholique, et d'entre-
... commun, pour Dieu, l'évangélisation
» Rien de plus modéré. Il ne parle point
...orité de primat, il ne touche pas expressé-
...question liturgique; il s'en tient à cette
...n : travailler à la conversion des gentils,
...vailler ensemble, unis dans la charité. Ce
...ait devoir aller de soi les arrêta net : en-
...lations d'amitié avec les Anglais, il ne fal-
songer : ils pouvaient bien se faire leurs
...n jour dans les guerres fraternelles de Sa-
tre Saxons; mais pousser le précepte de
les ennemis jusqu'à les aider à gagner la
...lle, c'était trop leur demander.
...èrent pas pour cette fois refuser leur con-
... se jetèrent à côté. Ils comprenaient à
... ce qu'entraînerait pour eux l'union aux
...ires de Rome. Peut-être savaient-ils que
...tumes n'étaient point approuvées sur le

continent, et que les conciles avaient maintes fois condamné leur cycle pascal. Laissant donc la question d'apostolat, ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient abandonner les usages des ancêtres.

Augustin les suivit sur ce terrain, suppliant, exhortant, menaçant même. Les moines, ses compagnons, s'unissaient à ses instances. On remontra aux Celtes combien il était déraisonnable de se tenir à l'écart, de préférer leurs vues particulières aux vues de l'Église universelle. Les Bretons n'entendaient rien. Une foule de Saxons entourait, peu édifiés sans doute du spectacle. Enfin, fatigué de la lutte, le saint voulut en finir.

Cédant à une inspiration de l'Esprit-Saint : « Prions Dieu, dit-il, Dieu qui veut l'unanimité entre ceux qui habitent la maison de son Père, de nous montrer par un signe céleste à quelle tradition il faut s'attacher, quelle voie mène à son royaume. Que l'on amène un malade ; et, si quelqu'un d'entre nous le guérit par ses prières, nous tiendrons que c'est sa foi qu'il faut suivre, que ses actions plaisent à Dieu et peuvent servir de modèle. »

Les Bretons consentirent à contre-cœur. On amena un Anglais aveugle. On le présenta aux prêtres bretons qui ne purent le guérir. Augustin alors se met à genoux et supplie Dieu qu'il lui plaise, en rendant la vue du corps à cet infirme, rendre la vue de l'âme à ces entêtés. Le miracle eut lieu. Les Bretons confus avouèrent tout ce qu'on voulut ; mais quand il fallut aller plus loin et en venir à la pratique, ils se dérobèrent de nouveau, déclarant qu'ils ne pouvaient rien sans leurs com-

patriotes. Ils demandèrent donc une seconde réunion et saint Augustin s'y prêta.

V

L'annonce d'un second synode se répandit dans tout le pays de Galles, non sans y causer un certain émoi. On vint de très loin. Le grand couvent de Bangor y Coed, envoya les plus savants de ses moines, sous la conduite de leur abbé Dinooth. Avec eux, vinrent des clercs en grand nombre et sept évêques. Les chroniques plus récentes parlent aussi de nombreux Pictes et Irlandais.

Qui étaient ces évêques? Quel était leur siège? D'où vient que Bède ne sait pas leur nom alors qu'il connaît l'abbé Dinooth? D'où vient que les moines de Bangor sont plus tard punis de l'obstination de leur abbé, tandis qu'on ne parle pas du châtiment des évêques? Quel est au juste cet abbé Dinooth, que ne connaissent pas les *Annales Cambriæ*, alors qu'elles parlent d'un prince de ce nom mort dès 595? Le soi-disant abbé n'est-il pas le prince ressuscité pour la circonstance? On ne se poserait peut-être pas ces questions, si l'historien n'avait lui-même, comme pour nous inviter à la défiance, enveloppé son récit de formules dubitatives « *ut perhibent, narratur, fertur.* » Il rapporte des traditions vieilles de cent ans et plus, et qui ont passé par des imaginations malveillantes. Lui-même est dupe de son antipathie. On souffre de le voir, à cet

« Arrangez-vous, reprit l'ermite, pour qu'il rrive le premier au lieu du synode ; s'il se lève ı votre approche, il est le serviteur du Christ : ›béissez-lui ; s'il vous méprise et ne daigne pas se ever devant vous, qui êtes nombreux, à vous de lui rendre mépris pour mépris. »

Criterium commode et sommaire, mais où la superstition qui tente Dieu faisait dépendre une résolution à prendre, et des plus graves, de circonstances insignifiantes. Cette consultation, si elle est historique, ne donne pas une haute idée du bon sens ni de la science sacrée chez l'épiscopat breton.

Or, il arriva qu'Augustin était assis quand se présentèrent les prélats. Lui laissèrent-ils seulement le temps de les reconnaître et de se lever? « A cette vue, dit Bède, aussitôt (*mox*), ils éclatèrent. » On sent à la rapidité de leur colère, dans quelle disposition fâcheuse ils étaient venus. Ils crient à l'orgueil. Ils y mettent évidemment plus que de la mauvaise volonté; c'est de la mauvaise foi. Ils n'entendent rien. « Ils prennent le contrepied de tout ce qu'on leur dit. »

Mais pourquoi saint Augustin ne s'était-il pas levé? Il agissait *modo romano*, dit un chroniqueur; il ne devait pas se lever, étant président de synode, disent les autres; ces évêques n'avaient sans doute rien qui les distinguât, peut-on ajouter, simplement vêtus comme des moines, sans insignes spéciaux : on peut faire cent hypothèses vraisemblables et assez inutiles. Il reste qu'Augustin eut tort, l'événement ne l'a que trop montré, et l'histoire anglicane en triomphe bruyamment, prenant le parti des Gallois,

sans même poser la question préalable d'authenticité.

« Tous les traits personnels sous lesquels on nous le dépeint, écrit le doyen de Westminster, montrent qu'Augustin n'avait pas une grande élévation d'âme ; il ne songeait qu'à lui-même, ou à son ordre, quand il eût dû songer à la grande cause qu'on lui avait confiée. Nous le voyons, quand, pendant son voyage à travers la France, il revient sur ses pas; quand il réclame (!) du pape un surcroît de pouvoir sur ses compagnons; quand le pape lui envoie cet avertissement de ne pas s'enorgueillir des merveilles accomplies en Bretagne; dans la hautaine sévérité avec laquelle il traita les restes de l'église bretonne dans le pays de Galles, ne se levant pas quand ils s'approchaient, et leur lançant la malédiction qui sanctionna leur massacre par les Saxons, si elle n'en fut pas la cause; et jusque dans les légendes qui coururent sur son compte après sa mort (1). »

« On l'appelle, dit Fuller, Augustin le Petit, pour le distinguer de son homonyme, Augustin d'Hippone; mais il faudrait l'appeler Augustin le Grand si on le mesurait à l'aune de son orgueil et de sa superbe (2). »

La bataille était donc perdue d'avance. Pourtant l'archevêque posa la question en ces termes : « En bien des choses, vos coutumes se séparent des nôtres, et des coutumes même de l'Église universelle.

(1) Stanley, *op. cit.*, 52.
(2) *The Church of Britain*, I, p. 155. Édit. Oxford, 1845.

lais, sur trois points, si vous consentez à vous endre, célébrer la Pâque en son temps, administrer e baptême, par où nous renaissons en Dieu, selon es rites de Rome et de l'Église apostolique, prêcher avec nous la parole de Dieu à la nation anglaise, tout le reste, quelque opposé qu'il soit à nos coutumes, nous le tolèrerons volontiers. »

Augustin voulait-il leur prouver, autrement que par une vaine marque de déférence, qu'il n'était pas le prélat hautain et intolérant qu'ils imaginaient? Il est notable que cette fois encore il ne dit pas un mot de son titre de primat. Il demandait le concours, non la soumission des Bretons. Le reste n'était qu'une conséquence de l'union dans l'apostolat. S'ils l'aidaient à évangéliser les barbares, il fallait de toute nécessité garder les mêmes rites dans le baptême et célébrer les fêtes au même jour, sous peine de scandaliser les néophytes.

Mais, eux, savaient quelle dignité le pape lui avait conférée, et, s'imaginant peut-être qu'elle allait supprimer les primaties ou les métropoles déjà existantes, ils déclarèrent qu'ils ne feraient rien de ce qu'on demandait. « S'il n'a pas voulu se lever devant nous, se disaient-ils, que sera-ce quand nous lui serons soumis? il nous méprisera comme gens de rien. » Puis, l'abbé de Bangor déclara : « Non, nous ne prêcherons pas la foi à cette race cruelle d'étrangers, qui traîtreusement ont dépouillé nos ancêtres de leur terre natale, et nous ont privés, nous, de notre héritage (1). »

(1) Tradition welche, cfr C[al] Moran, *Irish saints in Great Britain*, p. 215, 216.

S'il faut en croire un texte welche, découvert au dix-septième siècle, et regardé comme inauthentique par la grande majorité des auteurs même protestants, Dinooth, entraîné par la passion, aurait été plus loin : « Sachez et retenez bien, que tous tant que nous sommes, nous et les nôtres, sommes soumis et obéissants à l'Église de Dieu, au pape de Rome, à tout vrai et pieux chrétien, s'il s'agit d'aimer chacun selon son degré, d'une charité parfaite, et de l'aider de paroles et d'actes, à devenir enfants de Dieu. Mais d'autre obéissance que celle-là, je ne sache pas que j'en doive aucune à celui que vous nommez le pape, ni qu'il y ait un Père des Pères... De plus, nous sommes sous le commandement de l'évêque de Caerlon sur l'Usk, qui est chargé au nom de Dieu, de veiller sur nous, et de nous faire suivre la voie de l'esprit. »

Tout faux qu'il est, et plein d'inconséquences, le document rend assez bien l'état d'esprit des pauvres prêtres et évêques bretons, engagés sur une mauvaise pente, et à qui la passion devait faire exagérer leurs sentiments intimes. Ils ne voulaient pas entendre parler d'une soumission quelconque à Augustin, évêque des Anglais : de là, à proférer des paroles de revolte contre le pape qui leur avait envoyé cet évêque, il n'y avait qu'un pas; et, eussent-ils ainsi regimbé contre le pape lui-même, quelle conclusion logique peut-on en tirer en faveur de l'Anglicanisme?

Mais le coup était porté : la conférence était rom-[illegible], elle se termina par ces avertissements pro-[illegible]ques de saint Augustin : « Vous ne voulez pas

er la paix que vous offrent des frères; vous
la guerre que vous feront des ennemis; vous
ulez pas prêcher le chemin de la vie aux An-
vous l'expierez en mourant de leur main. »
ette menace, on se sépara. Quelques années
. le massacre des moines de Bangor par le fa-
ie Ethelfrid ne vérifiait que trop la prédic-
de l'archevêque.

; n'était, hélas! que le premier épisode d'une
ue lutte de plusieurs siècles, où la charité allait
voir de terribles atteintes. Peu à peu, les tron-
, de ce qu'on pourrait appeler l'anarchie bre-
ne se rapprocheront de Canterbury et de Rome;
umbrie d'abord, qui, en 704, adopta le cycle ro-
in; puis, dans la seconde moitié du huitième siè-
, les églises galloises, et enfin, sous l'archevêque
olnoth, au neuvième siècle, la Cornouaille.
ais en attendant, les haines resteront vivaces.
ent ans après l'entrevue du clergé breton et de
aint Augustin, un moine écrira :

« Voici qui est en contradiction avec la foi ca-
holique et la tradition de l'Évangile : au delà de la
Severn, les prêtres de la Demetia, tout fiers de la
pureté de leurs coutumes, ont notre communion en
abomination; à ce point qu'ils ne consentent pas
à prier avec nous dans les églises, qu'ils ne daignent
pas, à table, manger, en signe de charité, au même
plat que nous; bien plus, ce qui reste des plats et
des mets, ils le jettent aux chiens et aux porcs.
Les vases, les bouteilles, ils les font laver avec du
sable ou la cendre. Ils ne nous donnent pas le salut
de la *paix ni le baiser* de la piété fraternelle, selon

le mot de l'Apôtre : *salutate vos in osculo sancto.* Ils ne nous donnent point à laver les mains,... ou les pieds... Mais si quelqu'un des nôtres, c'est-à-dire des catholiques, va chez eux pour y loger et qu'on daigne l'admettre, ses hôtes sont condamnés à quarante jours de pénitence. »

Les Bretons, hélas, ne furent pas seuls à mettre en toute cette affaire de la mauvaise volonté. Il y a bien quelque excuse à leur schisme, car à leur obstination, répondit de la part des Anglo-Saxons une attitude hautaine et dure. On connaît saint Wilfrid d'York et sa roideur. Saint Théodore, plus conciliant pourtant, alla jusqu'à déclarer nulle l'ordination de saint Chad, consacré évêque de Northumbrie par l'évêque anglo-saxon Wini, parce que, dans l'état de désorganisation de l'église anglaise, le siège de Canterbury étant vacant, il avait pris, comme évêques assistants, deux prélats bretons. Puis il le reconsacra lui-même pour le siège nouveau de Lichfield. Et cette triste rivalité alla si loin, qu'au temps même des grandes persécutions protestantes, sous la reine Élisabeth, le collège anglais de Rome faillit être fermé, les jeunes catholiques de Grande-Bretagne ne pouvant se résoudre à vivre sous un supérieur gallois.

Saint Augustin avait donc échoué. Lorsque, plus tard, la concorde fut rétablie, les églises welches ne purent se résoudre à avouer leurs anciennes tendances schismatiques. Le *Liber Landavensis*, raconta que saint Oudoceus de Llandaf vint se faire consacrer à Canterbury ; et un de ses successeurs, l'évêque Urbain, dans une requête au pape Callixte II

9), affirmait que tous ses prédécesseurs avaient ours, et en tout, reconnu l'autorité des archevê- s. L'imagination ne s'arrêta pas en si beau che- : en dépit de toute vraisemblance, elle mena Au- in jusqu'en Irlande, à la cour du pieux roi Co- an, où il baptisa, dit la légende, le jeune prince nus, futur évêque et martyr en Germanie. Après t, il se peut que l'opposition n'ait pas été univer- e. Il a dû se trouver des âmes éclairées pour ac- ter ce qui leur venait de la part de Rome. Mais nment dégager cette parcelle de vérité du milieu s légendes contradictoires?

ple et les façonnant peu à peu à la vie chré-

:t apostolat silencieux n'était pas sans appor- avantages même matériels : il se faisait des ements parmi les forêts du Kent: les familles paient autour des monastères et des prieurés: même que si, pendant longtemps, le sud de terre, et le Kent en particulier, eurent des ils le devaient à cette génération de moines . Les Saxons s'essayaient gauchement à imi- :onstructions romaines qu'ils avaient sous les t les moines bâtisseurs leur apprenaient quel- crets de leur métier.

l'apostolat lui-même, il ne nous reste pas de :ertains. Goscelin, qui écrivait dans la seconde du onzième siècle, parle d'un vieillard, mort longtemps, mais dont le grand-père avait vu ugustin. L'historien a grand soin de nous e, dans cette famille, on jouissait d'une belle :é. Or, voici ce que racontait l'aïeul. Il était ıne : la foule courait à Augustin comme à '. L'enfant se moquait; il faisait fi des bruits cles. Un jour qu'il était perdu dans la foule, ;estes et paroles pour trouver de quoi rire, oup, à la vue de ce visage si bon, si paternel, ris d'une grande terreur. Le saint le regar- Amenez ce jeune homme, dit-il. » L'enfant ıa tremblant et tomba aux pieds de l'évêque. n lui fit quelques reproches, l'instruisit, le sur son cœur, le baptisa et promit à sa des- :e le don de longue vie. Augustin, ajoutait le l, avait l'air et la beauté d'un grand seigneur :

ι, il avait pu dans son enfance connaître les discies du saint et recueillir ainsi les traditions de la ·nération disparue.

« N'allez pas, dit-il, vous élever directement ›ntre leurs généalogies de dieux. Laissez-les affirıer que leurs dieux sont nés de l'union d'un omme et d'une femme, et tirez-en la conclusion ue, puisqu'ils ont eu une naissance, ils ne sont que les hommes. Puis demandez-leur si ce monde a eu ın commencement. Dans ce cas, qui l'a créé? où étaient les dieux avant qu'il existât? Si le monde est éternel, — point capital à réfuter en toutes manières, — qui le gouvernait avant qu'il y ait eu des dieux? Quand, où, par qui ont été engendrés le premier dieu et la première déesse? Est-ce que les dieux engendrent toujours? S'ils n'engendrent plus, pourquoi ont-ils cessé? s'ils continuent, ils doivent être en nombre infini; mais lequel est le plus puissant? Voilà comment il faut argumenter, sans railleries, sans injures, doucement et avec modération. Par moments, il faut faire la comparaison avec nos dogmes, et attaquer ainsi leurs superstitions comme de flanc. Qu'ils rougissent, mais de confusion, non de colère. Qu'ils sentent que nous n'ignorons aucun de leurs rites, ni aucune de leurs fables. »

Comme on s'adresse à des âmes grossières, Daniel propose des arguments à leur portée : « Si vos dieux sont tout-puissants, bienfaisants et justes, non seulement ils récompensent leurs fidèles, mais ils doivent aussi punir leurs contempteurs. Et s'ils le font dès cette vie, pourquoi épargner les chrétiens qui leur *ont arraché le* monde? Les chrétiens pos-

sèdent les terres fertiles en vin, en huile, en toutes productions, ne laissant aux païens et à leurs dieux que des territoires toujours glacés... » Il faut, ajoute-t-il, insister souvent sur ce fait que le monde est aux chrétiens, et qu'en comparaison des chrétiens ceux qui tiennent encore pour les idoles sont bien peu nombreux (1).

Nous savons que la prédication de saint Augustin était accompagnée de miracles. Mais nous n'avons ici que des légendes médiévales. Elles ont du moins ce trait de haute vraisemblance qu'elles supposent un apostolat pénible; elles montrent que la conversion n'allait pas sans répugnances, et les miracles des missionnaires étaient souvent des miracles de justice.

Un jour, une tribu repousse Augustin les armes à la main, menaçant de le brûler vif, lui et ses compagnons. On répondait par de grands éclats de rire à toutes ses promesses de vie éternelle. Le saint se met en prière, demandant à Dieu d'éclairer les pauvres gens. Et voilà qu'un feu invisible les prend tous aux entrailles ; leur peau se dessèche, se durcit, s'encroûte, se fendille et le sang coule. Vieillards et enfants, hommes et femmes, sont pris de la mystérieuse maladie; c'était le *mal des ardents*. On courut sur les pas du saint : on se soumit, et l'eau du baptême fit disparaître l'horrible gangrène.

Ailleurs, un pauvre jeune sourd-muet, perclus, se traînait sur les genoux : le saint le rencontre et le guérit; mais voilà le miraculé qui vient à l'église, —

(1) S. Bonif., *Epist.*, 15.

sans doute à Canterbury, — et, tout fier d'être à ses sens, il en use et abuse, il bavarde, au grand scandale des fidèles. Aussitôt il re- dans son mal, jusqu'à ce que, repentant, il igne au saint qui le guérit une seconde fois. ant une prédication même miraculeuse, le pa- ne ne pouvait disparaître en si peu d'années. d'être complètement vaincu, il devait avoir ites renaissances. Le Kent fut vite converti, et nent en somme. Mais il suffira d'une passion te au cœur d'un prince pour le rejeter un ins- plein paganisme et entraîner des milliers d'a- ies.

II

endant, sous l'action persévérante des mis- ires, en dépit des difficultés de tout genre, les commençaient à s'élever. Des deux enfants roi Ethelbert avait eus de la reine Berthe, l est vrai, qui devait lui succéder sur le trône, pas chrétien. Mais sa fille Ethelburga se t dès-lors à ces vertus qui allaient bientôt lui écessaires, pour jouer à son tour en Northum- rôle de Clotilde.

le roi Ethelbert, nous sommes un peu mieux gnés : il nous reste des documents authenti- e sa piété, des lois, des actes et des chartes. s forment le plus ancien code pénal de la lit-

térature saxonne. A travers un texte obscur, chargé de mots non encore expliqués complètement, on sent vaguement l'influence chrétienne. Tous ces articles ont dû être sanctionnés par le Witenagemot, ce parlement embryonnaire où déjà siégeaient les évêques. Augustin put donc les discuter, au même titre que les seigneurs laïcs.

Ethelbert ne s'était guère latinisé. Les relations plus fréquentes avec le continent, où la monarchie franque gardait tant de formes romaines, surtout l'influence des moines italiens, auraient pu contribuer à mettre sur les institutions germaines, en Angleterre, le cachet de Rome. Ce fut peu de chose. La romanisation fut tout extérieure. Les rois, un peu plus tard, cherchèrent à reproduire la cour impériale : l'un d'eux prit le titre de Basileus. On copia vaille que vaille les monuments romains ; on fouilla les ruines et on imita les bijoux trouvés sous les décombres. Les sceaux saxons reproduisirent grossièrement des effigies romaines, comme celui de Durham qui représente un Jupiter tonnant, avec l'exergue naïve *Caput Oswaldi regis;* ou la monnaie d'Ethelbert qui porte au revers la louve du Capitole et les deux jumeaux. Le seul détail important a été conservé par le Vénérable Bède. « Entre autres biens dont son peuple fut redevable à Ethelbert, on doit compter ces décrets judiciaires qu'il établit, à l'exemple des Romains, en les discutant dans le conseil des sages. »

Il faut admirer la discrétion avec laquelle procéda Augustin. Bien loin de chercher à imposer les principes de la jurisprudence romaine, il respecta les

traditions germaines, se contentant d'y faire
-er un commencement d'esprit chrétien. C'est
élément teuton qui persévère dans le système
mpensations pécuniaires, réglé par Ethel-
a son conseil. Le détail en est franchement
e. Si, dans une rixe, on se bat jusqu'à mettre
s os de son adversaire, amende de 3 schelings;
est attaqué, 4 schelings; pour une épaule dé-
30 schelings; pour une oreille arrachée, 12
ngs; pour une oreille crevée, 25 schelings;
e lobe de l'oreille percé, 3 schelings; et ainsi
atres membres et de toutes les espèces possi-
le blessures.

is voici qui est d'inspiration ecclésiastique :
elbert voulait, nous dit Bède, donner sa protec-
à ceux dont il avait accueilli la personne et la
rine. » En conséquence, l'article 1[er] de son code
al porte sur le vol des biens d'église, et il en fixe le
gild, c'est-à-dire la proportion à suivre pour les
endes et les restitutions. Saint Grégoire voulait
e l'on se contentât de la restitution pure et sim-
mais Ethelbert connaît son peuple, et sait
l mesure la dignité de chacun à ce qu'on paie
d on lui fait tort. Si un homme libre vole les
s du roi, il en rendra 9 fois plus. (Art. 4.)
s si ce sont les biens de Dieu, le wergild est
; 11 pour l'évêque; 9 pour le prêtre, qui se
ve ainsi l'égal du roi; 6 pour le diacre et 3 pour
clerc.

Il y a plus. La vieille coutume germaine, pour
donner un recours aux faibles contre les violents,
avait fait *du roi le protecteur* de la *paix*, c'est-à-

... le ...

... le notre ...

... fois revoir ...

... pour ...

... fois sans ...

... abandonne ...

... Et si ...

... ses ...

... en ...

s de saint Augustin et des siens? Presque toutes vieilles chartes saxonnes abondent en considé-ons semblables. « Les biens de la terre sont tran-ires; ceux du ciel sont durables; il faut donc e servir les biens périssables à acquérir ceux qui t éternels. L'homme n'apporte rien en venant monde, et en partant pour l'autre monde, il n'em-te rien. Le devoir de la charité est enjoint à omme par le commandement : *Date et dabitur vis* ». — C'est toujours « pour la guérison de on âme, pour l'absolution des mes fautes, pour on âme et celle de mes ancêtres, par amour du ieu tout-puissant, par vénération pour la Bienheu-euse Vierge Marie, mère de Dieu, par désir de la leste patrie (1). »

C'est ainsi que le saint archevêque et le saint roi éparaient l'avenir. Toutes les grandes vertus qui développeront dans les siècles suivants, toutes les lendeurs spirituelles et temporelles de l'église conne sont en germe dans ces lois, ces donations, s considérants. Nous assistons à l'aube d'une civi-ation nouvelle, au commencement de cette ère ntente fraternelle entre la royauté et l'Église i fit de l'Angleterre saxonne l'île des saints. Après igustin et Ethelbert, on aura Paulin et Edwin, dan l'Irlandais et Oswald, Deusdedit et Ercom-rt, Dunstan et Alfred, Boniface et Ina, toujours piscopat marchant la main dans la main avec la yauté. L'Église sait au besoin se passer des pou-

(1) Can. Jenkins, *Canterbury* (Diocesan histories), 1880, 54.

voirs séculiers, mais elle ne dédaigne pas, quand elle peut le rencontrer, l'appui d'un Constantin : l'exemple venu de haut est si fort pour soutenir en bas les bonnes volontés chancelantes. Autant qu'ils l'ont pu, les missionnaires ont de tout temps visé l'idolâtrie à la tête, non qu'ils estimassent plus l'âme d'un roi que celle d'un bouvier, mais parce qu'un bouvier peut être seul à se convertir, tandis qu'un roi ou un sage, Ethelbert ou Newman, en amènent toujours d'autres avec eux.

III

Cependant le zèle de saint Augustin ne pouvait se borner aux limites étroites du Kent. Il avait là désormais une base solide d'opérations, et, au besoin, un lieu de refuge, une forteresse d'où le paganisme ne pourrait chasser la foi. Cinq ans pour s'y établir solidement, c'était peu. Jusqu'où poussa-t-il, lui ou ses moines, les expéditions apostoliques au dehors, il est malaisé de le déterminer. A en croire les traditions du onzième siècle, il aurait parcouru l'Angleterre du nord au sud.

On le rencontre à Oxford : là il travaille à établir la dîme. Un seigneur résiste. « Que les excommuniés quittent l'église, » s'écrie un jour le saint, au commencement de la messe. » Aussitôt une pierre tombale se soulève, un mort sort de terre et s'en va. C'était un Breton excommunié jadis pour avoir re-

usé le tribut ecclésiastique. « Que celui qui porta l'excommunication paraisse, » ajoute le saint : et, d'une autre tombe, sort un prêtre breton, qui absout le malheureux ; ensuite, quand on l'invite à rester sur terre et à prêcher les Anglais, il refuse, et préfère le ciel à l'apostolat. Le seigneur saxon fut convaincu (1).

Puis, sur les pas de l'archevêque, dans le Northumberland, des milliers d'infidèles se convertissent d'enthousiasme. Ici la légende le confond avec saint Paulin.

Elle le conduit ensuite au sud-ouest, dans le Dorset. Là même où, trente ans seulement plus tard, un autre missionnaire romain, saint Birinus, se trouvera en abordant en plein pays païen, Augustin détruit les idoles, convertit et baptise les foules. C'est là qu'il rencontre cette bourgade infidèle qui se raille de lui, et est si terriblement punie du feu des ardents. A quelques milles, épuisé de fatigue, de faim et de soif, Augustin est consolé par une apparition de Jésus-Christ ; puis, il suffit d'un coup de son bâton pour faire jaillir une source où ses compagnons purent se rafraîchir. Le lieu s'appelait Cerne. Une église plus tard y fut bâtie ainsi qu'un monastère ; la source merveilleuse s'y voyait encore au temps du moine Goscelin (2).

Mais une historiette plus bizarre et plus célèbre est celle de ces pêcheurs qui reçurent les missionnaires au milieu des avanies et des coups, puis, les chassant, leur attachèrent des queues de poissons au bas de la robe. Le fait était populaire au moyen

(1) Acta SS. Mai, t. VI, p. 392.
(2) Goscelin, *op. cit.* 44, 45. Dugdale, *Monasticon*, p. 253.

Ethelbert. L'église nouvelle, une toute petite basi-
ue dont on vient de retrouver les fondations
onnes, fut dédiée à saint André, toujours en sou-
ir du mont Cœlius et de son monastère. Une co-
ie de moines y essaima de Canterbury, sous la
ection du nouvel évêque Justus.

Ce ne fut jamais un siège important : aujourd'hui
core, le prélat anglican qui se dit successeur de
int Justus, de Gondulfe et du Bienheureux Fisher,
t un des moins opulents d'Angleterre (1). Roches-
r resta longtemps comme une annexe de Canter-
ry. Pendant les vacances du siège métropolitain,
suffragant faisait l'intérim pour les affaires dio-
saines. Pour leurs élections, les moines de Saint-
dré se rendaient à l'église primatiale, dépo-
ient la crosse sur l'autel majeur et procédaient au
te dans la salle capitulaire de Christ Church. C'est
ce pauvre siège, où les évêques souvent ne fai-
ient qu'attendre le moment de monter plus haut,
ie le Bienheureux Fisher devait dire un jour :
Jamais je n'abandonnerai ma pauvre vieille épouse
ur la plus riche veuve d'Angleterre. »

De Rochester, Augustin passa à Londres. Là, les
ies avaient été singulièrement facilitées par la
rovidence. Le roi et fondateur du petit royaume
Essex, Sledda, avait épousé en secondes noces,
icula, sœur d'Ethelbert. Il eut, vers ce temps,
our successeur son fils Sebert. Il se peut que le

(1) Canterbury, 15.000 livres de revenu (375,000 francs) ;
ork et Londres, 10.000 ; Durham, 7.000 ; Winchester, 6,500 ;
ly, 5,500 ; Salisbury et Bath, 5,000 ; Bangor, Chichester et
xeter, 4,200 ; Rochester et Southwell 3,000 ; Sodor, 2,000, etc

[illegible] la princesse [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] la vieille capitale [illegible] disparu. L'é- [illegible] peuplé, emportant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] entourés [illegible] par la Tamise, [illegible] servait de base à [illegible] par les Saxons. [illegible] le fameux Lon- [illegible] la Tour de Londres [illegible] le seul endroit où, [illegible] une ceinture de forêts, on [illegible] Tout autour et jusqu'au bout [illegible] le désert.

[illegible] marqué par le pape [illegible] ecclésiastique. En at- [illegible] assez multipliés [illegible] allait y mettre [illegible] venus en [illegible] choisi et [illegible]

[illegible] couverte le sepul- [illegible] pour l'église [illegible] et non



e roi d'Essex, qui fit la donation : preuve que son pouvoir effectif s'étendait en dehors des limites du Kent. Un peu plus tard (610), on y fonda la troisième cathédrale d'Angleterre, et on la dédia à l'apôtre des Gentils. Plus tard, la piété des âges de foi devait élever à cet endroit un des plus vastes temples de l'occident, dont il ne reste aujourd'hui, sous les murs du gigantesque dôme protestant de saint Paul, que deux ou trois bases de colonnes dans un jardinet.

A vrai dire, cette fondation de Londres ne fut qu'un essai. Quand Mellitus, quelques années plus tard, fut chassé, nul ne le remplaça, et son nom est suivi sur la liste épiscopale d'une lacune de trente-huit ans. En 653, autre tentative, l'évêque irlandais Cedda se maintient à Londres pendant dix ans : puis vacance nouvelle. En 666, troisième essai avec l'évêque simoniaque Vini. Enfin en 675, saint Erkenwald commence définitivement la hiérarchie londonienne. Au milieu de ces vicissitudes, on perdit de vue le plan de saint Grégoire ; Londres renonçait à réclamer la primatie, et restait, jusqu'au neuvième siècle, l'avant-dernier évêché de toute l'Angleterre, n'ayant après lui que la minime église de Selsey.

V

La nouvelle de la conversion du royaume d'Essex est *une des dernières* qui parvint d'Angleterre à

saint Grégoire. L'année suivante, au mois de mars, après treize ans de pontificat, le grand pape mourait. Deux mois seulement s'écoulèrent, et, le 26 mai 605, selon le calcul le plus généralement admis, Augustin disparaissait à son tour et rejoignait son maître au sein de Dieu.

L'église abbatiale dont il avait posé la première pierre et qui devait être dans sa pensée la nécropole des archevêques, n'était pas finie. On donna au saint une sépulture provisoire dans le cimetière du monastère. En 613, l'église achevée, le corps fut porté sous le porche du nord, et on mit cette inscription :

« Ici repose le seigneur Augustin, premier archevêque de Durovernum, envoyé jadis par le bienheureux Grégoire, pontife de la ville de Rome, fortifié par Dieu du don des miracles. Il amena le roi Ethelbert et sa nation, du culte des idoles, à la vraie foi ; et, ayant accompli en paix les jours de sa charge, il mourut, sous le règne du même prince, le 7 des calendes de juin. »

La vie active de saint Augustin n'avait duré que huit ans. Les grandes lignes de son existence sont connues ; on ignore le reste. Sa vie de moine, le détail de ses vertus et de ses miracles authentiques, les circonstances de sa mort, son âge même quand Dieu le rappela à lui, tout s'est perdu pour nous. Le reste se résume d'un mot : il a été l'instrument de la papauté. La personnalité disparaît en lui derrière la fonction. La pensée originale, directrice, puissante, est à Rome, aussi ces deux grands noms sont-ils inséparables, Grégoire et Augustin. La gloire de l'un

se perd dans le rayonnement de l'autre. Il n'y a pas à rabaisser l'archevêque en le comparant au pape : il était dans l'ordre que l'instrument fût inférieur à l'ouvrier de génie qui le maniait. Mais l'ouvrier l'avait choisi entre mille pour son œuvre de prédilection : quelle autre louange vaut celle-là ?

Augustin eut donc dans la liturgie saxonne la seconde place après saint Grégoire. Le concile de Clovesho (747) porta le décret suivant : « Le jour de la naissance au ciel du bienheureux pape Grégoire, et le septième des calendes de juin, jour de la déposition de saint Augustin, archevêque et confesseur, envoyé par le susdit pape Grégoire, notre père, à la nation anglaise, pour lui porter la science de la foi, le baptême et la connaissance de la patrie céleste, seront célébrés comme il convient par tous avec grand éclat. Ce seront jours fériés dans les églises et dans les monastères ; le nom de notre bienheureux père et maître Augustin suivra immédiatement dans les litanies celui de saint Grégoire. »

lte. On n'avait point rompu le lien avec Rome : ais la colonie romaine de Canterbury était tenue à l'écart. A en juger par un petit fait, il y avait des valtés qui déjà la traitaient en ennemie, presque n schismatique. Vers cette époque-là, on voit séjourner à Rome un abbé nommé Dagan, présentant l'approbation de saint Grégoire les règles monastiques de saint Luan, Irlandais. Est-ce le même qui, à quelque temps de là, passe par Canterbury, refuse de s'asseoir à la table des missionnaires et n'accepte point leur hospitalité ? (1)

De plus, l'écho venait jusqu'à Canterbury des singulières incartades que le grand moine saint Columban mêlait alors à ses admirables vertus. On y connaissait, au moins par ouï dire, cette âme de Celte, impétueuse, tour à tour humble et altière, douce et impérieuse, tendre et impatiente, ces étranges sommations faites aux papes et aux conciles d'avoir à se ranger à son opinion. Rome laissait dire, mais tout le monde sentait que l'union dans la charité était en souffrance.

Saint Laurent et ses collègues écrivirent au clergé gallois : il n'y eut pas de réponse. Ils se tournèrent vers l'Irlande et envoyèrent une lettre dont il ne nous reste que ce passage découragé : « Nous ne connaissions pas cette terre où l'on nous envoyait, pensant qu'on y suivait les coutumes de l'Église universelle. Nous avions une vénération égale pour les Bretons et les Scots : quand nous connûmes davantage les Bretons, nous crûmes que les Scots valaient

(1) Bède II, ch. 4. Acta SS. ; mens. aug., vit. S. Luani.

mieux. » Mais, ajoutent les évêques, « la conduite de Dagan et de Columban nous a détrompés. »

Cette seconde démarche, à en croire le Vénérable Bède, ne fut pas plus heureuse que la première. On peut se demander pourtant si le vieil historien a été complètement renseigné; certains indices font croire que l'Irlande et le pays de Galles ne comptaient pas que des rebelles. On prétend qu'un évêque d'Armagh, Terenau, ou Mac Laisre, se rangea dès lors à la pratique romaine (1). Il y a plus.

Mellitus de Londres avait fait en 610 le voyage de Rome; il avait conféré avec le pape Boniface des affaires ecclésiastiques d'Angleterre. Dans un concile, il avait souscrit à des canons disciplinaires et les avait rapportés à ses collègues de Grande-Bretagne Alla-t-il les communiquer aux églises welches? On ne sait. Mais d'où vient que Mellitus a, près de saint Asaph, une église qui lui est dédiée et un village qui porte son nom, *Mèliden?* Règle générale, les églises welches portaient le nom de leur fondateur. D'où vient que dans le « Achau saint Cymreig » ou Généalogie des saints welches, immédiatement après S. Garmon (Germain d'Auxerre) on voit « Melyd le romain », l'évêque de Londres? D'où vient encore qu'un certain saint Peris, dont on faisait la fête le 11 décembre, qui vivait à cette époque et était de race welche, porte dans un très vieux manuscrit le titre énigmatique de cardinal de Rome? Ne serait-ce pas que d'autres tentatives de paix furent faites dont on a perdu tout souvenir? Ne serait-ce pas

(1) Haddan and Stubbes, I, ann. 604, 610.

à côté des Celtes turbulents et indisciplinés, il en avait d'autres, tenaces encore, mais moins irés par la haine? Par malheur les premiers uls faisaient du bruit, et l'histoire n'a entendu l'eux.

Hélas! la menace que, dit-on, leur avait faite ugustin en les quittant, était bien près de se réaliser. La guerre s'allumait sur toutes leurs frontières. Au sud, les luttes étaient plus âpres que jamais avec e Wessex, et les Bretons étaient battus à Bampton (614). Au nord, le terrible Ethelfrid, gagnant de proche en proche, attaquait ses voisins, les Deiriens, poussait de l'avant, et, pour prévenir une ligue entre les Deiriens vaincus et les Gallois, paraissait sous les murs de Chester. Le roi, Broc-Mael, prince de Powys, s'avança contre le Northumbrien. Sur une hauteur, tout le couvent de Bangor, deux mille moines environ, se tenait en prière; ils étaient venus là, après trois jours de jeûne, prier comme Moïse sur la montagne. « S'ils crient vers leur Dieu contre nous, déclara Ethelfrid, ils ont beau ne pas porter les armes, ils combattent contre nous. » Et il lança contre eux son armée. Quatre cents périrent. Le roi Broc-Maël n'avait même pas attendu le choc des Anglais (1).

C'était fini : sur cette tragédie de Bangor, martyre autant que châtiment, se ferme la période d'espoir pour la nationalité bretonne. Les trois tronçons de la partie encore celte de l'Angleterre

(1) Bède, II, 2. Il est inutile de réfuter l'absurde accusation *qui fait saint* Augustin responsable de ce massacre.

l'Essex, le roi Sebert était aussi zélé pour ue son oncle Ethelbert. Non content de cathédrale de Saint-Paul, dans sa ville de ·, il voulut avoir son monastère, comme ury avait le sien hors des murs. A trois ou ilomètres, dans l'îlot broussailleux de Thor- ı milieu des marais formés par la Tamise, lée l'abbaye de Westminster (610).

, ce fut le tour de l'Est Anglie. Les Angles st, dans leur territoire si bien défini, entre ber et la Tamise, plus purement Teutons tre que tous les autres, formaient le peuple s uni de toute l'Angleterre. Son roi Rœdwald it de jour en jour une puissance inquiétante les rois voisins. Peu à peu, les peuples se détant. du Kent, la zone d'influence d'Ethelbert sait plus étroite et se réduisait enfin à l'Essex; ouveau Brethwalda se préparait. En attendant, eux roi du Kent gardait sa puissance morale : lwald étant allé le visiter se laissa gagner au tianisme et revint baptisé dans son royaume. angile devait gagner par là, ce semble, une vaste due de terre, à peu près la valeur de six comtés els, Norfolk, Suffolk, Cambridge, Hertford, ford et Huntingdon.

es belles espérances, hélas! ne devaient pas er. D'abord ce fut la défection de Rœdwald; onversion hâtive n'avait guère été que politique : ré dans l'Est Anglie, sur les instances de sa me et de ses conseillers, il revint au culte de ses ètres, se contentant d'ajouter Jésus-Christ à dieux *saxons*. *Au temps* de Bède, le temple

ruine était imminente. Les jeunes princes voulant absolument, tout idolâtres qu'ils étaient, recevoir la communion avec les fidèles, comme l'avait fait leur père, et Mellitus s'y refusant avec énergie, ordre fut donné à l'évêque de quitter le territoire. Il partit. Arrivé à Canterbury, il y trouva Justus qui avait dû fuir aussi son petit diocèse de Rochester.

Les trois prélats étaient découragés : après tant d'efforts, tout croulait. Depuis combien de temps la lutte entre eux et les princes durait-elle? Bède n'en dit rien : il est à croire que les missionnaires ne cédèrent que lorsque tout espoir humain eut disparu.

A vrai dire cependant, cette partie de leur histoire ne laisse pas que de décevoir. Il y a bien des circonstances atténuantes en leur faveur, et pourtant on leur voudrait plus de constance dans l'épreuve. On ne peut s'empêcher de se souvenir que les compagnons d'Augustin avaient cédé au découragement, dès le début de leur carrière apostolique. L'Église les tient pour saints quand même, car enfin leur vie fut dure et ils moururent à la peine. D'où vient, malgré tout, qu'il manque quelque chose à ces premières pages de l'histoire ecclésiastique anglaise? On y cherche des martyrs.

Mellitus et Justus passèrent en Gaule pour y servir Dieu en paix et attendre la fin de la tourmente. Laurent allait les imiter. La tradition de Canterbury veut que saint Pierre en personne soit intervenu. Une nuit que l'archevêque, après de longues prières pour son église, s'endormait sur sa natte dans la basilique abbatiale, l'apôtre lui apparut; à coups de

fouet, il lui mit le corps en sang. Quand le roi vit ces plaies, le lendemain, et apprit que tout cela avait été souffert pour lui, il céda à la grâce, mit fin à son scandaleux inceste, rejeta l'idolâtrie, se fit baptiser, bâtit dans l'abbaye une église nouvelle à la sainte Vierge et fit revenir Mellitus et Justus (1).

Les beaux jours d'Ethelbert et d'Augustin recommencèrent pour le Kent. Justus put rentrer en paix à Rochester. Mais à Londres, des guerres malheureuses contre les Gewissas du Wessex n'avaient pas éclairé les jeunes princes; les païens avaient repris tout pouvoir, et fermaient le royaume au christianisme. De cette apostasie il résulta que la primatie fut à jamais perdue pour la future capitale de l'Angleterre.

Saint Laurent mourut en 619. Son successeur était tout désigné : ce fut Mellitus. Goutteux et âgé, mais ardent toujours, il ne gouverna Canterbury que cinq ans. Justus lui succéda, laissant son église de Rochester au moine Romanus. Son épiscopat dura six ans, de 624 à 630.

Les conversions continuaient; mais ce n'était plus, comme sous Augustin, le temps des baptêmes en masse : l'apostolat était de plus en plus affaire de patience et de longueur de courage. Le pape Boniface en envoyant le pallium à Justus (2), le

(1) Bède, II, 4, 5, 6.

(2) Ni Laurent ni Mellitus ne l'avaient reçu. Sans doute, on songeait, à Rome, que les espérances conçues par saint Grégoire étaient lentes à se réaliser, que les églises ne se multipliaient pas assez pour justifier l'envoi du pallium. Sous Justus, avec l'apostolat de saint Paulin, les choses changèrent. (Bède, II, 8.)

. apostoliques remportées à
i.a conversion des nations
jour, et, qu'après plus de
stât encore des idolâtres à
ceux-là seuls s'en étonne-
a'il faut de tombes de mis-
une base solide à l'édifice
ile.

Il faut se repre...
dans le passage da
la plupart avaient eu
...ication de l'Evangile
... d'abord en 1849, la gu
... Deiravimen

Puis en 607, la puissance d'Ethelbert, roi du Kent, s'éparpille : son empire manquait de cohésion, simple fédération où chaque élément gardait sa valeur propre. Le premier à se détacher fut l'Est Anglie, avec son roi baptisé, mais toujours idolâtre, Rœdwald. La Mercie suivit; et le Kent resta isolé dans son coin. Pendant ce temps, Ethelfrid le ravageur, bataillait sur ses frontières avec les Calédoniens christianisés et les Welches. A l'intérieur, les Déiriens, mal soumis, communiquaient, à travers la grande forêt d'Elwen, avec les rois bretons. Là en effet s'étaient réfugiés les restes de la famille de cet Aella, dont le nom avait retenti jadis aux oreilles de saint Grégoire, sur les marchés de Rome. Alors, en 613, Ethelfrid frappa un coup vigoureux et remporta sur les Welches, sa grande victoire de Chester, où moururent les moines de Bangor.

Les deux fils d'Aella erraient fugitifs de royaume en royaume. L'un, dont le nom reste inconnu, disparaît, on ne sait comment; son fils Hereric est empoisonné chez le roi breton Cerdic. L'autre, qui sera saint Edwin roi et martyr, fuit partout devant la haine du roi de Northumbrie. Il cherche un refuge chez le prince du royaume naissant de Mercie, Cearl : il y épouse même la fille du roi, nommée Quaenburg. Mais là encore il faut céder et fuir plus loin. En 617, il était dans l'Est Anglie, à la cour de Rœdwald.

Laissons ici la parole au Vénérable Bède. « Rœdwald avait promis à l'exilé de le protéger contre les embûches de son ennemi. Mais, quand Ethelfrid apprit où était Edwin, et qu'il vivait chez ce roi,

sur le pied de l'égalité avec les courtisans, il envoya promettre à Rœdwald une grande somme d'argent, s'il voulait le mettre à mort. On refusa. Il envoya une seconde fois, une troisième, offrant toujours davantage, et de plus, menaçant de la guerre. Soit crainte, soit corruption, Roedwald céda, et promit de tuer ou de faire tuer Edwin. Un ami très fidèle éventa la chose; et, entrant dans la chambre où le prince se disposait à dormir, (on était aux premières heures de la nuit) il le fit sortir, lui raconta la faiblesse du roi et ajouta : « Si vous voulez, je vous ferai sur l'heure passer la frontière, et vous mènerai où ni Rœdwald, ni Ethelfrid ne pourront vous rejoindre. » Edwin répondit : « Merci pour votre amitié, mais je ne puis faire ce que vous me suggérez; le traité que j'ai conclu avec un si grand roi, je ne puis être le premier à le rompre, puisque Rœdwald ne m'a fait aucun mal... Bien plus, si je dois mourir, mieux vaut mourir de sa main que de la main du premier venu. Et puis, où fuir? Toutes les provinces de la Bretagne, voilà tant d'années que je les parcours en vagabond, poursuivi par mes ennemis? » L'ami s'en alla. Edwin resta seul dehors, assis tout triste devant le palais; un flot de pensées lui venait en tête,... Que faire? où se tourner? il ne savait.

« Il y avait déjà longtemps que les angoisses silencieuses de son âme, et un feu caché, le tourmentaient. Tout à coup, dans le silence de la nuit profonde, il vit un homme s'approcher dont le visage et le costume lui étaient inconnus. Il eut peur. L'étranger vint à lui, le salua, lui demanda

rquoi à cette heure, où tous reposent ensevelis s le sommeil, seul et triste, il veillait, assis sur terre.

Le prince répliqua : « Que vous importe si asse la nuit chez moi ou dehors? »

— « Ne croyez pas, reprit l'étranger, que nore d'où viennent votre tristesse et votre in-mnie et pourquoi vous êtes assis dehors et soli-re. Je sais fort bien qui vous êtes, ce qui vous lige, et ce que vous craignez. Mais, dites, quelle compense donnerez-vous à l'homme, s'il en est a, qui chassera vos douleurs, et persuadera à dwald de ne vous faire aucun mal et de ne pas livrer à vos ennemis? »

Edwin répondit qu'il ferait tout son possible r marquer sa reconnaissance. L'autre ajouta :

— « Et s'il vous promet, que, sans mentir, débar-é un jour de vos ennemis, vous serez roi, et plus d roi, non seulement que vos ancêtres, mais que les rois d'Angleterre? »

Edwin n'hésita pas à s'engager, si quelqu'un ait lui accorder un tel bienfait, à l'en payer ement. Et l'étranger, une troisième fois :

— « Si l'homme qui vous aura fait ces prédic-en toute vérité, peut vous donner, sur votre t et votre vie, des conseils autrement salutaires tout ce qu'ont jamais pu entendre vos ancêtres vos proches, consentirez-vous à lui obéir et à re ses avertissements? »

Edwin déclare qu'il le suivrait en tout...

à dessus, l'homme qui parlait lui mit la main r la *tête, disant* : « Lorsque quelqu'un

tions anglaises. La Providence est admirable dans ses voies : le vainqueur allait trouver la foi dans son triomphe; les fils du vaincu devaient la rencontrer dans leur exil.

II

Le roi pouvait avoir trente ans. Intelligent et actif, il commença, dit la tradition, par se fortifier au nord contre les Pictes, en fondant la citadelle dite le Bourg d'Edwin, Édimbourg. Puis commença une ère de conquête et de gloire.

Pour capitale, il avait York. Ce n'était pas une petite ville sans histoire comme Canterbury. Au temps où elle s'appelait Eburacum, elle avait été capitale d'une province romaine. Et Rome en gardait encore le souvenir, puis qu'Augustin devait, dans les plans de saint Grégoire, y fonder une métropole. Dans un des cantons les plus riches et les plus fertiles de la Grande Bretagne, sur la route naturelle des armées et du commerce entre le nord et le sud, au confluent de deux rivières importantes, Eburacum avait été sous les Romains, la plus forte des villes du nord. Un camp fortifié, datant de Trajan, marque le noyau de la vieille cité. Bientôt, la population grandissant, elle fit éclater cette limite trop étroite et se répandit sur la plaine; elle s'étendit sur les bords de ses deux rivières, avec le cimetière des riches le long d'une route, celui des

pauvres sur une autre, et partout des villas et des briqueteries. Septime Sévère en fit une capitale de province et un centre militaire; Constance Chlore la prit pour résidence; Constantin y naquit, et, en souvenir de ce grand événement, la ville compta plus tard jusqu'à trois églises dédiées à sainte Hélène.

Depuis longtemps sans doute, Eburacum avait sa chrétienté et ses basiliques. Son évêque Eborius siégea au concile d'Arles. Les légendes nomment parmi ses successeurs saint Samson de Dol en Bretagne, et Pyramus, chapelain du roi Arthur. On connaît le nom du dernier évêque, Tadioc, qui, à la fin du sixième siècle, s'enfuit devant les Anglais avec son peuple, comme celui de Londres, et se réfugia dans le pays de Galles (1).

Eburacum dès lors tombait en ruines; mais, au temps de Charlemagne, il en restait encore assez pour arracher des cris d'admiration au moine Alcuin qui y avait été élevé. C'est au milieu de ces murailles massives, de ces temples encore debout, de ce luxe dégradé, mais toujours merveilleux pour des yeux de barbares, qu'Edwin s'établit.

Du haut des vieilles tours romaines en pierres de taille et assises de briques, il voyait à quelques milles, du côté de l'ouest, la lisière d'une immense forêt, Elmet, cachant derrière ses profondeurs un royaume breton. Le jeune roi avait là une injure à venger, l'empoisonnement de son oncle Héréric: la forêt fut conquise, et toute la province, en arrière, jusqu'à la mer d'Irlande. Puis, du port de Chester

(1) Dixon, *Lives of the archbishops of York*, t. I, introd.

il s'embarqua pour soumettre les îles de Man et d'Anglesea.

Cependant Rœdwald était mort, et avec lui son œuvre ; peu à peu les provinces du centre passèrent à Edwin. Au bout de quelque temps, le Wessex était le seul royaume important qui n'eût pas encore cédé à la pression du nord.

Le Kent, à cette époque, était bien peu de chose. Edwin cependant, pour diminuer d'autant les chances du dernier adversaire qui lui restait, chercha l'alliance du fils d'Ethelbert, Eadbald, en lui demandant la main de sa sœur Tate, ou Ethelburga. C'est là que Dieu l'attendait pour lui donner la foi.

« Une première fois, raconte le vénérable Bède, il avait présenté sa requête par ambassadeurs. La réponse fut qu'une vierge chrétienne ne pouvait être donnée en mariage à un païen, de peur que sa foi et les sacrements du roi céleste ne fussent profanés par le voisinage d'un roi ignorant le vrai Dieu. Cette réponse portée à Edwin, le roi promit de ne rien faire de contraire à la foi chrétienne professée par cette jeune fille. Il lui permettrait à elle, et à tous ceux de son culte, hommes et femmes, qui la suivraient, la liberté pleine de vivre en chrétiens. Il ne se refusait pas non plus à embrasser lui-même cette religion, si, examinée dans le conseil des sages, elle était reconnue meilleure et plus digne de Dieu.

« La jeune fille est donc promise et envoyée à Edwin : et, selon les conventions, on ordonne évêque, un homme chéri de Dieu, Paulin, qui devait la suivre, elle et ses compagnons, pour les empêcher *de se souiller* au contact des païens, et, par des

exhortations quotidiennes, par la célébration des mystères, les confirmer dans leur foi.

« L'ordination fut faite par l'archevêque Justus, le 12 des kalendes d'août, l'an de l'Incarnation du Seigneur 624 (1) ».

Le nouvel évêque nous est connu. Il était venu de Rome, en 601, avec Mellitus; et, depuis ce temps, sous Augustin et ses successeurs, il avait travaillé avec un grand zèle à étendre le règne de l'Évangile. Le champ d'apostolat que la Providence ouvrait devant lui était immense : c'était près de la moitié de l'Angleterre, régions médiocrement peuplées, et où les centres de population étaient séparées par de vastes solitudes, forêts, marécages, bruyères. Si quelque débris des races anciennes subsistait, cela se réduisait à si peu de chose que l'histoire ni la légende n'en ont gardé souvenir (2). Seule la philologie fournit de rares indications : encore, les mots celtiques épars dans l'anglais moderne ont pu y filtrer à des époques postérieures, par suite des rapports entre les comtés welches et les comtés anglais de l'ouest. C'était donc le paganisme pur que Paulin rencontrait.

Les premiers temps furent pénibles à l'apôtre; car il prenait sa tâche au sérieux. « Il était entré chez le roi Edwin avec la jeune princesse, pour lui servir de compagnon dans son hymen terrestre, — c'est le vénérable Bède qui parle. — Mais lui, appliqué de toute son âme à mener la nation, où il venait

(1) Bède II, 9.
(2) Green, *op. cit.*, p. 137.

d'arriver, jusqu'à la connaissance de la vérité, cherchait, selon le mot de l'apôtre, à en faire la chaste épouse de l'unique époux, le Christ. Quand il fut dans cette province, il travailla beaucoup à empêcher, Dieu aidant, les défections de ceux qui l'avaient suivi, et, s'il le pouvait, à amener par sa prédication quelques infidèles à la grâce de la foi. Mais, comme le disait l'Apôtre, après avoir beaucoup travaillé par la parole, il vit bien que Satan, le dieu de ce monde, avait aveuglé l'esprit des gentils, pour que ne brillât pas à leurs yeux l'éclat magnifique de l'Évangile du Christ (1). »

Un an se passa dans ce labeur ingrat. Cependant le roi du Wessex, Cwichelm, avait regardé l'union d'Ædwin avec une princesse du Kent comme une déclaration de guerre. Selon les mœurs du temps, avant d'engager ouvertement les hostilités, il essaya de la trahison. Un assassinat le débarrassant du roi son ennemi, la moitié de sa tâche serait faite; toute l'Angleterre du centre passerait d'elle-même au plus fort. C'était en 626; Edwin tenait sa cour, dans une de ses résidences, près de la Derwent, aux fêtes de la déesse Easter; Paulin et ses chrétiens célébraient le jour de Pâques. Un envoyé de Cwichelm, nommé Eumer, se présenta, porteur d'un message. Introduit et admis à parler, il expliquait l'objet de sa mission, lorsque, soudain, il se leva, et, un poignard en main, bondit sur le roi. Un des thanes ou fidèles d'Edwin, Lilla, se précipita et reçut le coup; l'arme était empoi-

(1) *Bède II, 1.*

sonnée. Mais Enmer avait frappé si fort, qu'à travers le corps du courtisan, le roi fut atteint; une bagarre suivit, où le Saxon en se défendant, tua un autre soldat, et finit lui-même par succomber. Par bonheur, la blessure du roi était légère.

« Or, cette nuit là même, nuit sacro-sainte de la Pâque du Seigneur, la reine donna au roi une fille, qu'on appela Eanfled. Et comme le roi, en présence de l'évêque Paulin, rendait grâces à ses dieux de cette naissance, l'évêque, de son côté, se mit à rendre grâces au Seigneur Christ, disant que par ses prières il en avait obtenu pour la reine un enfantement sans danger et sans grandes douleurs. Charmé de ces paroles, le roi promit de renoncer aux idoles et de servir le Christ, si, dans la guerre qu'il allait entreprendre contre le prince meurtrier, Dieu lui conservait la vie et lui donnait la victoire. Comme gage de sa promesse, il permit à Paulin de consacrer sa fille au Christ. Elle fut baptisée, le saint jour de la Pentecôte, la première du peuple Northumbrien, avec onze femmes (1) de la maison du roi. »

La campagne fut heureuse (626), et le Wessex, vaincu, châtié, reconnut la domination d'Edwin. Dès lors, tout le pays de langue anglaise ne formait plus qu'un empire. De retour dans ses provinces du nord, le roi vainqueur songea à tenir les promesses faites à l'évêque : mais il ne se hâta pas. Il avait cessé de rendre un culte aux idoles, et « dès ce moment, avec un grand zèle, il se faisait instruire sur

(1) Bède (II, 9) ne donne pas ce dernier détail : il est emprunté à une paraphrase saxonne, citée dans l'édition de *Smith ad h. loc.* cf. Bède, Edit. Hussey, p. 93.

la foi par le vénérable prélat. Puis, avec ceux de ses thanes dont il estimait davantage la sagesse, il discutait et demandait leur avis. Et, comme il était naturellement très réfléchi, on le voyait souvent qui allait s'asseoir seul à l'écart. Il se taisait. Mais au fond de son cœur, des voix secrètes parlaient, et il se demandait ce qu'il fallait faire, et quelle religion suivre. »

Ce que se disait le jeune roi, on peut le deviner. Tant de choses mystérieuses s'étaient accomplies : il se souvenait des prédictions de cet étranger, lui promettant le salut, une couronne, et une grande puissance; et tout s'était réalisé. En somme, il était le seul roi indépendant de toutes les nations teutonnes de l'île : le Kent ne comptait pas, le Wessex était écrasé et soumis; dans l'Est Anglie, le fils de Rœdwald régnait, — la reconnaissance imposait à Edwin le devoir de respecter l'indépendance de ce royaume, — mais il ne régnait que sous l'autorité suprême de la Northumbrie.

Puis il subissait l'influence de l'évêque; il se rappelait ses prédications; il comparait saint Augustin convertissant Ethelbert à Paulin essayant de le convaincre. Il songeait à cette lettre reçue de Rome quelque temps auparavant, où le pape Boniface V lui montrait l'univers entier soumis à Dieu, Père, Fils et Esprit-Saint; près de lui le roi Edbald et ses peuples déjà baptisés, et la reine elle-même, cette chair de sa chair illuminée elle aussi des splendeurs de la foi (1).

(1) *Bède, II, 10.*

Une autre lettre pontificale était venue pour Ethelburga, l'exhortant avec insistance à prier, à agir pour la conversion de son mari, afin que l'union fût complète, union des âmes comme des corps. Le pape avait joint de petits présents. Il n'était guère riche : au roi il offrait une chemise brodée d'or et un manteau de laine venu d'Ancyre ; à la reine, un miroir d'argent, et un peigne d'ivoire doré.

Edwin songeait à tout cela, et ne se décidait pas ; cependant il avait promis à l'évêque de se donner au Christ, si le Christ lui donnait la victoire sur ses ennemis, et le Christ lui avait donné la victoire.

Paulin assistait à ces perplexités du roi, et s'en étonnait peut-être, habitué qu'il était de longue date aux coups de tête des barbares, aussi prompts au mal qu'au bien, plus habitués à se décider qu'à réfléchir. Ethelbert avait été autrement rapide à prendre sa résolution à la voix de saint Augustin. Une objection pouvait arrêter le roi. On avait l'air de lui montrer la religion du Christ et la prospérité temporelle marchant de pair. Et cependant, qu'était devenue la prospérité du Kent? Il faut bien avouer que les faits donnaient tort à l'argument. Dieu vint en aide à la bonne volonté du roi.

« Paulin voyait, dit Bède, que l'orgueil de cette âme royale avait de la peine à entrer dans la voie salutaire de l'humilité ...» Un jour donc que le roi était assis tout seul, à réfléchir sur ce problème religieux qui l'inquiétait, l'homme de Dieu vint à lui et, lui mettant la main sur la tête, il lui demanda « Reconnaissez-vous ce signe? »

Edwin frémit; comment Paulin savait-il son secret? « Il semble, dit Bède, que Dieu le lui ait révélé. » Il allait tomber aux pieds de l'évêque, quand celui-ci le releva et lui dit doucement : « Voici que, par la grâce de Dieu, vous avez échappé à vos terribles ennemis; voici que ce royaume tant désiré, par la grâce de Dieu, vous l'avez. Allons! ne différez pas à accomplir votre troisième promesse; croyez en lui, obéissez-lui. Il vous a arraché aux périls de la terre, et donné les honneurs temporels : si vous consentez à suivre sa volonté qu'il vous prêche par moi, il vous délivrera aussi des maux éternels, et vous fera participant de son royaume céleste (1). »

Le roi répondit qu'il consentait à tout. Mais il voulait en parler aux chefs, ses amis et ses conseillers. Son but n'était pas de se décider sur leur avis, mais de leur donner l'occasion de suivre son exemple. Paulin consentit. Le grand conseil, ou Witenagemot, fut convoqué.

« Réunion célèbre, dit l'historien Green, et d'un haut intérêt, puis qu'elle nous montre par où surtout le christianisme entrait dans l'âme de nos ancêtres. Alors, comme aujourd'hui, ce qui touchait les esprits plus élevés, c'était cette lumière que la foi projette sur les ténèbres où s'enveloppe notre vie, ombres de l'avenir et ombres du passé. »

On était aux portes d'York, près d'un emplacement dédié de temps immémorial au culte des dieux bretons, romains ou saxons. Il y avait là un temple, c'est-à-dire une enceinte sacrée, une chapelle

(1) Bède, II, 12.

et des idoles : la localité s'appelle encore aujourd'hui Godmundham, « le clos des dieux ».

Le roi demanda à chacun ce qu'il pensait de cette doctrine encore nouvelle et de cette nouvelle manière d'honorer la divinité.

Le premier qui répondit fut un prêtre païen, Coifi. Il tint un discours de sceptique et de désabusé assez vulgaire.

« A vous de voir, ô roi, ce qu'on vous prêche. Quant à moi, en toute sincérité, je vais dire mon expérience. Il n'y a pas l'ombre de vrai, pas l'ombre d'utilité dans la religion que jusqu'ici nous avons professée. La preuve, c'est que, parmi vos sujets, nul n'a eu plus de zèle que moi pour le culte des dieux ; cependant, combien ont plus reçu de vous, en bienfaits et en dignités? combien dont les projets ont mieux réussi? Si nos dieux valaient quelque chose c'est moi qu'ils auraient d'abord récompensé, leur fidèle serviteur. Donc, si ce qu'on nous prêche semble, après examen, meilleur et plus solide, reste à l'accepter, et sans tarder. »

Étranges paroles où le bon sens se mêle de mauvaise humeur. Plusieurs trouvèrent que Coifi avait bien parlé ; on ne voit pas dans le récit du Vénérable Bède qu'il y ait eu de controverse ; les sentiments intimes du roi étaient trop clairs, et nul peut-être ne se souciait de les contredire. C'est alors qu'un des assistants se leva, et, se rangeant à l'avis du prêtre, ajouta cette délicieuse parabole si souvent citée :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois dans les jours d'hiver, lorsque *tu es assis* à table avec tes comtes et tes thanes. Ton

feu est allumé et ta salle chauffée, et il y a de la pluie, de la neige et de l'orage au dehors. Vient alors un passereau qui traverse la salle à tire d'aile : il est entré par une porte, il sort par une autre ; ce petit moment, pendant lequel il est dedans, lui est doux, il ne sent point la pluie ni le mauvais temps de l'hiver ; mais cet instant est court, l'oiseau s'enfuit en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur la terre, en comparaison du temps incertain qui est au delà. Elle apparaît pour peu de temps ; mais quel est le temps qui vient après, et le temps qui est avant ? Nous ne le savons pas. Si donc cette nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu plus sûr, elle mérite qu'on la suive (1). »

Ainsi donc ces rudes Germains, que nous nous imaginons peut-être uniquement préoccupés des grossières jouissances de la vie présente, avaient, eux aussi, « cette inquiétude, ce sentiment de l'immense et obscur au delà » (Taine). C'est le secret de la vie que demandaient ces barbares ; Ethelbert, dans sa première entrevue avec saint Augustin, n'avait laissé voir qu'un calme bon sens, mêlé de superstitions enfantines. Ici nous descendons plus avant dans les âmes, et si le thane northumbrien est le seul dont l'histoire ait gardé les mélancoliques paroles, combien d'autres avaient passé par les mêmes doutes ? Edwin lui-même, dans ses longues heures de méditation silencieuse, se demandait-il autre chose ?

(1) *Trad. Taine.*

Le prêtre Coifi parla encore : il sentait qu'il fallait mieux qu'une délibération; il ne connaissait pas, lui, comme son roi, les douloureuses hésitations de la conscience. Ame fougueuse et prompte, il voulait agir. « Que Paulin s'explique, dit-il. » Et quand Paulin eut achevé son discours, « Voilà longtemps, reprit le prêtre, que je le savais : c'est le néant que nous adorions. Plus je mettais de soin à chercher la vérité dans mon culte, moins je la trouvais. Je l'avoue. La vérité brille dans ce qu'on nous annonce; c'est la vie, le salut, le bonheur éternel qu'on nous apporte. »

Autres paroles bien notables. Il y avait donc alors dans ce milieu, nourri de fables sombres et absurdes, des âmes que leur mythologie ne satisfaisait point, qui réfléchissaient et qui cherchaient. Était-ce pour répondre à ces doutes que plusieurs imaginaient, dit-on, un dieu suprême au-dessus d'Odin, auteur de tout ce qui existe, éternel, vivant, être terrible qui ne change pas, qui vit et gouverne d'âge en âge, et dirige tout du grand jusqu'au petit; puis un ciel au-dessus de Valhalla, où l'éternité ne se passât pas à se battre; et un enfer, au delà de l'enfer présidé par Héla, abîme sans fond, toujours béant pour dévorer jusqu'à leurs dieux.

Le discours du prêtre et celui du seigneur forment un de ces trop rares documents qui laissent entrevoir dans ces esprits barbares des profondeurs mystérieuses. Ceux-là peut-être en comprendront toute la portée, qui, plus au courant de ce qui se sse encore aujourd'hui dans les missions loin-

taines, savent combien de fois le prêtre rencontre de ces âmes dont on ne peut dire qu'une chose : elles attendaient.

Coifi ajouta : « Et maintenant, ô roi, je propose que ces temples et ces autels, que nous avons consacrés si inutilement, nous les maudissions, et les livrions aux flammes. »

Le roi répondit en donnant son assentiment à Paulin et en se déclarant chrétien. Puis, se tournant vers le prêtre : « Qui le premier osera profaner les autels, les temples et les enceintes sacrées? — Moi, reprit Coifi. Je les ai honorés dans ma folie : Dieu me concède sa vraie sagesse. Qui mieux que moi pourrait donner l'exemple aux autres? »

Aussitôt il demande au roi des armes et un étalon. Le prêtre germain ne devait jamais toucher à des armes et ne pouvait monter qu'une jument : on ne pouvait mieux renoncer au sacerdoce idolâtrique. Il se ceint donc de l'épée, prend une lance et saute sur un cheval. « Il est fou, disait la foule », et tous s'attendaient à voir le feu du ciel tomber sur le téméraire; mais lui, courant à la hutte sacrée, enfonça la lance dans la muraille, et, sur son ordre, ses compagnons se mirent en devoir de tout démolir et de tout incendier.

III

La grande résolution une fois prise, le roi Edwin se hâta de la mettre à exécution. Une petite

chapelle en planches fut bâtie, et dédiée à saint Pierre, pour servir aux catéchismes de l'évêque; et, le 12 avril 627, jour de Pâques, il fut baptisé.

Dès lors, commença pour l'évêque une période de travaux sans relâche. La méthode lente et sûre suivie par saint Augustin dans le Kent était impraticable dans ce nouveau champ d'apostolat. Il ne fallait pas, pour le moment, songer à fonder des églises stables partout où pouvait se manifester un mouvement de conversions; Paulin était à peu près seul, n'ayant guère d'autre compagnon connu que le diacre Jacques, homme ardent, tenace et zélé. De plus, attaché à la personne du roi, il fallait l'accompagner dans ses courses d'un bout à l'autre de ses domaines, aller de villas en villas, de la Bernicie dans le Deira, et le suivre jusqu'en dehors de ses frontières, chez les princes tributaires.

Edwin était toujours par monts et par vaux, surveillant, et rendant la justice. Aussi la paix régnait-elle dans ce que le Vénérable Bède appelle un peu timidement l'Empire d'Angleterre; et c'était un proverbe qu'au temps du roi Edwin, une femme et son enfant pouvaient aller, seuls et sans crainte, de la mer d'Irlande à la mer du nord. Le bon roi avait même fait ménager le long des grands chemins des fontaines pour les voyageurs. Nul n'aurait osé voler les vases en cuivre, qui étaient là à la disposition du premier venu, attachés à un pieu par une chaînette. Il chevauchait dans son royaume; et, au temps du Vénérable Bède, les peuples se rappelaient encore avec admiration, les beaux équipages du grand roi, l'étendard pourpre et or, toujours déployé,

même en temps de paix, et cette touffe de longues plumes flottantes, sorte de flabellum oriental sans doute, qui se balançait au-dessus de sa tête.

Paulin et son diacre suivaient; et, tandis que le roi administrait les affaires et percevait les revenus, l'évêque allait par la campagne, ordinairement le long d'un cours d'eau, et dressait une croix. Jacques, debout à côté, entonnait quelqu'une de ces mélodies grégoriennes, qu'il avait probablement été un des premiers à faire entendre en Angleterre au débarquement de saint Augustin. Les foules accouraient. L'Esprit de Dieu était sur ce peuple, et les conversions se faisaient par masses.

On suit l'évêque au travers du domaine royal, d'une ville à l'autre, et, de tous les côtés, son souvenir est resté vivant pendant des siècles. Ici c'est un puits qui garde le souvenir de son nom, là, un ruisseau, Paulin's well, Pallinsburn. On le trouve à York d'abord, où le splendide *minster*, une des plus riches cathédrales du monde, marque l'endroit où fut baptisé Edwin. Le petit oratoire en bois, élevé au centre du camp romain, était trop insuffisant pour la principale résidence royale ; et cependant le roi voulut le conserver, c'était le berceau de sa foi. Tout autour, Paulin fit élever une basilique en pierre, — Bède ne manque jamais de noter ce détail, — et ce fut longtemps comme une châsse pour cette relique.

Puis, aux environs d'York, l'apôtre est au gué de Malton, sur la Derwent, à un endroit appelé encore le Jourdain, en souvenir de nombreux baptêmes ; — à Dewsbury, au sud de Leeds, sur la Calder, où jadis

se voyaient les débris calcinés d'une église en pierre, avec une grande croix portant cette inscription : « Ici prêcha et baptisa Paulin ; » — sur la Swale, où les légendes le confondent avec saint Augustin ; — à Donafield, près de Duncaster, probablement le Campodunum de Bède, où il laissa comme souvenir de son passage une chapelle en planches avec un autel de pierre (1) ; — plus au nord enfin, à Catterick, près de Richmond, sur la Yore, dans le Deira : c'est là qu'il vint le plus souvent avec le roi.

Poussant encore plus haut, il arriva jusqu'aux limites de l'Écosse actuelle, en face de l'île sainte de Lindisfarne, que devait tant illustrer, quelques années après, le saint Irlandais Aidan. Edwin avait là, sur un petit cours d'eau, une villa, où il était venu résider avec la reine et sa cour. Paulin prêcha selon sa coutume. Or, telle fut l'affluence des Anglais qui accouraient de tous les villages, que, trente-six jours durant, l'évêque et son diacre ne cessèrent de catéchiser. Et quand les foules, toujours renouvelées, étaient instruites, il les conduisait à la rivière, et là, les baptisait par immersion. C'est par dix mille hommes que se faisaient les conversions, dit le [illegible] Roger de Wendover ajoute, dans sa chronique [illegible] plus d'idolâtres dans le [illegible] ces prodiges. [illegible] aujourd'hui [illegible] près de W[illegible]ler, dans le Northumberland.

(1) Bède, II, 14. [illegible] — [illegible] t. V, p. [illegible]

(2) [illegible]



De là, nous voyons Paulin revenir vers le sud. Il est à Southwell, où, dans les eaux du Trent, se renouvellent les baptêmes par grandes foules. Lincoln aussi se réclame de saint Paulin. Il venait de convertir le *reeve*, ou gouverneur de la province, nommé Blaecca, avec toute sa maison. Le néophyte donna une partie de sa fortune pour construire une belle église en pierre. Au temps du Vénérable Bède, les murs étaient encore debout, mais, sans toit et menaçant ruine. On y venait pourtant en pélerinage, et l'année ne se passait pas qu'il n'y eût quelque miracle. Saint Paulin était le patron de l'église fondée par lui; mais peu à peu on l'oublia, et il fut remplacé par son grand modèle, saint Paul.

IV

A ce moment, l'archevêque de Canterbury Justus venait de mourir. Il avait eu la consolation de voir doubler et tripler sous son court pontificat les conquêtes de la foi; un nouveau roi baptisé, une église nouvelle fondée, l'avaient consolé de la perte de Londres. Et déjà les plans de saint Grégoire commençaient à se réaliser : le premier noyau de la province d'York était formé, et n'avait plus qu'à se développer. Justus mourut le 10 novembre 630 (1),

(1) La date de sa mort, varie d'après les historiens entre *627 et 633.*

et du martyre. Quelle est donc la force cachée de la foi pour qu'à tant de siècles de distance, des races si profondément étrangères l'une à l'autre, et si différentes de caractère, Saxons et Japonais, se rencontrent tout à coup dans une même tendance au même idéal?

Dès l'épiscopat de saint Augustin, les monastères du Kent se peuplaient de Saxons. Le siècle ne passera pas que l'épiscopat ne se soit recruté presque entièrement dans les rangs anglais. Déjà Dieu a ses vues sur un moine de Canterbury, le Kantien Ithamar qui sera évêque de Rochester (644-655). De toutes les provinces, on venait déjà s'abriter sous le toit du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Deusdedit, qui sera le premier archevêque saxon (654), est venu du Wessex à une époque où à peine les apôtres de l'Évangile avaient pu y paraître en passant (1). Thomas, second évêque de l'Est Anglie, est né au pays de Gyrwas, dans les plaines marécageuses des bords du Wash. Damianus, successeur d'Ithamar (655) est du Sussex.

Puis il y a les femmes, chez qui germent déjà les idées de vie religieuse, ces femmes germaines dont Tacite avait vanté la pureté et l'ascendant moral. Bientôt saint Aïdan fondera la célèbre abbaye d'Hartlepool pour les Northumbriennes, en même temps que, dans le Kent, la veuve d'Edwin établira le couvent de Lyminge. Déjà parmi les âmes d'élite qui s'attachent à la prédication de saint Paulin, il y a une jeune fille âgée d'environ quinze

(1) *Saint Birinus,* apôtre du Wessex n'y est venu qu'en 634.

ans, du plus pur sang d'Odin, et petite nièce du roi, qui sera la première de ces grandes religieuses anglo-saxonnes dont nul n'a plus le droit de parler après Montalembert. C'est l'abbesse sainte Hilda, la fondatrice du monastère double de Witby, mère de ute une génération d'évêques et de missionnaires, erra siéger dans un concile, comme un foi.

e de ce bel avenir réjouit les derniers jours e saint Justus. Quand il disparut, les gnons d'Augustin restaient bien peu L'ancien petit clerc et élève de saint ui, à la tête des premiers moines débar- leterre, entonnait jadis les litanies sur la iterbury, vivait encore. Témoin des emières luttes, il fut désigné pour monter à son tour sur la chaire primatiale. Honorius fut sacré par Paulin dans la fondation nouvelle de Lincoln (1).

V

La foi faisait à ce moment un nouveau pas en avant; l'Est Anglie se convertissait.

La politique y était pour quelque chose. Le royaume de Rœdwald, était, à la mort de ce roi, devenu une sorte de dépendance du Northumberland. Usant de son autorité morale de suzerain

(1) *Bède*, II, 18.

Edwin avait amené au christianisme le nouveau prince Eorpwald (628). Bientôt le parti idolatrique, là comme ailleurs, commença à s'agiter; la vieille religion d'Odin ne cédait pas sans combat, et le roi néophyte fut assassiné. Une courte anarchie suivit, pendant laquelle le royaume échappa aux mains du roi de Northumbrie; la chrétienté toute nouvelle était coupée dans sa racine. Mais Dieu avait mis en réserve des germes de résurrection. Un frère du prince martyrisé vivait en Bourgogne dans l'exil. Là, Sigebert avait trouvé la foi, fréquenté saint Columban, étudié la vie monastique et les écoles de Gaule; et quand, après trois ans d'anarchie, il reparut dans sa patrie, il amenait avec lui un évêque, Félix le Bourguignon, qui allait être le vrai fondateur de l'église d'Est Anglie, ébauchée par saint Paulin ou ses disciples (631).

Un siège épiscopal, hiérarchiquement soumis à celui de Canterbury, fut fixé à Dunwich, petite ville à peu près disparue de la côte du Suffolk, et plus tard remplacée par Norwich.

Dans la personne de l'évêque français, saint Félix, un élément de conciliation entrait dans l'église d'Angleterre. Étranger aux controverses qui, depuis la tentative de saint Augustin, divisaient Celtes et Romains, il pouvait envisager toutes choses avec calme. Bientôt les deux Églises allaient se retrouver en présence. Un flot de missionnaires est prêt à se jeter d'Écosse ou d'Irlande sur l'Angleterre. Chacun luttera pour ses idées, et non sans aigreur parfois; mais enfin des saints seront en face *d'autres saints, et* Bède pourra écrire : « Tant que

vécut l'évêque irlandais, saint Aïdan, on porta sans se plaindre, de part et d'autre, les dissonances rituelles;... car tout le monde l'aimait, aussi bien Honorius de Canterbury, que Félix d'Est Anglie (1). »

Du reste un certain apaisement se produisait. Vers ce temps là (entre 630 et 640), sur une lettre du pape Honorius, le retour à l'unité liturgique s'ébauchait en Irlande : le sud de l'île, au concile d'Old Leighlin admettait le cycle pascal romain. Puis le grand mouvement d'apostolat qui devait jeter les moines irlandais tout au travers de l'Angleterre commençait par un essai isolé, dans l'église même de saint Félix. Un moine, chassé de sa patrie par les révolutions politiques, parcourait le monde, suivi de ses deux frères et de quelques disciples, semant des monastères sur sa route. Sa première étape fut sur les terres de Sigebert. Il s'appelait Furseus. Comme il traversait l'Angleterre, une maladie l'arrêta, et une vision lui enjoignit de reste plus longtemps où il était, pour y prêcher la foi. L roi lui céda, pour fonder un monastère, de vaste terres, à Burgh Castle, dans le Suffolk au bord de mer, dans une forêt, et il s'y installa au milieu de ruines d'un *castellum* romain. Là, il enseigna, converti, baptisa. Il eut des visions restées célèbres. Homme étrange : un vieux moine, qui l'avait connu contait au vénérable Bède, qu'il portait à l'épaule et au visage les traces de brûlures reçues, dans un voyage en enfer, au contact d'un damné ; et quand

(1) III, 25.

il faisait à ses intimes la confidence de ses révélations, on le voyait, en plein hiver, au souffle glacé de la bise, sous sa légère tunique, ruisseler d'une sueur brûlante, comme s'il sortait d'une étuve : si terrible était le souvenir des visions d'autrefois (1).

Enfin l'amour de la vie érémitique l'emportant, il se retira dans la solitude avec son frère saint Ultanus; puis, au bout d'un an, troublé dans son désert par la guerre qui venait d'éclater, il reprit son bâton de pèlerin, passa en France, fonda le monastère de Lagny où il mourut.

La vie monastique gagnait donc du terrain. Le roi Sigebert faisait venir des moines de Canterbury pour fonder des écoles, où l'on a voulu voir l'origine de l'université de Cambridge. Dans quels rangs de la société se recrutaient les monastères, nous l'ignorons. Une seule vocation d'alors nous est bien connue, et c'est celle d'un roi. Sigebert, vaillant soldat, « grand chrétien et grand savant, » dit le Vénérable Bède (2), « se prit d'un tel amour pour le royaume céleste, qu'il abandonna toutes les affaires, abdiqua, entra dans le monastère qu'il avait fondé, reçut le tonsure et s'occupa de combattre pour la couronne éternelle. » Prémices de cette série de rois saxons qui s'en iront peupler les cloîtres aux siècles suivants, et donneront au monde le spectacle unique d'une sorte de contagion de la vie religieuse.

(1) Bède, II, 19.
(2) II, 16; III, 18.

VI

Or, le pape, — c'était Honorius I, — suivait de loin les progrès de la foi en Angleterre. Quand il apprit la fondation de l'église nouvelle d'York, il écrivit à son homonyme l'archevêque de Canterbury, lui rappelant les règles posées par saint Grégoire dans ses lettres à saint Augustin au sujet de l'organisation des diocèses, et lui envoyant, à lui et à saint Paulin, le pallium [1].

Une autre lettre était destinée au roi de Northumbrie : le pape le félicitait de sa conversion, lui disant quelle joie la chrétienté tout entière en avait ressentie : rien n'était plus royal que de s'incliner sous la main de Dieu, le roi suprême : Edwin devait donc persévérer dans la voie ouverte devant lui ; il devait faire sa lecture des œuvres de saint Grégoire, véritable apôtre de l'Angleterre, se pénétrer de la doctrine de ce grand pape, et recommander à ses prières son royaume, son peuple et son propre salut [2].

Mais quand cette lettre arriva, il était trop tard, Edwin n'était plus.

Comme tous les essais d'unité nationale tentés jusque-là, l'empire d'Edwin était fragile. Depuis quelque temps, un nouveau groupe se formait, au

(1) Bède, II, 16-17.
(2) Bède, II, 16.

centre même de l'île. La Mercie était le dernier en date des royaumes anglais. Elle avait tour à tour subi l'autorité d'Ethelbert, de Rœdwald et d'Edwin. Mais, toujours en contact avec les Bretons, elle avait, plus que tout autre, gardé l'esprit belliqueux et conquérant. Son troisième roi, l'usurpateur Cearl, avait donné sa fille en mariage à Edwin, pendant son exil : d'où, l'union des deux peuples durant une dizaine d'années. A la veille de la conversion d'Edwin, Cearl mourait, et avait pour successeur Penda, de la famille royale détrônée, homme robuste, déjà célèbre comme acharné batailleur et âgé de 50 ans. Une fois de plus, l'équilibre anglais allait changer : le Wessex ayant été vaincu par les Merciens, l'hégémonie northumbrienne disparaissait ; maintenant les royaumes se groupaient deux à deux, la Northumbrie et l'Est Anglie, l'une et l'autre chrétiennes en partie, contre le Mercie et le Wessex encore complètement dans le paganisme. Pourtant, Penda n'eût pas été le plus fort, si un auxilliaire inattendu n'était venu à la rescousse. Toujours à l'affût d'occasions de vengeance, les rois bretons profitaient des divisions entre princes anglais pour les affaiblir aux dépens les uns des autres. Cadwallon, roi de Gwynned (North Wales), avait une revanche à prendre des conquêtes du payen Ethelfrid et du chrétien Edwin. Il ne recula pas devant la pensée de s'attaquer à des coréligionnaires ; ils étaient Anglais, cela suffisait à sa haine.

Le choc eut lieu à Hatfield (1), Edwin fut vaincu

(1) *Près de Doncaster.*

et tué, 12 octobre 633; il avait 48 ans. Les Anglais l'ont honoré comme martyr. L'année suivante, Penda se porta sur l'Est Anglie. Le peuple menacé se retourna vers le vieux roi Sigebert. On le fit sortir de la solitude; un simple bâton à la main, pour ne pas verser le sang, toujours vêtu en moine, il se remit à la tête de son armée, et tomba dans la défaite des siens.

Du coup, l'œuvre chrétienne d'Edwin, était brisée. Tandis que le roi de Mercie se portait contre les Angles orientaux, son allié breton s'acharnait sur sa proie. « En ce temps-là, dit Bède, il se fit un grand carnage dans l'église et le peuple de Northumbrie : l'un des deux chefs étant païen, et l'autre pire qu'un païen;... Cadwallon se disait chrétien, mais son cœur et ses mœurs étaient d'une telle barbarie, qu'il s'en prenait aux femmes, égorgeait les petits innocents; et, dans sa cruauté de bête fauve, il ne les mettait à mort que dans les tourments. Longtemps il promena par toutes les provinces sa course furieuse, ne cherchant qu'à effacer du sol breton la race anglaise. La religion chrétienne elle-même, parce qu'elle était la religion de ses ennemis, il la méprisait. Et aujourd'hui encore, c'est le propre des Bretons de ne pas tenir plus de compte de la foi des Anglais que s'ils étaient païens (1). »

Ce n'est pas tout: pour comble d'infortune, l'apostasie suivit la défaite. Un cousin germain d'Edwin, Osric, baptisé par saint Paulin, avait pris pour lui le

(1) Bède, II, ch. 20.

Deïra. Un fils d'Ethelfrid, baptisé, lui aussi, mais par les moines d'Iona, s'empara de la Bernicie. Il y eut réaction païenne, les idolâtres voyant sans doute dans les revers du royaume, une vengeance des dieux; les deux roitelets apostasièrent. Dieu les attendait là : l'un fut tué dans un engagement contre les Bretons, l'autre égorgé par Cadwallon dans une entrevue. « Année terrible, dit Bède, aujourd'hui encore en horreur à tous les gens de bien, tant à cause de l'infamie des deux rois anglais, que pour la tyrannie folle du roi breton » (1).

Et pendant ces révolutions que devenaient les missionnaires? L'œuvre de six ans était anéantie. La famille royale du Northumberland était décimée, exilée, en fuite; la reine Ethelburga avait pris la mer et regagné le Kent; son aumônier l'évêque Paulin avait dû la suivre. Tandis que, pour se consoler de ses malheurs, elle fondait à Lyminge près de Canterbury le premier couvent de femmes en Angleterre, Paulin, vieilli, épuisé par des travaux surhumains, découragé aussi peut-être, acceptait le modeste siège de Rochester laissé vacant.

Quelques étincelles cependant couvent encore sous la cendre en Northumbrie; l'intrépide diacre Jacques est resté là-bas, inébranlable à son poste.

VII

Ainsi se fermait par un échec sur toute la ligne, semble-t-il, la mission des moines romains dirigés

(1) Bède, III, ch. 1.

par saint Augustin ; des ruines dans la Northumbrie, des ruines dans l'Est Anglie, des ruines dans l'Essex, d'infructueuses tentatives dans les pays gallois ; rien dans le Sussex, encore païen pour longtemps ; rien non plus dans le Wessex ; deux diocèses seulement dans le Kent et quelques monastères ; les autres églises, York, Lincoln, Dunwich, ou détruites ou ébranlées : voilà le résultat apparent de quarante ans d'efforts.

A regarder de près pourtant, il n'y a là qu'un insuccès de surface, rien qui dépasse la mesure ordinaire d'épreuves que la Providence ménage aux œuvres d'avenir. En réalité, n'était-ce rien que d'avoir relié l'île lointaine au reste du monde, d'avoir apporté de Rome les germes de tant de sainteté? Les siècles suivants les verront éclore. En attendant, l'ébranlement est donné, et voilà que de toutes parts les travailleurs vont se précipiter en Angleterre, les Irlandais au nord et au centre, avec saint Aïdan, les Romains et les Francs au sud, avec saint Birinus.

Après tout, les merveilleux succès qui vont suivre ne s'expliquent pas sans le travail des premiers apôtres, d'Augustin et de ses moines. Ceux qui viendront cultiver l'Est Anglie trouveront le sol profondément labouré déjà par saint Félix, une église éprouvée, mais encore vivante. Dans le Wessex, où saint Birinus va bientôt arriver, le sol est absolument vierge. Mais il n'en est pas de même dans le Northumberland.

Quand, dans un an, pas davantage, les moines irlandais de saint Aïdan descendront d'Écosse avec le pieux roi saint Oswald, les conversions interrom-

pues reprendront de plus belle. Et qui oserait dire que les travaux de Paulin n'y seront pour rien? En tout cas son diacre Jacques sera toujours là. Le peuple northumbrien ne s'y trompera pas; il gardera longtemps le souvenir de son premier évêque, à la haute taille un peu courbée, aux cheveux noirs, au nez aquilin, à l'aspect vénérable, au regard pénétrant et parfois terrible (1). Et ceux-là même qui plus tard se feront les défenseurs des pratiques celtiques, comme l'abbesse sainte Hilda, n'oublieront pas qu'ils tenaient leur foi de Paulin, l'évêque romain.

A Dieu ne plaise que je veuille rabaisser la gloire des moines irlandais. Mais la polémique anglicane a essayé si souvent de les exalter au détriment des moines romains qu'il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû. Or, le Kent, l'Est Anglie, et plus tard le Wessex et le Sussex, sont la conquête exclusive des envoyés du pape. Au Northumberland la gloire de saint Aïdan ne doit pas rendre injuste à l'égard de saint Paulin. La Mercie est le champ de combat du Celte saint Chad, mais c'est de l'archevêque de Canterbury, saint Théodore, qu'il tient son siège de Lichtfield. Son frère, l'évêque Cedd essaie bien de reconstituer l'église de Londres; mais il n'a pas de successeur légitime, et c'est avec l'anglo-romain saint Erkenwald que la liste épiscopale de Londres recommence pour ne plus s'interrompre.

« Est-il possible de nier, demande l'abbé Duchesne, que les efforts (des moines irlandais) aient été absorbés dans le mouvement général parti de

(1) Bède, II, 16. « Venerabilis simul et terribilis aspectu. »

Rome et du Kent? Est-il admissible que l'église anglaise, constituée définitivement sous le gouvernement de Théodore, avec le personnel choisi ou accepté par lui, ait jamais vu en eux ses directeurs véritables? Missionnaires zélés, ascètes illustres, prédicateurs d'exemple encore plus que de parole, ils ont été et resteront toujours vénérés par les chrétiens d'Angleterre. Mais ceux-ci ont eu dès l'origine cet esprit d'ordre qui distingue encore leurs descendants; entre l'enthousiasme irlandais et la discipline romaine, ils n'ont pas hésité longtemps. Dès 664, le rite scotique était abandonné en Northumbrie, trente ans seulement après l'arrivée des premiers apôtres scots. Cantorbéry, siège primatial, représente la colonie romaine primitive. Les patrons de l'autre siège métropolitain, celui d'York, sont Paulin, le missionnaire venu de Rome, et Wilfrid, l'Anglais ultramontain, pour qui Théodore lui-même était un modéré (1). »

Il faut donc laisser à Augustin son titre de père de l'église d'Angleterre. Ce n'est pas au maçon qui bâtit les murs de l'édifice qu'on donne le nom de fondateur, mais à celui qui solidement a posé la première pierre et jeté les bases du monument, à celui surtout dont la pensée directrice a présidé aux travaux. Mais à l'égard de l'envoyé de Rome il n'y a point de justice parfois dans la littérature anglicane. On le juge, on le condamne, d'après des pièces évidemment incomplètes, voire d'après les légendes. On le sacrifie à son maître saint Grégoire,

(1) Duchesne, *Églises séparées*, p. 10.

louant l'un de commander, blâmant l'autre de se faire diriger; on le sacrifie au roi du Kent; et l'historien des archevêques ose commencer son livre par ces mots : « En 597, Ethelbert fonda l'église de Canterbury » (1). On veut ne rien devoir à saint Augustin, et, pour échapper à Rome, se rattacher bon gré mal gré aux églises celtes d'Irlande ou du pays de Galles. Un autre (2) attaque les méthodes de l'apôtre : on trouve qu'il s'attarde dans le Kent, qu'il y fonde une chrétienté solide, mais étroite. Il est vrai que le même auteur fera le reproche contraire à saint Paulin : quand l'évêque d'York parcourt le nord, prêche sur toutes les rives, jette à tous les vents la semence évangélique, on décide qu'il se répand et ne fait rien de solide. L'histoire ne sait à qui entendre. La vérité est dans cette formule d'un autre écrivain protestant : Rome a planté, les Irlandais ont arrosé, les Welches n'ont rien fait.

Rome a planté, et il faut, pour être complet, ajouter qu'elle a taillé, émondé, dirigé la sève; car, après cette période de luttes, d'épreuves, de tâtonnements, où les élèves de saint Grégoire et les frères de saint Augustin se succèdent sur la chaire de Canterbury, Rome va envoyer le véritable grand homme de l'Église anglaise primitive, l'administrateur habile et savant, moins connu du peuple que des érudits, défendant les principes romains à la fois contre leurs adversaires bretons et leurs défenseurs exagérés, le moine grec de Tarse, un compatriote de saint Paul, saint Théodore.

(1) Dr Hook, *op. cit.*, p. 1.
(2) Dr B. Lightfoot (évêque de Durham), *the Northern founders*.

CHAPITRE X

GLOIRE POSTHUME

I

La grande gloire d'Augustin de Canterbury, ce sont les saints, ses enfants.

Quand, au quinzième siècle finissant, la liste en était à peu près close, et qu'il n'y manquait plus que les martyrs des derniers jours, les pèlerins du monde entier venaient visiter les deux belles basiliques de la Rome anglaise. Là, on ne voyait que reliquaires; et, d'autel en autel, on pouvait refaire toute l'histoire du plus grand siège archiépiscopal d'occident.

Dans l'église de l'abbaye d'abord, large comme une cathédrale, se déroulait au complet la période primitive (1).

Au fond, dans la chapelle du chevet, la châsse de saint Augustin dominait, sur l'autel de la sainte Trinité, avec saint Laurent à sa droite et saint Mellitus à sa gauche; tout près, Justus et Honorius, Deusdedit et Théodore, — le groupe entier des fondateurs, cinq archevêques romains, un saxon, un grec.

(1) Dugdale, Monasticon. Cfr Acta SS. vita sancti Augustini.



A défaut du premier abbé, saint Pierre, emporté par une tempête en face de Boulogne, il y avait le collaborateur de saint Théodore, l'Africain saint Hadrien.

Au-dessus du maître autel, on vénérait les reliques de saint Luidhard, et du saint roi Ethelbert. Dans le sanctuaire même, tout autour, on avait réuni d'autres saints moins connus, ou dont le culte est resté problématique : Britwald, à qui l'Angleterre doit son respect pour le repos dominical, Tatwin, qui organisa les écoles, Nothelm, l'ami du vénérable Bède.

Avec les archevêques, les rois du Kent, les abbés du monastère, venaient tour à tour peupler les caveaux ou les cloîtres. Mais, à partir du huitième siècle, l'histoire ecclésiastique de Canterbury cesse de s'écrire ainsi sur les dalles funéraires de l'abbaye, pour se poursuivre à la cathédrale. D'assez tristes aventures avaient enlevé à saint Augustin la gloire de voir ses successeurs prendre à ses pieds leur dernier repos.

L'archevêque Cuthbert (741-758) ne manquait pas de dévotion à l'égard du saint fondateur : c'était au concile de Clovesho, présidé par lui, que les fêtes de saint Grégoire et de saint Augustin furent imposées à toute l'église anglaise. Mais il y avait dans sa ville métropolitaine une rivalité de couvents. La cathédrale, desservie alors par des séculiers, en voulait à l'abbaye de sa popularité. L'évêque avait ses desseins, il venait d'ajouter à sa métropole une petite chapelle, dont l'usage futur n'était connu que de lui. Il était vieux et malade; on lui taillait déjà

selon l'usage du temps, son cercueil de pierre; mais rien en elle ne laissait soupçonner que la fin fût imminente. Tout à coup, le glas de l'agonie sonne; les moines augustiniens sortent en procession pour aller faire la levée du corps. Quand ils arrivèrent, l'archevêque était mort et enterré depuis trois jours. Ils eurent beau protester, tout était en règle avec le roi. Le coup fut sensible : bien des siècles après, le chroniqueur du monastère, Thorn, s'emportait contre ce prélat, qui, « dans son cœur de traître, avait longuement nourri son projet sombre, *serpentin* et matricide. » L'église abbatiale n'était-elle plus la mère de toutes les églises d'Angleterre?

Nouvel archevêque, Bregwin (758-765) ; quelques années se passent, le monastère se tient sur ses gardes. A la première nouvelle de la maladie et de la fin prochaine du prélat, l'abbé Jaenbehrt, suivi de gens armés prêts à tout événement, sort avec ses moines et court à la cathédrale. Une fois encore, c'était trop tard. Pour consoler l'abbaye, les chanoines élurent évêque Jaenbehrt en personne. Lui du moins, quand il sentit sa fin proche, se fit porter en litière au couvent et mourut dans sa chère abbaye. Ce fut un succès, mais il fut le dernier.

Deux cents ans plus tard, une compensation fut donnée aux moines. Le culte du saint allait grandissant. Sous saint Dunstan (961-988) le monastère prenait le nom de son fondateur, sous lequel il devait désormais être connu. Les miracles étaient fréquents, les légendes se formaient de toutes parts,

(1) Goscelin, Hist. S. Aug., Acta SS. Mai. t. VI.



et plus d'une église, voulant se rattacher aux origines, imaginait pour le premier évêque d'Angleterre d'invraisemblables voyages.

Entre tous, le roi Canut se distingua par sa dévotion. En 1030, il faisait le pèlerinage de Rome. A son retour, la flotte royale venait à sa rencontre. On était en face du Kent ; une formidable tempête s'étant levée, le roi fit un vœu : il promit de donner au saint de beaux ornements, et une lame d'or assez longue pour cercler le navire ; la tempête tomba ; et le roi, aussitôt débarqué, courut à bride abattue jusqu'au tombeau de son patron.

Mais déjà (1027) il avait fait au monastère un présent qui valait tous les autres. Les invasions danoises, celles-là mêmes à qui il devait sa couronne d'Angleterre, avaient terriblement ravagé le Kent. Tout près de l'endroit où avait débarqué saint Augustin, elles avaient détruit un couvent de femmes, et massacré les religieuses jusqu'à la dernière. C'était l'antique abbaye de Minster : on y conservait les restes vénérés de la seconde abbesse, la vierge sainte Mildred, descendante de roi Ethelbert, qui avait pris le voile sous l'épiscopat de saint Théodore (1). Chose étrange, sa vie était fort peu connue, et sa gloire cependant éclipsait presque celle d'Augustin. Du continent on venait à son tombeau, les légendes de toutes sortes se multipliaient autour d'elle, touchantes ou comiques ; elle confisquait même à son profit les traditions relatives au saint évêque : le rocher sur lequel il avait abordé, et où il avait laissé

(1) *Acta SS.* Juillet, t. III.

la trace de son pas, était devenu avec le temps le *rocher de sainte Mildred.*

Canut donna l'église et les reliques aux moines de Canterbury. Il fallut compter avec les habitants et les prêtres du lieu pour enlever le saint corps. Ce fut de nuit, en toute hâte, que se fit la translation; les moines n'eurent que le temps de s'enfuir, et de passer le bac pour éviter la fureur des gens de Thanet.

La place de la sainte abbesse était indiquée dans l'église de Saint-Augustin. Sa châsse fut mise dans une chapelle à côté des saints évêques, et ainsi se trouva complétée la série des fondateurs, le premier roi et la première reine, un des premiers abbés, et une des premières abbesses, et, au centre, le premier primat. C'est ainsi, entouré de sa cour de saints, qu'Augustin protégeait le Kent et multipliait les miracles.

II

Il semble, à lire le recueil de ces prodiges conservé par Goscelin, qu'Augustin ait eu la spécialité de protéger les gens de mer. Histoires ou légendes, ces récits ont leur charme. Ils prouvent du moins combien le saint occupait les imaginations d'alors.

Dans la petite île d'Ethelingen (Sommerset) on voyait jadis, paraît-il, une tour surmontée d'une flèche en charpente de forme bizarre : une des pou-

dépassait d'une façon choquante; le chroniqueur ne s'explique pas davantage. La tour était dédiée à saint Augustin. On contait que l'abbé en voyage, se voyant retenu dans un port de France par les vents contraires, sans ressources, sans argent, avait fait vœu d'élever un monument en faveur du saint, s'il venait à son secours. Il fut exaucé. Rentré dans son monastère, il se mit en devoir d'accomplir son vœu. On lui donna sept pièces de bois. En les mesurant, on trouva qu'il y en avait une trop courte d'un pied. Grand désappointement : on prie le saint, on mesure une seconde fois; — et, pour le coup, la poutre se trouve d'un pied trop longue. Le supérieur s'opposa à ce qu'on la coupât. Voilà pourquoi la tour de saint Augustin au monastère d'Ethelingen était bâtie contre toutes les règles de la charpenterie.

Une autre fois, c'est un naufragé, ami de Guillaume le Conquérant, bourgeois de Londres, ancien élève du monastère de Canterbury, qui invoque le saint dans son péril de mort. Le saint lui fait rencontrer une épave sur laquelle il est ballotté deux jours et deux nuits; mais enfin, il est sauvé, seul des passagers.

Ou bien ce sont des moines de Saint-Augustin, que Goscelin a connus, et qui lui ont fait le récit suivant.

Ils revenaient de Terre Sainte : on était aux environs de la Pentecôte; le navire, se dirigeant de Constantinople à Venise, avait cent cinquante passagers, laïcs et clercs. Le temps était affreux; les *voiles carguées*, le vaisseau allait au hasard. La fête

de saint Augustin approchait; et les moines, faisant valoir leur patron, contaient aux Grecs de l'équipage comment son maître saint Grégoire avait été nonce à Byzance, puis l'avait envoyé convertir les Anglais. Il n'y avait pas de saint en Grande Bretagne plus puissant; et si, tous, Grecs, Italiens, Anglais voulaient unir leurs prières, ils seraient certainement tirés de danger.

La fête tombait un dimanche, et le vent soufflait toujours en tempête. Le samedi soir, les moines chantèrent les premières vêpres sur le pont balayé par les vagues, puis laudes à la pointe du jour. « Pour église, nous avions le vaisseau, pour clocher les mats, pour croix les vergues, pour tentures les voiles, pour officiant le quartier-maître, pour archiprêtre le pilote, pour clercs des rameurs, pour orgue le bruit du vent dans les cordages. » Une fois laudes chantées, tous allèrent se reposer, sauf le pilote. J'abrège le récit; la tempête tomba.

Les moines anglais insistaient pour que l'on redoublât de prières à leur patron, et pour que, confiants en sa protection, l'on achevât vite le voyage. Le capitaine préféra se retirer au port le plus prochain. A peine étaient-ils entrés, que la tempête recommença, et il fallut, le vent restant contraire, recourir derechef au saint, pour pouvoir reprendre la mer.

Une autre fois, toujours vers la même époque, sous Guillaume le Conquérant, quinze navires faisaient la traversée de la Manche, quatorze chargés de pierres de Caen pour le palais de Westminster, et un pour la maison de Saint-Augustin que l'on re-

bâtissait. Les quatorze premiers périrent corps et biens dans un cyclone; sur l'autre on se confia au saint pour lequel l'on travaillait. Le capitaine se refusait à jeter à la mer les pesants matériaux qui le mettaient en danger. Le saint l'entendit, le navire put aborder à un petit port, toucha le sable, et là, se fendit en deux, déposant sur la grève, colonnes, bases, chapiteaux, pierres de taille.

Le onzième siècle semble avoir été la période la plus florissante du culte de saint Augustin. Des Anglais portent cette dévotion jusque dans la colonie qu'ils avaient alors à Constantinople, et l'un d'eux lui bâtit une église. On voit des navires, équipés pour les pauvres, partir de Greenwich et déposer les pélerins sur quelque point de la côte rapprochée de Canterbury. Goscelin parle d'un cul-de-jatte, qui avait trouvé le moyen de faire le pèlerinage de Rome pour obtenir sa guérison, et qu'on transporta ainsi au tombeau de saint Augustin : il y trouva enfin la santé. Sous l'abbé Wilfric (1047-1059) les prodiges se multiplièrent tant que l'historien moine renonce à les enregistrer. Il est vrai qu'alors on prenait pour miracle bien des faits, naturels en soi, mais où se montrait la main de Dieu. Telle la mort de ce sacristain du couvent qui se cassa la jambe en voulant forcer le tombeau du saint, où il croyait trouver des trésors; le pauvre homme succomba à sa blessure.

III

Cependant le moment vint où une autre gloire éclipsa celle de saint Augustin. La seconde génération des saints de l'épiscopat saxon n'entourait déjà plus la tombe du fondateur. A leur tour, les saints et bienheureux de l'épiscopat normand se groupèrent dans la cathédrale. Bientôt tout céda à l'incomparable popularité du martyr saint Thomas.

Même alors pourtant le souvenir d'Augustin était présent. Au fond du chœur, dans la cathédrale normande, en arrière du grand autel, comme enchâssée au milieu des reliquaires et des châsses, se dressait la chaire archiépiscopale; non plus la chaire [illegible] d'Augustin taillée [illegible] dans un seul bloc de pierre, mais une autre en marbre faite [illegible]. A gauche, s'élevait l'autel [illegible] grand homme de l'Église saint Dunstan [illegible] réformateur des ordres monastiques; à [illegible] saint Alphège, le martyr des Danois (1005-[illegible]) [illegible] mais sa gloire sans pareille, la [illegible] du nombre, le tombeau de [illegible]. Plus [illegible] dans les Ever- [illegible] (1001 [illegible] 958). [illegible] qui porte parfois [illegible] saint Anselme, un peu à l'é- [illegible] dans la nombre. D'autres encore. [illegible] saint Edmond, mort et enseveli [illegible]



On sait comment tout cela disparut sous le plus indigne des successeurs d'Augustin, Cranmer. Rien ne reste de la châsse du martyr; rien, des tombes saintes qui faisaient de la cathédrale catholique un des plus riches reliquaires de la chrétienté. Les chapelles sont désolées, ou encombrées de monuments funéraires ordinairement affreux. Mais tout au fond, derrière l'abside, dans la jolie chapelle en rotonde où l'on vénérait jadis le chef de saint Thomas, on voit un vieux siège de marbre, nu, de style étrange, sur un marchepied de pierres mal taillées. C'est là que les protestants ont relégué la chaire de saint Augustin; elle est en pleine solitude. En avant, s'étend la large portion du chœur surélevée de quinze marches au-dessus du reste, où était la châsse du martyr. Aujourd'hui, il n'y a plus rien; la liturgie réformée s'est cantonnée tout au bas du chœur et n'a plus rien à faire ici. De loin en loin seulement, la vieille chaire sert encore, quand on intronise le nouvel archevêque protestant. Une seule tombe, grise et misérable, en briques couvertes de plâtre, occupe avec elle le petit sanctuaire sans autel. Là repose, dans sa sépulture provisoire, le successeur de Cranmer, le dernier des légitimes descendants d'Augustin, le cardinal Reginald Pole. Ainsi se rejoignent, pour ainsi dire, dans un coin triste de la vieille basilique, le début et la fin de l'antique hiérarchie.

Chose étrange : pas un archevêque anglican, n'a jusqu'en ces derniers temps voulu reposer dans sa métropole. Les monuments qui portent leurs statues de marbre blanc sont vides : tous ont préféré une

sépulture au loin dans quelque église de campagne. Trouvaient-ils ici le sol trop imprégné de catholicisme (1) ?

Si maintenant, de Christ Church, toujours debout au-dessus des ruines de son monastère nous allons, à quelques centaines de mètres, visiter ce qui fut jadis l'abbaye de Saint-Augustin, l'impression sera tout aussi navrante au cœur catholique.

Le 15 juillet 1538, les gens de Henri VIII frappaient à la porte du couvent pour en exiger la reddition au nom du roi ; et, comme on tardait à ouvrir, une batterie de canons vint se poster sur la colline, en arrière (2). L'abbé, John Essex, n'osa pas résister à cet argument, il céda. Avec trente religieux, c'était toute la communauté, il signa l'acte d'abandon. C'en était fait de l'œuvre de saint Augustin (3). Tout passait au roi, église, bâtiments, enclos, biens meubles et immeubles, manoirs, fermes, presbytères, en tout 11.800 acres de terre et 1.412 livres de revenu. Les moines se dispersèrent, et on n'en parla plus : nul ne saurait dire s'ils vécurent fidèles à leur foi. Ce fut un pillage dans la maison déserte

(1) Cela n'est plus tout à fait vrai : le dernier primat, Dr Be- son, mort subitement en octobre dernier, a été, non par sui- de sa volonté dernière, mais par décision du chapitre, ense- veli dans sa cathédrale. N'est-ce pas une réponse à cette re- marque désobligeante, que les archevêques anglicans sem- blaient redouter de reposer dans la mort trop près de leurs prédécesseurs catholiques ?

(2) Tradition locale ; cf. W. Gostling, *A Walk in and abou- the city of Canterbury*. — Cbary 1777, 2e édit. p. 39.

(3) La reddition de Christ-Church eut lieu un an après, en mars 1539.



les trésors accumulés depuis de longs siècles disparurent, les sépultures furent violées, les reliques jetées au vent, le cuivre des pierres tombales et le plomb des toitures enlevés. Bientôt, les murailles furent exploitées comme des carrières : on en tira des charretées de matériaux pour réparer les portes de la ville.

La pauvre abbaye passa de main en main. Henri VIII d'abord se l'adjugea après les premières dévastations, la restaura et s'en fit une résidence. La reine Marie la donna au cardinal Pole; puis Élisabeth, à lord Cécil, plus tard comte de Salisbury. En 1625, dans les appartements qui subsistent encore, Charles I[er] y épousa Henriette de France. Un siècle et demi se passe; l'abbaye est tombée au dernier degré de l'ignominie; on y trouve une brasserie, un cabaret, des salles de danse. Cependant il reste encore de solides murailles et une tour, nommée tour Éthelbert : un propriétaire en extrait de quoi bâtir l'auberge du Lion rouge : un autre fait battre la tour à coups de bélier, sous prétexte qu'elle menace ruine. Hélas! la maison où j'écris ces lignes (1) est construite en partie des débris du vieux monastère; les dalles de l'église, les pierres tombales, les cercueils des anciens moines ont été, au commencement du siècle, enfouis dans les fondations.

Or, au milieu des ruines, des gens d'église sont revenus. De l'abbaye, quelques portions ont été relevées : sur d'anciens plans, on a bâti une biblio-

(1) *Hales Place ou* St Mary's college.

thèque et des salles de cours pour de futurs missionnaires. Ils sont protestants : une partie des nouvelles constructions a la prétention de reproduire le couvent de Luther à Erfurt. Du moins leur protestantisme est assez mitigé. Ils semblent croire à l'ulilité des bonnes œuvres, voire des austérités corporelles. Ce n'est point sans doute par dévotion pour Luther, que les étudiants sont si affreusement logés dans de petits réduits humides, sans air et sans feu, plus étroits qu'une cellule de capucin.

Je ne ferai point le parallèle entre ce séminaire des missions et le nôtre, entre leur musée de curiosités exotiques et le musée des instruments de supplice à la rue du Bac. On connaît le martyrologe de nos apôtres. A Canterbury, sous le cloître, est peinte la liste des trois cents prédicants partis pour les pays lointains. Une arcade la précède, encore toute blanche, la page des martyrs.

Mais comment ne pas leur savoir gré de l'amour qu'ils portent à nos vieilles gloires romaines de Canterbury? Dans ce qu'ils appellent « Memorial Chapel » au-dessus des noms de leurs morts gravés sur le marbre, deux bas-reliefs représentent, l'un, saint Grégoire et les petits esclaves anglais, l'autre saint Augustin devant Ethelbert. Le rétable de l'autel porte les images de sainte Mildred, de saint Ethelbert, de saint Augustin et de la reine Berthe; et, sur la muraille, on lit une inscription latine où des vers modernes assez faibles encadrent les hexamètres un peu barbares, gravés par les moines au douzième siècle, dans l'église abbatiale.

Dans la sainte maison d'Augustin, comme il convenait à nos patriarches,
Tous les sept, ils ont reposé, reliques bien-aimées,
Armée des porte-étendard du Christ, nos premiers prophètes.
Avec eux furent Ethelbert et la vierge Mildred,
Et aussi le sage abbé; ils formaient le brillant diadème du sanctuaire.
Dans la simplicité pieuse de leur souvenir, les lévites avaient mis cette inscription :
« Ils sont les sept primats anglais, nos premiers pères
« Les sept chefs, les sept astres de notre ciel,
« Les sept citernes de vie, les sept torches,
« Les sept palmes royales, les sept couronnes,
« Les sept étoiles; et l'enceinte de notre église les renferme.
— Mais, depuis que le tyran atroce a dispersé leurs os,
Il ne reste que le parfum de leur nom qui se répand à travers les siècles (1). »

(1) Aedibus in sanctis Augustini, ut Patriarchae,
Ordine septeno requierunt corpora cara,
Agmen signiferum Christi, primique prophetae,
Necnon Rex Ethelberetus, Mildredaque virgo
Cum sapiente Abbate, micans diadema sacelli;
Simplicitate pia memores scripsere Levitae :
Septem sunt Angli primates et protopatres,
Septem rectores, septem caeloque triones,
Septem cisternae vitae, septemque lucernae,
Et septem palmae regni, septemque coronae,
Septem sunt stellae quos haec tenet area cellae.
Atrox sed postquam disperserat ossa tyrannus,
Suaveolens tantum nomen per saecula pollet.

Le tyran atroce, c'est Henri VIII. On voit qu'à leurs yeux la réforme a tout déformé ; « *Réformation Déformation* » disait l'un d'eux. Ils sont de ceux qui s'affirment catholiques, et n'auraient qu'un désir, s'entendre reconnaître par nous ce titre, renouer avec Rome la chaîne du passé, sans briser pour cela avec le présent, qui est l'église anglicane. Puisse Dieu nous entendre, quand toute la catholicité prie pour eux chaque année, et pour tous ceux qui leur ressemblent, disant :

« O Dieu, qui par la prédication et les miracles du B. Augustin, votre confesseur et pontife, avez daigné éclairer la nation anglaise de la lumière de la vraie foi, accordez-nous, par son intervention, de voir revenir à l'unité de votre doctrine le cœur des égarés, et, à nous, donnez, de vivre en concorde dans la pratique de votre volonté. »

FIN.

TABLE DES MATIERES



